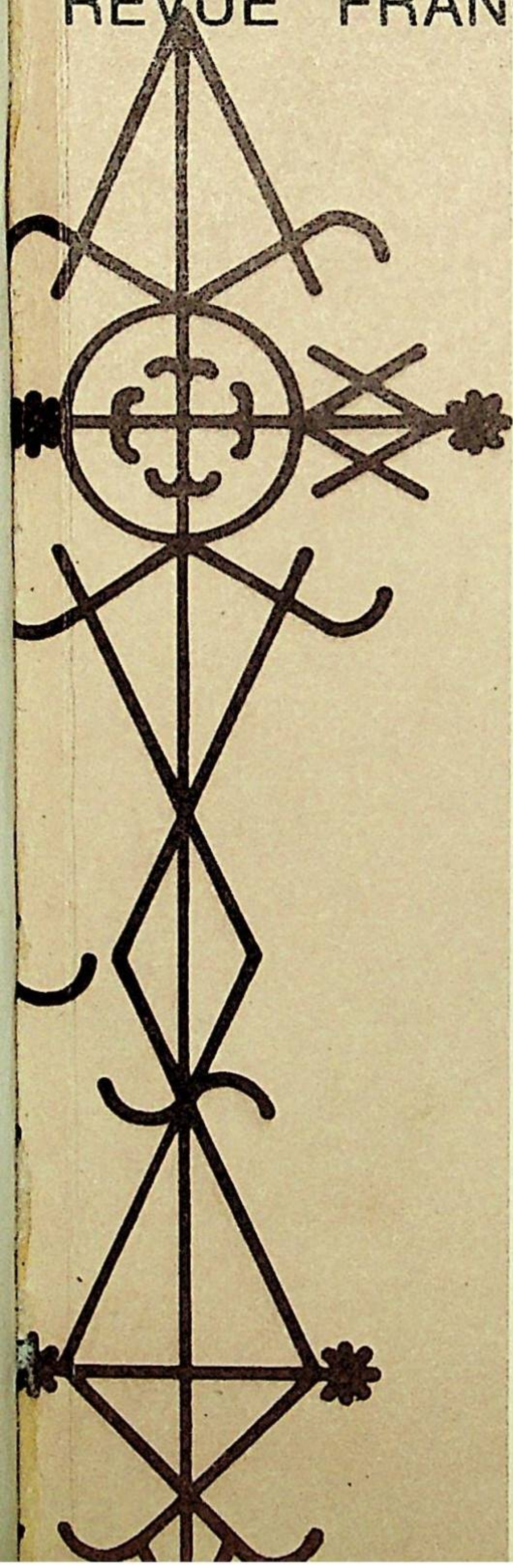


N° 136-137

FEVRIER 1978

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE



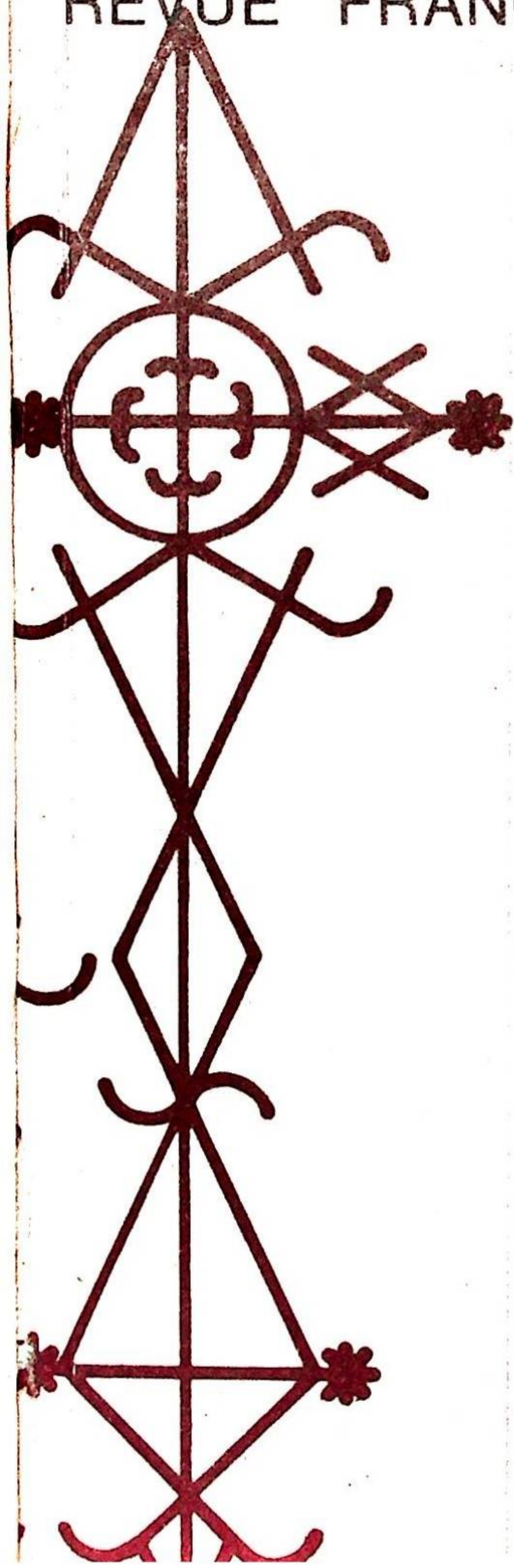
- * **Réalités économiques haitiennes**
- * **Energie Solaire**
- * **Littérature d'Afrique noire**
- * **Le socialisme chez Roumain et Alexis**
- * **Le paraitre féminin dans les Thazar**

N° 136-137

FEVRIER 1978

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE



- * **Réalités économiques haitiennes**
- * **Energie Solaire**
- * **Littérature d'Afrique noire**
- * **Le socialisme chez Roumain et Alexis**
- * **Le paraitre féminin dans les Thazar**

Des ennuis techniques à la composition ont causé un retard considérable à la parution de ce numéro double 136-137 . Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs .

CONJONCTION

Revue Franco-Haitienne
éditée par l'Institut
Français d'Haiti

Directeur :

Jacques Barros

Rédacteur en Chef :

Michèle Montas

Comité de Rédaction :

Gérard Dougé

Roger Gaillard

Rassoul Labuchin

Gérard Laurent

Fritz Pierre Louis

Jean Pierre Pirovano

Pradel Pompilus

Christian Raccurt

Léon Werchovski

Rédaction - Administration :

Institut Français d'Haiti

Cité de l'Exposition

B. P. 131

Port-au-Prince, Haiti

Tel : 2 - 2051

Abonnements :

Un an (6 numéros)

Haiti : 8 dollars

Amériques : 12 dollars us.

Europe :

Afrique : 15 dollars us.

Le numéro :

Haiti : 1 dollar 50

NUMERO 136-137

SOMMAIRE

NOTRE COUVERTURE :

Georges WERLEIGH 5

ARTS ET LETTRES

Anne MARTY29 ..

Yannick Jean-Pierre LAHENS 45 ..

Albert GERARD 59 ..

Edris ST AMAND 81 ..

SOCIETE

Danielle BAZIN TARDIEU111 ..

SCIENCES ET TECHNIQUES

Jacques BARROS 129 ...

BIBLIOGRAPHIE

..... 145...

..... essai d'analyse de nos réalités économiques

..... le socialisme dans l'oeuvre de jacques rou-
main et jacques stephen alexis

..... le paraitre féminin, sa structure, sa stratégie
dans le roman de fernand hibbert: les thazar

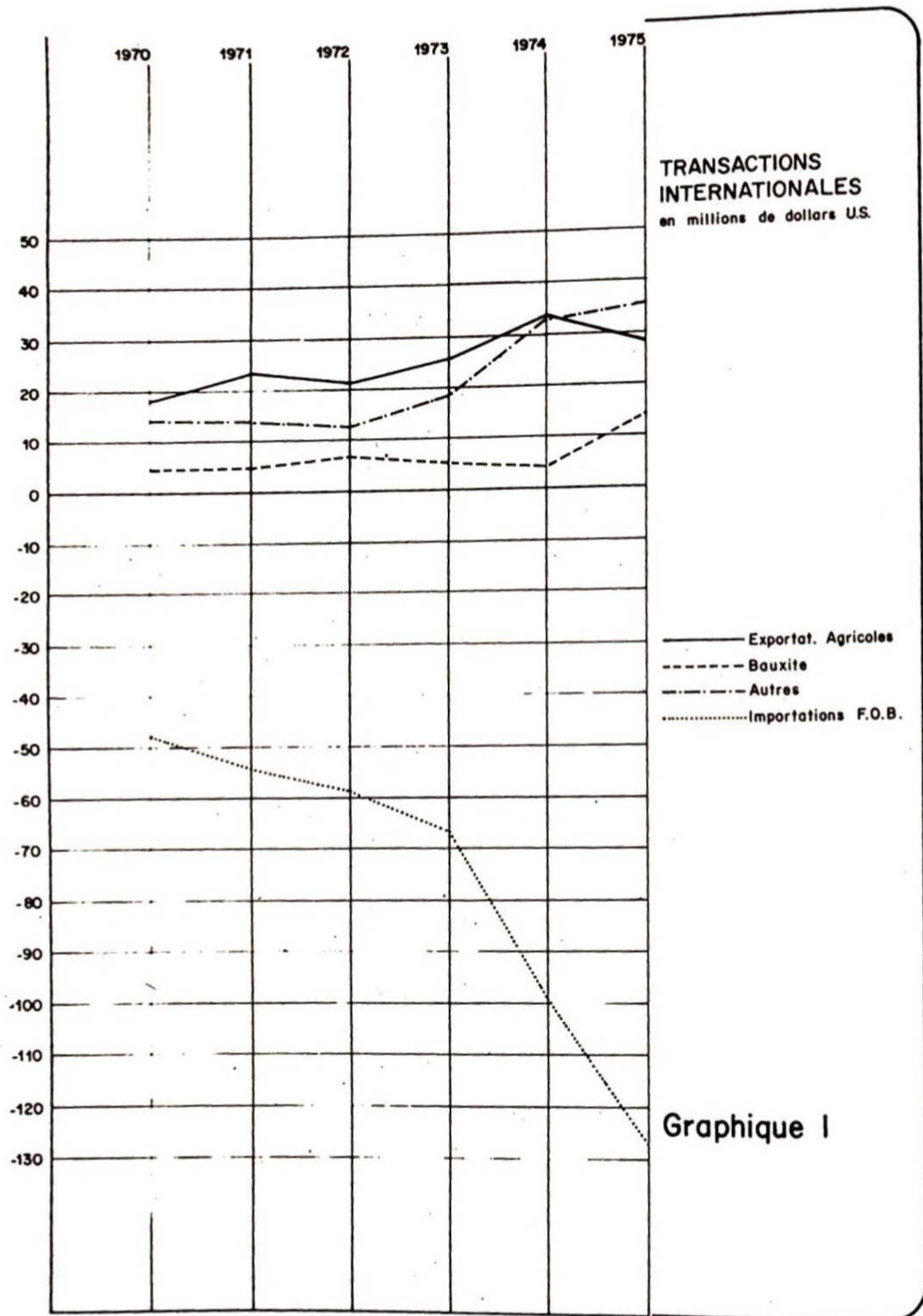
..... la littérature francophone d'afrique noire

..... fiction: la tournée du facteur

..... femmes africaines: le témoignage d'une hai-
tienne.

..... énergie solaire et développement

..... travaux de recherches à l'université d'état
d'haiti.



Source: International Financial Statistics, F.M.I.

Un certain exotisme, des jugements simplistes et des sentiments généreux avaient servi, pendant longtemps d'écran à notre pauvreté. Mais la pauvreté s'est muée en misère et celle-ci s'est accrue d'une manière absolue et relative. Et, l'exotisme a cédé le pas, les communications modernes et l'irruption sur la scène internationale des anciennes colonies ayant révélé une parcelle de réalité.

Le Devoir des pays développés consiste, désormais, à faire bénéficier les autres de leur avance, à leur tendre une main secourable, pour les aider à se hisser, à leur tour, à un niveau plus élevé. Les économistes occidentaux ont fait de cette attitude une théorie : La croissance transmise.

La loi naturelle de l'expansion des pays industrialisés s'est imposée à notre système économique. Celui-ci tout entier remodelé (encore), se tend vers l'obtention, de la part des sociétés riches, des possibilités d'accéder à des conditions modernes d'existence.

Cet exercice de lecture de la situation économique d'Haiti s'articule autour de deux points : les relations internationales du pays dont l'économie s'est organisée jadis sous l'égide du Pacte Colonial, et les structures économiques ou socio-économiques internes.

LA CROISSANCE TRANSMISE, UNE FICTION THEORIQUE

La situation économique du pays en regard de ses relations internationales continue apparemment de se dégrader. Non seulement en raison des influences extrêmement défavorables de la récession internationale, de la hausse des prix et de la persistance de l'inflation dans les pays industrialisés, mais essentiellement à cause de la dégradation des structures de production. L'apport massif des finances extérieures et l'amélioration apparente (statistique) du produit inférieur brut per capita (1970 – 1974) , la croissance des exporta-

tions cachent mal les mouvements de fonds qui déterminent en dernière analyse l'évolution réelle de la situation. L'année 1973 est significative à cet égard du renversement (même au niveau de la statistique) de tendances dans le comportement de la balance des paiements.

A.— Considérons d'abord les transactions internationales de 1970 à 1975 : le tableau auquel nous nous référons met en relation les exportations organisées en trois groupes différents : agriculture, mines et autres et les importations prises globalement.

Trois produits principaux représentent l'apport de l'agriculture dans les exportations : par ordre d'importance croissante, le sisal, le sucre et le café. Ce dernier produit compte à lui seul pour 26 % à 42% suivant les années dans les recettes totales d'exportations soit une moyenne de 36 % .

De façon générale, il y a diminution du côté de l'agriculture dans l'ensemble des exportations en faveur des autres produits manufacturés ce, à partir de 1973 – 74. Et l'augmentation des recettes en café enregistrée ces derniers temps, ne doit pas nous tromper. Elle est due essentiellement à la hausse explosive des prix sur le marché mondial, et ne correspond point du tout à une augmentation du volume de café produit. De plus, elle va de pair avec l'effondrement des prix du sucre et une certaine mollesse quant au sisal dont le prix a pourtant augmenté en 1973.

Il s'agit fondamentalement de la faiblesse de la production nationale comme en témoignent les données pour les trois principaux produits (voir tableau I).

TABLEAU I
LES TRANSACTIONS INTERNATIONALES
(en millions de U S \$ et en %)

	1970	1971	1972	1973	1974	1975
A- EXPORTATIONS	41.3	46.2	43.3	51.6	74.0	79.7
%	(100)	(100)	(100)	(100)	(100)	(100)
Sisal	1.5	.7	.7	1.6	3.2	2.2
(%)	(3.6)	(1.5)	(1.6)	(3.1)	(4.3)	(2.7)
Sucre	3.1	3.6	4.0	4.0	7.8	5.4
(%)	(7.5)	(7.8)	(9.2)	(7.8)	(10.5)	(6.7)
Café	14.8	19.8	16.8	20.9	23.8	21.3
(%)	(35.8)	(42.8)	(38.8)	(40.5)	(32.1)	(26.7)
<hr/>						
1-Sous Total Agricole	19.4	24.1	21.5	26.5	34.8	28.9
(%)	(46.9)	(52.1)	(49.6)	(51.4)	(46.9)	(36.1)
2 Bauxite	6.1	6.3	7.	6.4	5.9	14.2
(%)	(14.7)	(13.6)	(16.2)	(12.4)	(7.9)	(17.8)
3-Autres	15.8	15.8	14.8	18.7	33.3	36.6
(%)	(38.4)	(34.3)	(34.2)	(36.2)	(45.2)	(46.1)
B- IMPORTATIONS						
-CAF*	53.4	59.5	63.6	73.9	109.1	141.9
taux de croissance/an	(11.4)	(6.9)	(16.19)	(47.6)	(90)	
-FOB *	48.1	53.6	57.3	66.6	98.3	127.9
taux de croissance/an	(11.4)	(6.9)	(16.23)	(47.6)	(30)	

Source FMI

*Coût Assurance Fret ou CIF Cost Insurance Freight

*FOB Free on board

Concernant la bauxite, l'augmentation des recettes ne correspond pas à une amélioration des avantages pour le pays. Depuis l'augmentation des royalties concédée par la Reynolds Mining Co en 1975, il y a eu une nette reprise dans l'exploitation de ce minerai. Mais, cela laisse présager une accélération dans le processus d'épuisement de ce minerai. Quand on sait qu'il s'agit de ressources non renouvelables, l'inquiétude des centres nationaux de décision devrait s'accroître en proportion. A noter que l'exploitation des mines de cuivre a cessé depuis 1971 avec la fermeture de la Sedren.

Le poste dont l'importance s'accroît sans cesse comprend les produits de l'industrie d'assemblage, de la petite industrie, de l'artisanat et autres biens non-traditionnels exportés par les ateliers ou manufactures à haute intensité de main-d'oeuvre que contrôlent des groupes d'intérêts américains et multinationaux auxquels se sont adjoints quelques entrepreneurs nationaux.

C'est à ce secteur que peut s'attribuer la croissance réelle des exportations du pays.

Par ailleurs, l'exploitation de cette main-d'oeuvre à trop bon marché a pour conséquence ultime de renflouer les comptes de sociétés ou de particuliers américains (chaines de commerce et principalement des petites industries). C'est un paradoxe pour l'esprit (la morale internationale ne s'en émeut pas, ne peut pas s'en émouvoir) que ce soit un petit pays sous-développé, donc déjà appauvri, qui participe ainsi à l'accumulation de richesse d'une superpuissance économique.

B.— Une autre série de tableaux présente les principaux partenaires internationaux dans leurs échanges avec Haiti sur une période de quatorze (14) années, soit de 1960/61 à 1973/74.

La répartition des importations entre les Etats-Unis d'Amérique, l'Europe et le reste du monde nous montre la situation suivante (tableau II).

TABIEAU II

année	1960/61	1962	1963	1964	1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1973/74
PAYS D'ORIGINE														
Ensemble	32,87	37,17	36,01	35,90	37,11	36,00	37,91	36,60	43,59	51,96	59,24	6583	76,67	111.32
%	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100
U. S. A	19,08	21,45	20,49	20,94	20,65	20,10	21,22	19,15	21,13	23,67	26,32	28,11	31,05	48,56
%	5803	57,71	5688	5833	55,65	5583	5598	5232	48,47	4555	44,44	4270	4050	4362
Europe	10,09	11,68	11,84	10,11	11,44	9,84	10,41	10,68	11,75	15,99	1736	19,37	23,11	30,87
%	3071	3143	3289	2817	30,83	2736	2748	29,18	26,96	3076	2931	2941	3015	27,73
Reste du Monde	3,70	4,04	3,68	4,85	5,02	6,06	6,28	6,77	10,71	1220	15,56	18,35	22,51	31,89
%	11,26	1081	10,23	13,50	13,52	1681	1654	18,50	24,57	23,69	26,25	2789	29,35	28,6

VALEUR DES IMPORTATIONS SELON LE PAYS D'ORIGINE 1960/61 à 1973/74 (I H S)
(en millions de dollars US et en %)

1.— Une diminution tendancielle de la part des E.U.A., mais , néanmoins, une domination du marché mondial d'approvisionnement national. Les importations en provenance des E.U.A. comptent pour une moyenne annuelle de 51,14% de l'ensemble contre 29,45% à l'Europe et 19,41% au «reste du monde», toujours sur quatorze années.

2.— On note une relative stabilité de la participation des pays européens, principalement les Pays-Bas, Allemagne, France, Italie, Belgique, en dépit d'une légère augmentation en valeur absolue.

3.— Par contre, la part du «Reste du monde» croît régulièrement au point de décupler la valeur de ses marchandises : 31,89 millions de dollars en 1973 /74 contre 3,70 millions seulement en 1960/61.

Tout cela s'explique par la diversification des sources d'approvisionnement et beaucoup plus par la politique d'expansion des autres pays dont, en particulier, le Japon et Curaçao englobés sous le vocable «reste du monde» tout comme la Bolivie et la République Dominicaine.

En tout cas, nos transactions d'importations se font à plus de quatre-vingt pour cent (80%) avec des pays du Centre, industriel et développé, qui bénéficient d'une accumulation qui se fait au détriment d'un petit pays de la périphérie en situation de sous-développement croissant.

Le comportement des exportations suivant la destination est tout à fait différent, toujours pour la même période de référence (Tableau III)

1.— La part des Etats-Unis n'a cessé d'augmenter, jusqu'à occuper, en 1974, près de soixante-cinq pour cent (65%) de l'ensemble des exportations. Rien ne vient infirmer cette tendance au cours des deux dernières années. De telle sorte que l'on peut conclure à une nette domination des débouchés du pays par notre principal client.

TABLEAU III

année	1960/61	1962	1963	1964	1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1973/74
PAYS D'ORIGINE														
Ensemble	30,35	40,83	43,21	37,96	37,77	38,37	32,33	35,75	37,08	40,51	48,22	42,80	51,31	71,33
%	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100
E. U. A	15,72	18,10	24,08	18,00	16,11	16,36	15,53	19,99	20,30	23,58	30,06	26,78	30,60	46,16
%	51,80	44,33	55,72	47,42	42,67	42,64	48,04	55,94	54,75	58,20	62,34	63,29	59,65	64,72
Europe	112,92	17,20	14,04	15,00	17,12	17,40	13,00	12,36	13,40	13,79	13,71	12,51	17,51	19,72
%	42,56	42,14	32,51	39,49	45,34	45,36	40,21	34,58	36,15	34,03	28,42	29,56	34,13	27,65
Reste du monde	1,71	5,53	5,09	4,96	4,54	4,61	3,80	3,40	3,38	3,14	4,45	3,01	3,20	5,45
%	5,64	13,53	11,71	13,09	11,99	12,00	11,75	9,48	9,10	7,77	9,24	7,15	6,22	7,63

VALEUR DES EXPORTATIONS SELON LE PAYS DE DESTINATION DE 1960/61 à 1973/74 (I H S)

(en millions de dollars US et en %)

2.— Pour l'Europe, l'on note une diminution régulière : moins de trente pour cent (30%) en 1974, alors qu'il comptait pour plus de quarante pour cent (40%) au début de la période d'observation.

3.— Concernant le «Reste du monde» le mouvement est plutôt irrégulier. Après avoir augmenté de 1960/61 à 1965/66, le pourcentage n'a pas cessé de diminuer. Toutefois, il se situait, en 1974, à un niveau supérieur de deux (2) points à celui de 1960/61.

Cette situation s'explique à la lumière des considérations suivantes. La structuration de la production nationale s'est caractérisée, ces dernières années par le pullulement des industries d'assemblage, de produits non-traditionnels et d'artisanat, tous des produits d'exportation ou de ré-exportation après une légère transformation. D'autre part, ces industries nouvelles exportent vers les E.U.A. où se situent leurs centres de contrôle. Le pays, en troisième lieu, est lié aux EUA, pour ces exportations, par le système des quotas, qu'il ne peut même pas remplir, d'ailleurs, en conséquence d'une situation de sous production.

Quoi qu'il en soit, nos exportations se font à plus de quatre-vingt dix pour cent (90%) vers les pays du Centre qui bénéficient, encore là d'une accumulation de valeur ajoutée, provenant de la transformation des matières premières dans leurs industries et, d'autre part, de la commercialisation des produits artisanaux et des éléments assemblés.

La comparaison des exportations et des importations pour le même laps de temps et les mêmes pays partenaires nous révèle un phénomène singulier et, de surcroît, fort significatif quant aux performances de l'économie nationale. (Tableau IV)

A partir de l'exercice fiscal 1969/1970, en effet, la Balance commerciale du pays est nettement déficitaire, alors qu'auparavant un surplus des ex-

TABLEAU IV (I. HS.)

COMPARAISON EXPORTATION / IMPORTATION SELON LE PAYS D'ORIGINE

année PAYS D'ORIGINE	1960/61	1962	1963	1964	1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1973/74
Ensemble	-	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-
E. U. A	-	-	+	-	-	-	-	+	-	-	+	-	-	-
Europe	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-
Reste du monde	-	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-

Nota: - Balance commerciale déficitaire

+ Balance commerciale favorable

TABLEAU IV

portations avec les pays européens atténuait les rigueurs d'une situation défavorable dans l'ensemble.

A cette époque d'ailleurs, tout se passait comme si les partenaires européens finançaient nos déficits commerciaux, puisque le gain résultant de nos échanges commerciaux avec ceux-là était absorbé par le déficit de notre balance commerciale avec les Etats-Unis.

Ce qu'il pouvait rester de dynamisme dans notre économie a disparu. Certains milieux nationaux et internationaux s'en sont remis à l'assistance internationale pour soutenir le système économique, les espoirs des théoriciens et des praticiens du commerce international s'étant révélés vains quant à la solution du problème du sous-développement de l'économie des mouvements de biens, de marchandises.

C.— La Balance des Paiements (1970—1975)

Le Tableau V comprend quatre parties. La première ligne présente le solde des biens, services et transferts de fonds — non-compris dans les autres lignes — entre le pays et l'extérieur. La seconde partie exprime les exportations de marchandise «Free on board» (F.O.B) (1) et celles des services que composent pratiquement le tourisme. La troisième partie met en évidence la valeur des importations de marchandises et de services vendus au pays par l'étranger. La quatrième ligne, enfin, représente le financement extérieur; il s'agit là de capitaux, dons ou emprunts, à court et à long terme, et les investissements directs.

1.— Le solde de la première catégorie de biens et services et, surtout, des transferts de fonds positif jusqu'en 1972 est devenu défavorable l'année suivante. L'évolution dans ce sens se confirme depuis et même s'aggrave.

L'aggravation semble de plus en plus certaine, vu les fuites massives de capitaux (privés) du secteur import-export vers les banques étrangères particu-

(1) à leur prix de sortie d'usine non-compris les frais d'assurance et de fret.

lièrement à l'occasion de cette crise dite de l'énergie qui a sévèrement affecté la Capitale, Port-au-Prince, du mois de Février au mois d' Avril 1977.

2.— La valeur des exportations n'a pas cessé de croître depuis 1970, irrégulièrement pour les marchandises mais, faiblement pour les services. Les exportations se sont, en effet, accrues de plus de soixante-quinze pour cent (75 %).

Un tel comportement nous a porté à extrapoler la tendance à la hausse pour 1976 et 1977, en particulier en raison de la hausse extraordinaire du cours du café pour les deux dernières saisons.

Nos espérances s'arrêtent là, cependant, puisque le tourisme qui compte pour l'essentiel des services fournis à l'étranger ne va pas faire de bond extraordinaire et que pour les marchandises, nous n'arrivons même pas à remplir nos quotas de café et de sucre. De plus, la cessation de l'extraction du minerai de cuivre dont le cours mondial s'est sensiblement amélioré, n'est pas pour arranger les choses.

3.— Les importations ont plus que doublé pendant la période considérée et elles ont atteint pour la première moitié de l'année 1977 des proportions extraordinaires, en raison de l'achat par les particuliers de biens d'équipement (générateurs électriques ou groupes électrogènes) et, par les organismes d'Etat, la Régie du Tabac, les produits alimentaires tels que sucre, riz farine pour parer à la disette ou aux inconvénients d'une insuffisance projetée de l'offre de ces produits.

Elles ont toujours excédé les exportations. Et, les perspectives ne peuvent guère porter à l'optimisme. Alors que les pays importateurs de pétrole des Caraïbes et de l'Amérique Latine s'efforcent de restreindre la croissance de la demande intérieure, afin, non seulement de contenir l'inflation (1)

(1) voir tableau IX

TABLEAU V
BALANCE DES PAIEMENTS
(en millions de US\$)

	1970	1971	1972	1973	1974	1975
1- Biens + Services +transfert (solde)	1.7	.7	6.7	-16.1	-19.5	-16.6
2- Exportations						
-Marchandises (FOB)	39.1	47.4	43.	51.3	71.6	68.8
-Services	13.9	17.3	19.7	21.2	21.9	25.4
A- Entrée de flux	54.7 (1)	65.4 (1)	69.4 (1)	72.5 (2)	93.5 (2)	94.2 (2)
3- Importations						
- March (FOB)	-47.8	-56.3	-61.0	-72.6	-94.4	-105.0
- Services	-25.4	-26.7	-29.6	-35.5	-44.0	- 45.8
B-Sortie de flux	-73.2 (3)	-83. (3)	-90.6 (3)	-124.2 (4)	-157.9 (4)	-167.4 (4)
C- Solde (B + A)	-18.5	-17.6	-21.2	- 51.7	- 64.4	- 73.2
4. Autres *	19.8	23.0	27.8	47.7	53.6	65.4
BALANCE	1.3	5.4	6.6	-4	-10.6	-7.8

1/ Total (1 + 2)

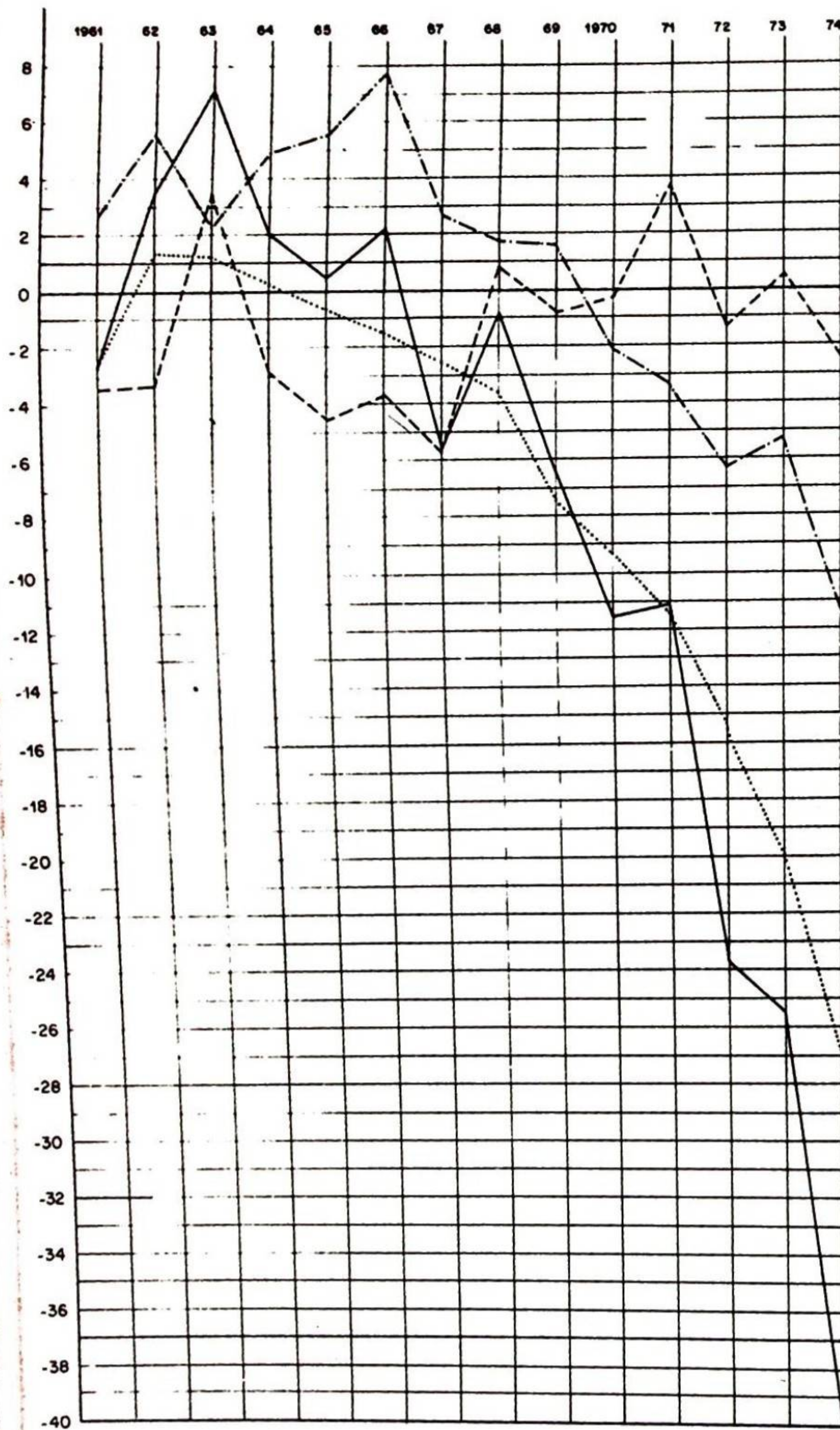
2/ Total (2)

3/ Total (3)

4/ Total (1 + 3)

*autres : capitaux à court et à long terme ± investissements directs

Source FMI



COMPARAISON DES EXPORT-IMPORT selon le pays d'origine en millions de dollars U.S.

— Ensemble
 - - - U.S.A.
 - · - Europe
 ····· Reste du Monde

Graphique II

Sources : IHS. Guide économique.

mais encore de réduire le déficit, de ce côté-ci, le laissez-faire libéraliste conduit à une aggravation de la situation de la Balance commerciale.

Le déficit chronique de la balance des paiements s'aggrave à partir de l'année 1973. Cela signifie que l'assistance extérieure ne peut plus servir à combler un déficit qui va s'élargissant. La valeur de ce déficit a pratiquement quadruplée, passant de moins dix-huit millions et demi (-18,5) à moins soixante-treize (-73,2) millions de dollars américains, soit 3,95 fois plus.

Cette situation est, en réalité, beaucoup plus sérieuse que ne le laissent paraître les comptes nationaux. L'important déficit du compte courant a conduit à l'accumulation d'une dette extérieure considérable. Le 31 décembre 1975, elle s'élevait à 133,35 millions de dollars (2). De récentes et prudentes estimations la portent actuellement à quelque 180 millions de dollars.

Ainsi apparaît la nécessité, impérieuse, de recourir, de plus en plus, au financement extérieur officiel d'origine bilatérale ou multilatérale, ou sur les marchés financiers internationaux et, en particulier, auprès des banques commerciales.

En outre, lorsqu'auront pris fin les périodes de grâce, il faut prévoir une augmentation des paiements au titre du service de la dette au cours des années à venir.

Le transfert de fonds, autre vecteur des espoirs d'améliorer la situation, ne s'est révélé autrement que comme un palliatif. Le déséquilibre structurel du pays prend une nouvelle dimension, depuis 1973, où une conjoncture d'une gravité exceptionnelle fait glisser l'économie du pays vers une situation qui peut devenir irréversible. Des changements structurels s'imposent à tous les niveaux de l'activité économique.

(2) La part des emprunts effectués auprès du gouvernement des E.U.A. se situe à 26,10 %, après celle des organismes internationaux (IDA et IDB) : 60 % .

II.— PROSPECTIVES NATIONALES

A.— LA SITUATION DEMOGRAPHIQUE

La situation démographique se caractérise grossièrement par le taux de croissance annuelle de la population établi par l'Institut Haitien de Statistique pour la période allant de 1970 à 1976. Mais, ce taux, cette croissance varie suivant que l'on considère les villes ou la campagne. Ainsi, avec un taux de croissance de 4,1 % , pour la population urbaine, contre 1,2 % dans les campagnes et les mornes (1), 24 % des Haitiens vivent dans les villes et 76 % dans le reste du pays, d'après l'Institut Haitien de statistiques.

Ce déséquilibre dans le rythme de croissance, s'explique essentiellement par les migrations des populations de l'hinterland vers les villes : Port-au-Prince a vu croître sa population jusqu'à plus d'un demi million, moyennant un taux de croissance de 3,6 % l'an. Ces populations sont, sans doute, attirées par les opportunités de travail qu'offre apparemment la capitale avec «l'explosion» au cours de ces trois dernières années d'industrie d'assemblage, de produits artisanaux et non-traditionnels.

Mais les campagnes se dépeuplent plus sûrement à cause du dépérissement de l'économie rurale, d'une sécheresse chronique, de la disette, en bref, à cause de la grande misère de l'environnement qui affecte (et décime) ces populations. L'Assistance internationale n'a pas encore trouvé sa voie, une voie efficace et utile et durable, comme par exemple dans le Nord-Ouest où sévit, il est vrai, un véritable désastre écologique.

Sur le plan économique et dans le domaine rural, on peut avancer que 22% de la population économiquement active est réellement occupé : le chômage, déguisé ou non, affecte 1.415.000 âmes.

(1) Sur la base des deux recensements de 1950 et 1971.

Enfin, on peut ajouter que cette population est relativement disséminée, bien qu'à des endroits, on atteigne des densités de l'ordre de 400 à 500 habitants au kilomètre carré. La densité moyenne a été établie autour de 166 hab/km² (1).

Tableau VI		Population (en million)						
1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	
4,24	4,31	4,37	4,44	4,51	4,58	4,64	4,74	(2)

B.— L'Evolution de la production nationale.

Tableau VII	La Production nationale (en millions de dollars US)				
	1970	1971	1972	1973	1974
Produit national brut	408,-	449,-	458,4	621,4	726,8
" intérieur "	411,-	412,2	462,4	625,8	732,6
Revenu national (au prix du marché)	398,6	438,-	448,2	612,2	714,6

Source I.H.S

1.— Comme il appert de ce Tableau VII, la production nationale d'Haiti n'a pas cessé de croître (alors que pour tous les pays d'Amérique latine et des Caraïbes importateurs de pétrole, l'on ne parle que de difficultés, de ralentissement du taux de croissance) Cette différence provient de ce que la situation du pays a été tellement grave par rapport aux autres de la région que le moindre changement provoque, à son niveau, des effets plus sensibles.

(1) On pourrait arriver à une meilleure description de la situation démographique moyennant un rapport de la population à la Surface Agricole Utile, aux terres arables etc...

(2) estimation I.H.S. Guide économique 1977.

Mais, les éléments objectifs suivants peuvent fournir une explication à cette amélioration : la hausse des cours mondiaux de certains produits (plutôt que l'augmentation de volumes), le foisonnement des industries d'assemblage et d'autres produits pour l'exportation.

Cela explique qu'en 1976, le taux annuel de croissance (réelle) du Produit Intérieur Brut fut de 4,0 % , mettant Haiti au même rang que le Mexique et l'Uruguay – à cet égard, bien entendu.

Tableau VIII (1) HAITI	Evolution réelle du P. I. B.		
	1974	1975	1976
% de croissance réelle du P. I. B.	3,5	1,9	4,0

2.— Mais, là où s'arrête la ressemblance, c'est lorsque l'on tient compte du Revenu per capita et de la distribution réelle de ce revenu. En effet, le revenu par tête d'habitant est l'un des plus bas qui soit pour le groupe des pays de l'Amérique Latine et des Caraïbes importateurs de pétrole, comme le montre le tableau IX.

Tableau IX	Evolution du Revenu per capita (en millions de \$)				
	1970	1971	1972	1973	1974
P.N.B. /capita	96,2	104,2	104,9	140.—	161,2
Revenu/capita	94.—	101,6	102,6	137,9	142,9

(1) Source : F.M.I. Finance et Développement. Juin 1977.

De plus ce revenu est très mal distribué dans la réalité :

Un ouvrier qui travaillerait tout l'année six (6) jours par semaine au salaire journalier courant (1) soit 1,60 dollars – 8 gourdes haïtiennes gagnerait brut : 499.20 dollars, tandis que le revenu d'un paysan, un petit fermier d'une zone irriguée est estimé à quelque quatre vingts dollars (80 dollars l'an, et celui d'un habitant des régions à flanc de colline à une trentaine ou une quarantaine de dollars (₲ 30 – ₲ 40) (1). Ce ne sont pas eux qui accumulent les recettes d'exportations du café ou des produits d'assemblage.

3.— De plus, l'inflation a atteint des taux exceptionnellement élevés depuis 1972/1973 en particulier. Le coût de la vie à Port-au-Prince serait, paraît-il aussi élevé qu'à New York.

Tableau X		Evolution des Prix à la consommation (base 1970 : 100)					
	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976
Indice	100	110,4	113,9	139,8	160,7	187,7	219,6
Taux de croissance (%)		10,4	3,1	22,7	14,9	16,8	16,9

L'indice des prix à la consommation a plus que doublé de 1970 à 1976, mais, pour un terme moins long, 1972 à 1976, l'accroissement n'a été que de 92,8 %.

La situation n'offre pas d'indices d'assainissement durable. Les mesures prises, comme l'importation de certains produits de consommation de base (riz sucre, farine de blé) n'ont pas empêché la situation d'empirer.

Mais, ce qui attire l'attention de l'analyste, c'est la diminution progressive

(1) Le minimum légal est passé cette année de 6,50 gourdes à 8 gourdes .

(2) Plan quinquennal du Secteur Agriculture 1976 – 1981.

du pouvoir d'achat de l'unité monétaire nationale, du salaire nominal journalier de huit gourdes (8 gourdes) que l'ouvrier reçoit en contrepartie de son travail.

La situation sociale de l'ouvrier, du chomeur, du paysan — les termes de l'échange ne sont nullement en faveur de ce dernier, bien que la hausse des prix agricoles puisse laisser croire le contraire — leurs conditions d'existence, en un mot, deviennent de plus en plus précaires.

4.— Ces éléments conjoncturels examinés jusqu'à présent ne peuvent contrebalancer des facteurs agissant à long terme (long-term factors). Ces derniers tirent leur signification de ce que Haiti est fondamentalement une société agraire. Le taux d'urbanisation ne doit pas nous induire en erreur : la moitié des «citadins» demeurent encore paysans, nonobstant leur plus ou moins récente migration vers la ville.

Le premier facteur durable —entendez primaire — , c'est la croissance de la population dans un milieu (urbain et rural, surtout urbain) où sévissent de très graves difficultés d'ordre nutritionnel. L'important ici dans ce contexte, ce n'est pas un quelconque taux de croissance de la population pris en soi : l'hypothèse généralement admise est celle d'une croissance à un faible taux, (1,5 ou 1,6 ou 1,7 suivant les publications officielles) alors que des études conduites dans certaines régions du pays situent ce taux de croissance autour de 2,5 —3 % (1) Ce qui est significatif, déterminant, c'est que cette population est sous-alimentée dans l'ensemble. La consommation calorique moyenne varie de 1105 à 2450 cal/jour /personne. Suivant la F.A.O., la population d'Haiti souffrirait actuellement d'un déficit calorique, par habitant et par jour, d'un peu plus de 500 calories (2).

(1) Cela ne peut étonner, puisque notre pays se trouverait au début d'un phénomène dit de transition démographique. Ceci se caractérise par le passage d'un niveau élevé de natalité et de mortalité à un très faible niveau. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que le taux de croissance réelle est affecté dans une grande mesure par l'émigration vers Cuba, la République Dominicaine, Nassau U.S.A. Canada etc...

(2) Plan quinquennal Secteur Agriculture 1976 — 1981.

Le second facteur durable réfère au schéma de production et d'utilisation des aliments. Ce modèle renvoie, à son tour, au statut économique ou socio-économique du paysan : la division de la terre en de très petites unités d'exploitation (le régime de minifundia), la distribution inégale de la terre, la réduction continue des prix payés au producteur par suite d'une accumulation des profits concédés aux intermédiaires dans la commercialisation des produits, le transfert d'une part importante de la production à des non-producteurs, des propriétaires absentéistes...

Pour Haiti, on dépasse à peine le seuil de productivité physiologique : le système n'est pas encore dégagé du risque de famine.

Concernant l'utilisation des produits alimentaires, un extrait du «Plan quinquennal du secteur agriculture 1976-1981 » présente une structuration du modèle : « La consommation alimentaire se compose spécialement de céréales, de racines, et de tubercules, de fruits, de légumineuses, de noix et de graines oléagineuses, ainsi que la canne-à-sucre et ses dérivés, qui représentent 93% du régime alimentaire total; les produits d'origine animale incluant le lait représentent environ 5% ».

Compte tenu des taux de rendements actuels qui vont s'affaiblissant, les petits planteurs-proprétaires qui forment la majorité de la population rurale avec les paysans sans terre ne peuvent que vivre ou subsister dans des conditions de pénurie permanente, des conditions infra-humaines.

Ce qu'il importe de souligner c'est que le concours de ces facteurs durables fait ressortir le mécanisme d'une spirale descendante. Ces facteurs, pris dans toutes leurs implications, sont intimement reliés entre eux, approfondissant mutuellement leurs effets : le dépérissement de l'agriculture, l'appauvrissement du paysan, la dégradation de l'économie...

CONCLUSION.—

Au delà de la surface des chiffres, des agrégats économiques, ce bref Essai

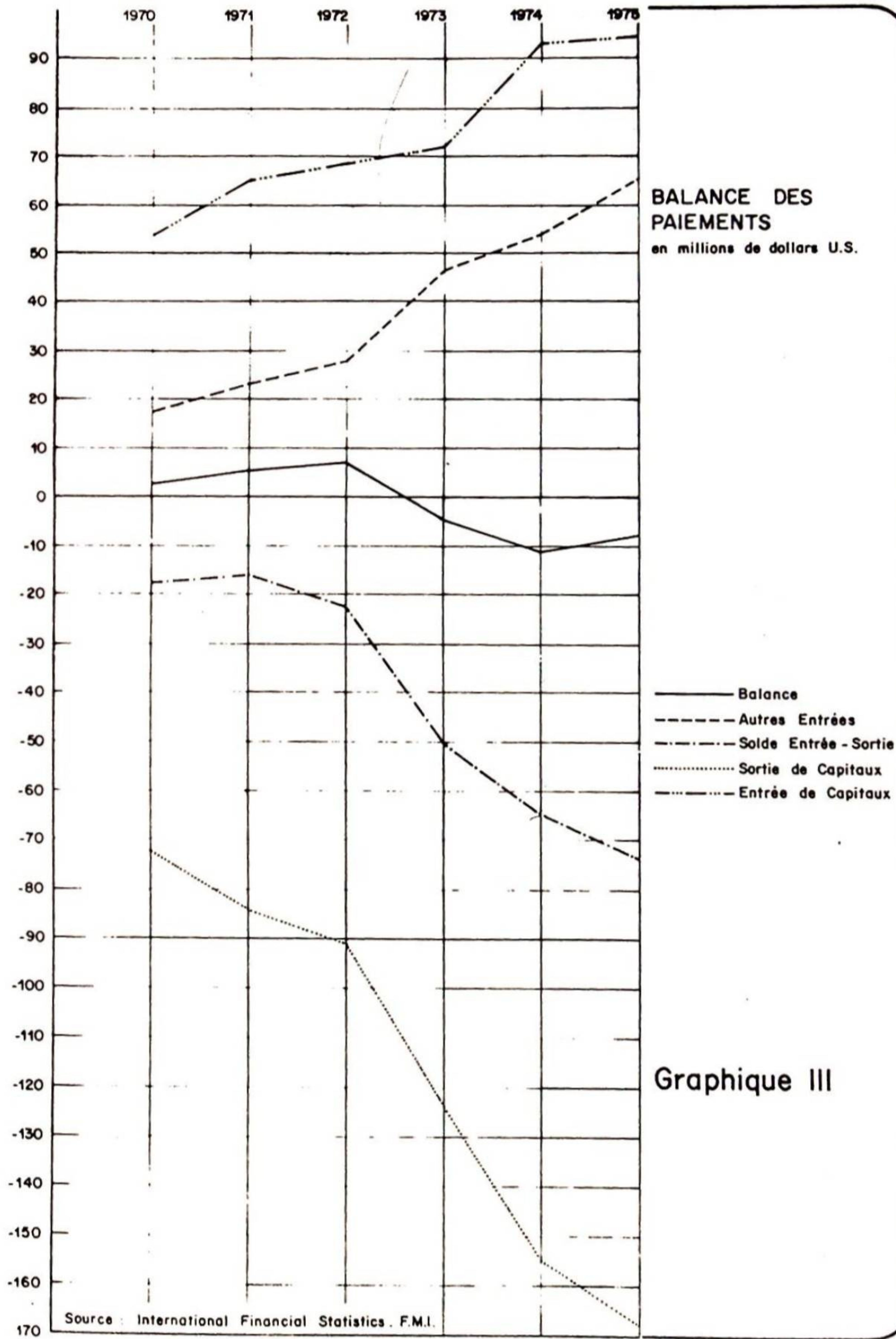
d'analyse a voulu mettre en évidence cette idée fondamentale : L'assistance Internationale, quelle que soit sa forme ne saurait dynamiser ou développer une économie nationale, périphérique dans un contexte international, modelée comme dépendante, modelée comme condition de croissance continue des pays du Centre industrialisé.

La rupture d'avec le «sous-développement» et la reconstruction d'une formation sociale dans une perspective de progrès ne paraissent possibles qu'à condition que ce pays compte, d'abord, sur ses propres forces, humaines et matérielles.

En effet, de même que les ressources du territoire national sont mises en valeur au profit prévalent de groupes d'intérêts étrangers ou d'une minorité nationale, elles peuvent l'être et encore mieux sans doute, au bénéfice de Producteurs et de Consommateurs finaux qui ont, depuis toujours, supporté le coût exorbitant de l'accumulation du Capital national et international.

L'Histoire d'Haiti a montré, d'une certaine façon, les péripéties d'un processus de refoulement, de blocage, et de mise en vacance d'un PEUPLE au lendemain même d'une Indépendance qu'il a conquise, en 1804, des entraves de l'esclavage colonial.

Son avenir à Lui — pas celui des autres — le sollicitera, dans toute sa vigueur et avec toute sa créativité — aujourd'hui dédaignée et mésestimée, pour la re-construction d'une société nouvelle, nécessairement autre que celle dont l'image nous est constamment imposée par le triomphalisme du centre sous-développant.



Graphique III

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE.—

- **Le Tiers - Monde**
Sous-développement et Développement
Travaux et Documents / Cahier no 39/ P. U. F. 1961

- **PIERRON, J.**
Elements d'Economie coloniale
- **Revue et Publications :**
- **Scientific American**
Food and Agriculture / Septembre 1976
- **Finances et Développement**
Fonds Monétaire international , Juin 1977 / Volume 14 No. 2
- **Guide économique de la République d'Haiti**
Institut Haitien de Statistique / 1977
- **International Financial Statistics**
Volume XXIX/ 1976 et XXX / 1977
Fond Monétaire International

UTILISEZ LES CHAISES
"THONET"
DE QUALITE SUPERIEURE
EN VENTE A LA "TIPCO"
PLACE GEFFRARD

Achetez à la S H E I C A ou à la T I P C O : Mosaiques, Céramiques, les plus jolis coloris.

Machines à coudre LA MADONA parmi les toutes meilleures sur place.

Plus de «black out» grâce aux lampes à Kerosène 200, 350 et 500 bougies en vente à la TIPCO, Place Geffrard.

anne marty :

LE SOCIALISME DANS L'OEUVRE DE JACQUES ROUMAIN

ET

JACQUES STEPHEN ALEXIS

Deux écrivains haitiens ont attiré depuis quelques vingt ans déjà l'attention des lecteurs et des critiques occidentaux : il s'agit de Jacques ROUMAIN (1907–1945), auteur de «La Proie de l'Ombre» 1930 – nouvelles –, «des Fantômes» 1931 – récit –, de «La Montagne Ensorcelée» 1931 – roman –, du «Sacrifice du Tambour assotor» 1943–, de «Bois d'Ebène» 1945 – poèmes), essentiellement connu pour son roman «Gouverneurs de la Rosée» 1945, et de J. S. ALEXIS, (1922–1962, auteur des romans «Compère Général Soleil» 1955, «Arbres Musiciens» 1957, «L'Espace d'un cillement», 1959, «Romance-ro aux étoiles» 1960).

Malgré une différence de génération, ces deux écrivains partagent un certain nombre de points communs. Ils sont tous deux issus d'un milieu bourgeois et aisé, d'une famille d'intellectuels dont les pères ont joué un certain rôle

dans la société haïtienne. Tous deux ont fait une grande partie de leurs études à l'étranger, voyageant énormément entre l'Amérique, l'Europe et l'Asie. Leur production se situant après 1930 est toute empreinte des idées progressistes en vigueur à l'époque, issues de Freud, du Communisme et du Surréalisme. La production littéraire de Roumain et d'Alexis se situe au point de jonction des courants marxistes et surréalistes, venus donner une autre dimension aux mouvements «d'affirmation de soi» de l'Afrique et du Noir.

Or, l'objet de notre préoccupation ici consistera à savoir reconnaître l'influence du marxisme dans les oeuvres de ces auteurs et à définir la forme d'humanisme qui s'en dégage. Mais auparavant, voyons quelle a été dans la vie, pratique, la nature de l'engagement de Roumain et d'Alexis.

ENGAGEMENT POLITIQUE ET VIE PRATIQUE.—

La vie de J. Roumain semble plus engagée sur le plan politique que ne l'est celle de J.S. Alexis dont le séjour en Haïti, dans l'âge adulte, est très limité . A son retour de Suisse en 1927, Roumain prend une part active au mouvement Indigéniste — En 1934, il fonde le parti Communiste haïtien : arrêté et emprisonné, il s'exile. Sept ans plus tard, il revient à Port-au-Prince, fonde le Bureau d'Ethnologie et assume les fonctions de chargé d'Affaires de la République d'Haïti à Mexico. Malade, il meurt en 1945. Vie brève, extrêmement active où alternent l'engagement et l'exil.

J. S. Alexis très imprégné des théories Marxistes par les différents milieux universitaires qu'il a fréquentés , et profondément influencé par la personnalité de son aîné J. Roumain qui fait figure pour lui, comme pour tous ceux de sa génération, d'un modèle, se trouve sérieusement engagé en 1946 dans le groupe de «la Ruche», socialiste marxisant. Ce groupe est l'animateur d'une grève générale dont la conséquence directe est la chute du gouvernement en place, Lescot, 1946. Depuis lors, la vie d'Alexis se déroule hors d'Haïti — excepté un court séjour sous le président Magloire — : en France, voyageant dans les

pays de l'Est, en URSS, en Chine, jusqu'au jour — 1962 — sous la présidence de F. Duvalier où , débarquant seul ou presque sur la côte haïtienne — avec l'intention de ravitailler les résistants, il se fait tuer, ayant désiré en quelque sorte vivre jusqu'au bout, jusqu'à la mort, le sort des héros qui hantaient son imagination de romancier.

Il semble donc que l'engagement politique de nos deux écrivains ait été plus que compromis sur le sol haïtien, excepté en 1946 pour Alexis (succès du moins, à court terme) soit que la conjoncture socio-politique d'Haïti, à l'époque, ne se prêtât pas à un succès convaincant soit que la nature, le tempérament * propre des créateurs poètes se pliât difficilement à une analyse exacte de la réalité socio-économique haïtienne et aux exigences d'une vie de groupe dans l'opposition (ce qui expliquerait les exils successifs).

Remarquons au passage qu'ils ont tous deux écrit en langue française et fait éditer leurs romans en pays étrangers, dans l'espoir, peut-être, qu'un jour, ils seraient traduits en créole et proposés à leur PEUPLE... En attendant, c'étaient les bourgeois, les intellectuels haïtiens et étrangers, ceux qu'ils combattaient, qui goûtaient la primeur de leurs écrits. Précisons qu'à l'époque, il était difficile qu'il en fût autrement.

INFLUENCES MARXISTES DANS LES OEUVRES DE J. ROUMAIN ET J. S. ALEXIS.—

Le discours est émaillé de mots empruntés à l'idéologie marxiste : exploitants - exploités, bourgeois - prolétaires, patrons - travailleurs, communistes, grèves. Les références à Lénine, et Staline , surtout chez J. S. Alexis, indiquent clairement le parti dont ils se réclament : Pierre Roumel le leader, ombre constante de Roumain dans l'oeuvre d'Alexis, encourage ainsi ses militants dans *Compère Général Soleil* :

«... Vous devez être inébranlablement fidèles au pays qui le premier a construit le socialiste, à l'union Soviétique dont l'exemple fait notre force, à Sta-

line qui est notre plus grande lumière.» (1)

Fréquentes sont les allusions aux communistes, soit parce qu'ils représentent une force qui menace le pouvoir établi et qu'il faut réprimer, soit parce qu'ils sont les héros des oeuvres, moteurs de l'action : Manuel dans «Gouverneurs de la Rosée», Pierre Roumel, Jean-Michel, Paco Torres, Betances Dominica, et Hilarion dans «Compère Général Soleil», El Caucho et Mendes dans «L'Espace d'un Cillement», Carles et l'ombre de Pierre Roumel dans «Les Arbres Musiciens».

Toutes les oeuvres reflètent la conscience aigüe de deux forces contradictoires, celle des minoritaires oppresseurs, détenteurs du pouvoir et celle du peuple opprimé. Ce couple antagoniste prend diverses formes. Il est la coalition Etat-Propriétaires terriens exploitant la masse des paysans; ce rapport entre pour une part essentielle dans le sujet des Arbres Musiciens.

«Mais spéculateurs en denrées, agent des contributions, arpenteurs, magistrat communal tiennent conciliabule. Oui, la récolte était bonne. En conséquence, les paysans allaient pouvoir cracher au bassinet et Messieurs les grands dons (propriétaires fonciers) établissaient leur plan de campagne» (2) ou bien «Mais on gagnait en taux de profit sur le paysan producteur, ce qu'on perdait en volume exporté » (3)

Les paysans se plaignent d'être dépossédés injustement de leurs terres par le député (Compère G. Soleil) ou par les compagnies étrangères, ce qui revient au même.

«Certes les terres nécessaires seraient prises aux paysans et la SHADA (compagnie américaine) aurait droit d'expropriation et la force publique serait là

(1) Compère Général Soleil page 224

(2) Arbres Musiciens page 69

(3) Arbres Musiciens " 154

pour persuader les récalcitrants» (1)

Les paysans dans «Gouverneurs de la rosée» tiennent à peu de choses près le même langage :

«Le juge de paix, la police rurale, les arpenteurs, les spéculateurs en denrées, ils vivent sur nous comme des puces» (2)

Ailleurs, c'est un autre couple de forces qui se retrouve souvent dans l'oeuvre de J. S. Alexis : la bourgeoisie toujours associée à l'Etat, face au prolétariat. L'auteur soutient à chaque instant ce peuple des villes, démuné, en quête de travail, ou exploité s'il travaille. Chez Alexis, deux attitudes définissent le prolétariat : la soumission qu'accompagne sa dose d'humiliation. Ainsi dans «Compère Général Soleil» un groupe de chômeurs attend devant la maison d'un bourgeois politicien, qu'on lui propose du travail. La cruauté de celui qui a le pouvoir et la puissance n'a pas de limite :

«Après avoir salué, le troupeau des hommes inférieurs sortit la tête basse, ulcérés, meurtris jusqu'au fond d'eux-mêmes»

Ou bien c'est la révolte avec sa dose de rage et de violence; le peuple qui regarde, derrière les grilles, les bourgeois s'amuser crie :

«Bande de voleurs ! C'est l'argent du peuple qu'ils sont en train de manger ! ...»

«C'est toi, le ministre ? Tu dois nous prendre pour des chiens, pour nous jeter de l'argent par terre ! C'est une honte d'insulter ainsi la misère du peuple ! »

«Compère Général Soleil» c'est la montée progressive de la colère du peuple, et de la prise de conscience de sa condition. Dès ce moment-là il est mûr pour une troisième attitude : la révolte par la grève.

(1) Arbres Musiciens page 63

(2) Gouverneurs de la Rosée page 80

Dans toutes les oeuvres, il est question de grève ; les écrits des deux auteurs sont tissés d'appels à la révolte, à la lutte, à la prise de conscience d'exploités.

«Comme dit Jean-Michel, il faut s'arrêter d'implorer,
tonnerre de Dieu! il faut se révolter !»

Ils évoquent par ailleurs l'échec apparent des grèves cruellement réprimées par l'état-bourgeois, à Cuba ou à St-Domingue.

Dans «Bois d'Ebène», nombreux sont les poèmes de Jacques Roumain qui sont une incitation à la rébellion, un refus de l'oppression, et aussi la conscience d'appartenir à la grande famille des opprimés; ils ouvrent la perspective d'un monde où l'injustice serait bannie :

« Comme la contradiction des traits
se résoud en l'harmonie du visage
Nous proclamons l'unité de la souffrance
et de la révolte
de tous les peuples
sur toute la surface de la terre...»

«... et nous voici debout
tous les damnés de la terre
tous les justiciers
Marchant à l'assaut de vos casernes
et de vos banques
comme une forêt de torches funèbres»

Et l'ardeur des «Sermons nègres» chez Roumain annonce la révolution rouge.

Cette révolution est préparée par les critiques constantes qu'ils font des institutions, des gouvernements en place, par la remise en question des idées reçues, notamment de l'histoire d'Haiti, éclairée à la lumière du marxisme :

«Les combats de Dessalines, la question du partage des terres des colons, la lutte des paysans autour du grand Jean-Jacques Acaau et leur communisme agraire qui résista des décades aux expéditions militaires du gouvernement...» (1)

Alexis n'a pas son pareil pour tourner en ridicule les bourgeois-politiciens ou les patrons :

« Il était juste temps, l'emprunt de 1922 était bien entamé et maitre Paturault qui avait bien cru rater sa part de galette, pilla sans vergogne la sueur du peuple, se paya quelques villas...»

« Il avait érigé en dogme le principe politique fondamental de Vincent : «en politique, il faut savoir tout embrasser même le cul d'un cochon» (2). Il campe ainsi le président Lescot :

«Nanti de ses six douzaines de costumes et de ses cent paires de chaussures, il était indifférent à la mise en coupe réglée du peuple par les requins du marché noir.» (3)

Par ailleurs, Roumain et Alexis, vitupèrent la religion catholique littéralement au service de l'Etat-Bourgeois.

Puis leur critique s'exerce sur les blancs Américains, qui contrôlent l'économie du pays à leur profit, au point que le gouvernement Lescot a pu dire :

« Ma politique est le reflet fidèle de la politique des Etats-Unis d'Amérique».

(1) Compère Général Soleil page 153

(2) Compère Général Soleil page 185

(3) Arbres Musiciens page 155

Mais les paysans ne sont pas dupes :

«Tous les Blancs sont pareils aussi voleurs les uns que les autres !»(1) Outre les critiques et les remises en question du système établi, le rôle du militant communiste semble très important dans l'oeuvre de nos auteurs. Pierre Roumel est incarcéré pour avoir fait la grève; sa personnalité influence tous ceux qui l'approchent ; Son impact sur Hilarion est décisif. Par son discours idéologique et sa disponibilité, il encourage, et unit les autres militants.

Roumel répond ainsi à Hilarion :

« ... Nous ne sommes qu'une poignée de communistes dans ce pays, mais dès que nous avons ouvert la bouche ils ont eu peur. Tu veux savoir ce que nous avons dit : qu'on respecte celui qui travaille, qu'on lui garantisse du travail, que la majorité des citoyens fassent la loi dans ce pays...» (2).

Le rôle du militant est de «conscientiser» son entourage : tels sont les résultats obtenus par Manuel dans «Gouverneurs de la Rosée» et par El Gaucho dans «L'Espace d'un cillement».

Les militants insistent beaucoup sur la notion de travail, car il est facteur de lutte et active la prise de conscience politique. Alexis valorise constamment le travail manuel parce qu'il est l'arme du peuple.

Il y a chez Roumain et Alexis le sentiment très fort que le travail permet d'accéder à une harmonie universelle dans les relations humaines.

« Quelque chose se nouait ici, par le travail, les chants par les joies et les peines communs qui finiraient par faire un seul coeur et une seule âme à deux peuples enchaînés aux mêmes servitudes ». (3).

(1) Arbres Musiciens page 154

(2) " " " 304

(3) Compère Général Soleil page 68

Le sens du collectif si aigu leur fait transcender un problème de politique étrangère très sérieux : c'est celui des relations entre Haiti et la République dominicaine. Problème de frontières devenu par l'histoire problème ethnique. Nos auteurs font constamment allusion à l'amitié Haitiano-Dominicaine, probablement dans le but de contribuer à une modification des relations réelles, à une dédramatisation du problème :

«On ne peut reprocher à un homme d'avoir son village, son clocher, pas vrai ? Il sait cependant qu'un jour naîtra la grande fédération Caraïbe...»

Leur souci d'universalité fait partie intégrante de leur forme d'humanisme.

«Un vrai visage d'Haiti, mais aussi un visage de partout, le visage des petites gens de toute la terre»

Mais cette aptitude me semble découler d'un sentiment plus permanent chez les auteurs : Celui de la souffrance, elle-même issue peut-être d'une blessure initiale non colmatée, probablement liée au déracinement.

Ces oeuvres qui donnent libre cours aux grands sentiments : générosité, souffrance, humiliation, colère, amour sont faites pour «accrocher» un grand public.

Cependant, il est possible de déceler quelques limites au socialisme exprimé par nos auteurs.

Si Roumain et Alexis font souvent oeuvre de sociologues et de politiciens, il n'en demeure pas moins qu'on ne peut ériger leurs écrits en système politique, ni en tirer des informations en vue d'une praxis révolutionnaire; tout au plus pouvons-nous comprendre, à travers ces écrits, les limites à leur socialisme et les failles ou l'échec de leur engagement pratique.

LIMITES AU SOCIALISME DANS LES OEUVRES.—

Les oeuvres de J. Roumain et de J. S. Alexis révèlent une contradiction fondamentale : c'est l'ambiguïté ou conflit entre l'individu et la société. Tous les personnages, excepté ceux qui appartiennent au groupe des oppresseurs, tous les personnages donc qui ont voyagé ou reçu une instruction s'adaptent difficilement au pays ou pas du tout à un groupe : à la campagne par exemple, les auteurs s'abstiennent de montrer les héros participant activement avec toute l'adhésion de leur sensibilité aux groupes traditionnels réunis à intervalles réguliers comme la cérémonie Vaudou ou le « coumbite » ; ce qui ne les empêche pas d'en parler. Il est assez paradoxal pour le militant communiste qu'était Jacques Roumain d'avoir créé avec Manuel un personnage qui agit seul et d'avoir réuni en quelque sorte toutes les conditions pour cela. C'est la détermination d'un seul individu qui doit sauver la collectivité, comme si Manuel sous prétexte qu'il a voyagé et fait la grève pouvait en imposer, seul, au groupe. Cette attitude, loin d'épouser celle d'un militant communiste qui se met avant tout à l'écoute des désirs d'un groupe, et laisse ces désirs s'exprimer progressivement, rappelle plutôt celle des missionnaires Catholiques qui arrivent en conquérants asséner une vérité aux collectivités qu'ils abordent. Et ensuite, elle dénote un sentiment de supériorité de l'individu sur la masse, et l'ignorance que c'est la volonté des groupes qui l'emporte toujours sur celle de l'individu lorsque ce dernier ne dispose que de sa propre force.

Par ailleurs le romantisme et la poésie qui se dégagent de « Gouverneurs de la Rosée » permettent de mettre en doute certains aspects de l'évocation du paysan haïtien.

Le danger est d'autant plus sérieux que le lecteur peut se méprendre sur cette réalité paysanne édulcorée par l'auteur. Car l'intention de ce dernier est de faire oeuvre réaliste sans pour autant dépeindre avec exactitude une réalité sociologique. Et sous le couvert de réalisme, c'est sa sensibilité d'in-

tellectuel bourgeois qu'il projette. Or le héros est assassiné par un récalci-trant : Si le groupe avait pleinement adhéré au projet de Manuel, il aurait neutralisé les désirs de l'opposant. Plus le héros est isolé et plus son action est vouée à l'échec (mort ou exil), plus nombreux sont les appels à la so-lidarité et plus intenses sont les désirs d'amour ou d'unité.

Dans la «Montagne Ensorcelée», Roumain s'attache à une femme seule, la sorcière, qui subit les assauts du groupe des paysans; bouc-émissaire, reje-tée, elle est assassinée.

Pour Alexis, il semble que l'insertion du héros à un groupe s'amenuise au fur et à mesure de ses publications.

Dans «Compère Général Soleil», on distingue des groupes informes de tra-vailleurs, de paysans, de chômeurs, un groupe structuré, celui des militants, autour duquel gravite Hilarion qui chemine vers une adhésion au parti. Mais, ce n'est peut-être pas un hasard, si au moment de le faire, il meurt. L'espoir d'une solution , est détruit par la mort du personnage !

Dans les «Arbres Musiciens», c'est le groupe informel des paysans et leur lutte sauvage contre le gouvernement, l'occupant, qui se solde par un échec : le chef meurt sous les balles de l'opresseur et le groupe des paysans, soumis, expulsés, s'exile vers un autre lieu. Gonaibo, jeune paysan, et Carles, le poète de la ville, conscients très tôt de la situation, révoltés dès le début ont été in-capables d'unir leurs efforts ou d'organiser un groupe quelconque. Le premier se livre au bonheur à deux, le deuxième intègre les rangs de l'opresseur.

Ici Alexis accuse un degré de plus dans le pessimisme, ou dans le réalisme, dans l'inefficacité d'une opposition, dans ce cas non-structurée, montrant, ainsi que la vie existe même dans la défaite et la soumission. Dès ce mo-ment-là, Alexis n'appartient plus au socialisme, mais il intègre, comme Carles, le rang des forces réactionnaires, le groupe des bourgeois qu'il ne cesse d'ail-

leurs pas de combattre durant tout le livre. C'est le grand paradoxe de l'auteur.

Un autre paradoxe est mis en évidence dans «L'Espace d'un cillement» : le héros El Caicho est syndicaliste, sans être véritablement intégré dans son groupe de travail dont Alexis nous parle peu. Il vit essentiellement un rapport individuel avec une prostituée La Nina, projetant ses sentiments de générosité, d'amour universel sans politiser à aucun moment la condition de prostituée et par là même la prostitution. Ici c'est sa passion personnelle qui l'emporte puisqu'il ne pense plus qu'à transformer, seul, un individu. Il semble que son bagage politique n'ait pas intégré sa vie privée : ambiguïté entre sa sensibilité, ses désirs propres, et son sentiment de solidarité. Encore une fois, détaché du groupe le héros est isolé dans son action.

Quant à la dernière oeuvre d'Alexis «Romancéro aux Etoiles», on pourrait la résumer ainsi : «la fantaisie au pouvoir». L'auteur se libérant de toute réalité sociale exige qu'on laisse libre-cours au rêve et à l'imagination. Délaissant la révolution prolétarienne il revendique désormais la révolution du rêve. Derrière la simplicité et le réalisme de sa morale : «l'amble de la vie est cruelle et enchantée mais petit à petit les choses changent» se profile une démission face à la lutte.

Dans toutes les oeuvres évoquées, «l'exil» est trop souvent une solution proposée pour qu'on ne s'interroge pas à son sujet. Comme la mort, il constitue une fuite du réel, une démission, ou une inaptitude à assumer la réalité de sa propre terre, des gens, et des groupes issus de cette terre.

Bref les solutions proposées se résument dans la mort ou l'exil du héros, traduisant souvent un sentiment de désespoir. Et si la part de l'espoir est si mince c'est qu'elle est la conséquence d'une absence de foi dans le groupe. En effet les héros ne croient pas au groupe; ils ne supportent pas la réalité

de l'autre, ils n'arrivent pas à s'adapter à celle des autres peut-être parce qu'ils ne parviennent pas à assumer entièrement la leur.

Aussi peut-on établir un parallèle entre ce que nous avons dit au début de l'exposé concernant la vie objective des auteurs, et les impressions qui se dégagent de leurs oeuvres : les limites de leur engagement politique, leur impossibilité de vivre sur le sol haïtien, leur difficulté à analyser objectivement la réalité haïtienne, (en se servant par exemple d'un marxisme libéré de l'expérience Soviétique) rejoignent dans une certaine mesure l'échec de leurs héros. Roumain et Alexis nous paraissent avoir été des hommes seuls dont on pourrait dire pour Alexis à partir de «Romancéro aux Etoiles» qu'ils ont été prisonniers de leur imaginaire, de leur besoin de rêve et de fantaisie. C'est cette confusion entre le réel et l'imaginaire qui expliquerait la solitude des auteurs et qui révélerait leur sens si aigu de la souffrance.

Et tous leurs désirs de générosité, de solidarité, leurs manifestations d'union et d'amour universel sont à la mesure de leur sentiment d'impuissance à les réaliser. On ne parle que de ce dont on manque. Quant à l'origine de cette emprise de l'imaginaire sur le réel, déjà évoquée plus haut, elle serait une réaction de défense contre une blessure du passé probablement liée aux phénomènes du déracinement et de l'esclavage.

CONCLUSION.—

Bien sûr, nous ne disconvenons pas qu'une oeuvre littéraire soit le reflet d'une idéologie quelconque, plus précisément qu'elle soit soumise au discours idéologique. Il est vrai que les productions les plus dépendantes d'un système politique ne sont pas toujours les meilleures et de loin. Le niveau politique s'attache à une objectivité de «premier degré» à une perception scientifique du réel quelque peu différente de ce qu'on attend souvent de la littérature.

Il arrive donc que des poètes-romanciers soient attirés pour un temps ou définitivement (plus rares) par le militantisme politique. Les oeuvres porteront certes d'une manière générale la marque de l'idéologie à laquelle ils adhèrent; et s'ils sont socialistes, les oeuvres, destinées aux masses, seront accessibles au plus grand nombre possible par le choix de l'écriture et des thèmes, elles auront une tendance à valoriser le peuple, les forces opprimées, soulevant les remises en question et critiques des forces oppressives, porteuses d'espoir.

Un point essentiel manque aux oeuvres de Roumain et d'Alexis pour être vraiment socialistes, c'est l'espérance fondée sur la confiance dans la collectivité; ce n'est pourtant pas la volonté qui leur fait défaut.

Mais pourquoi demander à ces écrivains de prouver dans leurs oeuvres leur appartenance à un parti politique, ou à une catégorie sociale, sous prétexte que dans la vie réelle ils se sont affirmés marxistes ? Il arrive un moment où politique et création artistique divergent faisant appel à des dimensions de la vie différentes. Et, ici, l'analyse des deux niveaux a permis de mettre en valeur chez nos auteurs une contradiction fondamentale qui, sur le plan artistique, se révèle source de richesse— la valeur littéraire des oeuvres étudiées en est la preuve — mais qui peut expliquer leurs échecs successifs sur le plan politique; il s'agit de l'ambiguïté de l'individu et du collectif.

Anne Marty, professeur à l'Ecole Normale Supérieure de Dakar, prépare une thèse sur l'image de la femme et la quête d'identité haïtienne.

LA PHARMACIE DE LA SANTE

Vend ses produits à bon marché

Très disposée

A vous aider

Toujours avec célérité

Au 113 de la Rue Pavée

Port-au-Prince, Haiti

Tel : 2 - 2086

Ford est un nom connu dans le monde entier
Depuis de nombreuses décennies F O R D est synonyme
de solidité et de rapidité.

Vous avez besoin d'un véhicule automobile,
adressez-vous à F O R D

Remettez-vous à une maison qui a l'expérience des véhicules
automobiles, qui vous assure un service stable et qui met à
votre disposition un stock de pièces de rechange constem -
ment renouvelé.

VOYEZ LA «BEHRMAN MOTORS»

Distributrice pour Haiti des produits

FORD MOTOR CORPORATION

pour faire

bonne

impression

rien

ne

vaut

L'IMPRESSION

HENRI

DESCHAMPS

yanick jean-pierre lahens :

**LE PARAITRE FEMININ,
SA STRUCTURE,
SA STRATEGIE,**

dans le roman de Fernand HIBBERT :« LES THAZAR».

Des discours en attente qui doublent le texte nous avons choisi celui par lequel il s'installait peut-être le mieux au carrefour d'autres sciences humaines.

Ce roman se voulant une peinture de la bourgeoisie haïtienne du début du vingtième siècle, nous avons tout au long de notre analyse fait osciller notre regard du réel à sa transposition romanesque. Dans cette «société du paraître» que présente Hibbert « les objets» (et avec eux tout ce qui peut servir de matériel d'échange et de communication : vêtements, éducation, origine etc...) «sont pris dans le compromis fondamental d'avoir à signifier, à conférer le sens social, le prestige». A travers eux, c'est toujours un procès social de la valeur qui se mène dans un procès d'ordre idéologique. Nous n'analyserons pas les processus de production idéologique dans ces sociétés antillaises, mais nous rappellerons simplement que leurs bourgeoisies fonctionnent avant tout comme relais de l'idéologie occidentale bien qu'elles suscitent leurs propres systèmes de



FEMMES DU TEMPS JADIS

Mme Septimus Rameau et son fils Bossuet

(photo E Bavastro, Port-au-Prince) courtoisie de M. Gérard Laurent

CONJONCTION, Revue Franco-Haitienne

pensée. Tirillés donc en permanence entre l'image du groupe d'appartenance et celle du groupe de référence, ces personnages qui les représentent dans le roman seront préoccupés «d'auto-valorisation» et «d'idéal du moi». Dans cette «société-comparaison» telle que l'a défini Fanon chacun recherchera le verdict qui en le reconnaissant le sécurisera.

Les personnages vont donc tenter dans les sphères d'action qui leur sont propres, les hommes dans les «tâches de transcendance », les femmes dans les «tâches d'immanence», de s'approcher de cette image-modèle qui leur est proposée. Ainsi le paraître féminin, même s'il s'enracine dans la psychologie de base du groupe d'appartenance se structurera, se concrétisera néanmoins sur un mode spécifique c'est-à-dire lié et déterminé par la condition et le statut de la femme de cette époque. Ce roman est d'autant plus apte à nous dévoiler cette structure et cette stratégie qu'il circonscrit un espace essentiellement féminin : celui de la maison, l'univers de la vie privée comme aimait à l'appeler Balzac.

Un des récits qui forme la nomenclature du roman se déroule sur le mode classique du récit d'apprentissage. C'est-à-dire qu'il présente une jeune fille Cécile Thazar dont l'initiation à la vie se fait sous l'égide d'un guide Madame Thazar(1) qui se chargera de lui désiller les yeux et de lui apprendre le monde tel qu'il va. C'est donc aussi bien à travers Cécile qu'à travers sa mère Madame Thazar que nous analyserons cette structure et cette stratégie du paraître.

Cette structure s'organise autour d'une manipulation à bon escient des signes sociaux entrant dans la composition d'une image modèle de la femme de cette époque. «J'ai fait de Cécile ce qu'elle est» dira Madame Thazar à son mari. Mais à cette notion de manipulation, de travail en quelque sorte, est ajouté de surcroît un critère de rentabilité : «c'est un gaspillage» dira Cécile Thazar du mariage d'une de ses amies. Car cette structure parce qu'elle a une composition dynamique renvoie à une stratégie. La finalité d'une telle manipulation est en effet le mariage qui était et continue d'être «le projet fondamental de la femme», c'est-à-dire celui par lequel elle répond à une exigence

(1) Mme Thazar sera d'ailleurs dotée dans le roman de tous les attributs fantasmatiques du père qui lui ne se manifesterà que sous le mode de la passivité et de l'absence.



FEMMES DU TEMPS JADIS

Mme Mompalaisir Salomon

(photo Mme J J Audain, Port-au-Prince) courtoisie de M. Gérard Laurent

CONJONCTION, Revue Franco-Haïtienne

sociale. Le narrateur ne dira-t-il pas de Cécile : «Ce matin là, donc, (elle) demeura fort tard au lit, songeant... à quoi ? Mais au mariage !. N'est-ce pas là la vocation de l'Haitienne». Vocation toute sociale certes mais que les sociétés patriarcales naturalisent. Ce projet fondamental de la femme a ainsi contribué à la médiatiser, faisant d'elle un moyen d'échange de communication, de circulation d'un groupe social à un autre comme le démontre Claude Lévi Strauss dans «Structures élémentaires de la parenté». Soulignons que cette circulation, cet échange se font suivant les critères de valorisation du groupe d'appartenance donc en ce qui concerne celui qui nous intéresse, vers les groupes de référence. Cette possibilité de transfert de passage d'un groupe social à un autre va conférer au mariage cette acuité qu'on lui connaît dans les groupes promouvables (des petites bourgeoisies vers les bourgeoisies et des bourgeoisies vers l'occident). Ceci explique cette véritable curée matrimoniale à laquelle se livrent Cécile et sa mère Madame Thazar.

Mais ce travail de faire valoir parce qu'il vise le paraître ne saurait être séparé de la notion de désir. Ce désir se module, s'inscrit dans cette même stratégie du paraître. En effet, il s'agira avant tout pour Cécile de provoquer par un habile jeu le désir à la fois chez Lionel Brion et chez Schlieden. Parce que l'autre par son désir, non seulement nous reconnaît mais nous fait émerger en tant que différence. Le désir sous-tend donc toujours la recherche d'une certaine caution existentielle. Il est, nous dit Lacan «désir de l'autre». Au sein de ce mouvement, de cet élan vers l'autre va donc apparaître, surgir la dimension sociale de la reconnaissance. Car le désir s'il s'enracine dans l'imaginaire est aussi fonction du sociologique. Il se situe «au carrefour des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme moyen de leur accord». La part d'irrationnalité du désir, réside justement dans l'impossibilité de déterminer le point de rencontre de ces deux termes. Mais nous savons néanmoins que dans la structuration du désir interviennent ces deux instances que sont le sociologique d'une part, et le psychologique d'autre part. C'est donc en évaluant l'orientation de cette quête de ce désir, c'est-à-dire en répondant aux questions : quel autre et quelle reconnaissance, que nous pourrions véritablement appréhender



FEMMES DU TEMPS JADIS

*Mme Lemoing, directrice de pensionnat sous Geffrard
(courtoisie de M.Gérard Laurent)*

CONJUNCTION, Revue Franco-Haïtienne

cette stratégie.

Cécile Thazar parce qu'elle a intégré les normes de cette société du début du vingtième siècle, a intégré du même coup la faille qui les sous-tend. Cette faille constitutionnelle réside en un camouflage voire en une évacuation déguisée des valeurs réelles par des valeurs alibi. Aussi l'ambivalence s'installera-t-elle au coeur même du désir et ceci d'autant plus profondément qu'elle a été prise au piège de ce dyptique. Elle verra en effet en Lionel Brion l'incarnation des valeurs alibi et en Schlieden celle des valeurs réelles (chacun renvoyant ainsi à une forme spécifique de reconnaissance). C'est dire qu'il n'y a pas eu chez Cécile accord entre conflits symboliques et fixations imaginaires. Cette situation conflictuelle ne fait d'ailleurs que manifester au niveau psychologique le disfonctionnement existant au niveau symbolique, idéologique. Mais Cécile finira par choisir Schlieden et avec lui les valeurs qu'il représente car il est bien plus difficile de se placer à contre courant d'une dynamique sociale. On ne s'étonnera donc pas de l'entendre prononcer à propos de Lionel Brion ces mots en apparence contradictoires : «C'est affreux, je l'aime».

Cette stratégie du désir passe aussi par une forme très subtile d'aliénation. Subtile, parce qu'elle se dérobe dans le mouvement même qu'elle fait pour s'afficher : nous voulons parler de l'aliénation corporelle. En effet le corps était, et continue d'être de nos jours, le seul bien dont la femme pouvait encore s'approprier. C'était «un capital qu'elle était autorisée à exploiter» D'où ces longs passages dans lesquels le narrateur évoque les soins excessifs que Cécile Thazar et sa mère portent à leur chevelure, à leurs toilettes, etc... Madame Thazar préférera d'ailleurs se prostituer plutôt que de se rendre ainsi que sa fille Cécile au dernier mariage avec une toilette déjà connue :

«Vous voyez d'ici quel scandale cela serait lorsque parlant des toilettes les plus fraîches, les plus sensationnelles de la noce Austis-Vianey lorsqu'on dirait par exemple que Madame Grog était en surah, Madame Henger en foulard orné



FEMMES DU TEMPS JADIS

Mme Charpentier, institutrice (1904)

courtoisie de M.Gérard Laurent

CONJUNCTION, Revue Franco-Haïtienne

de broderies d'Irlande, Madame Gluten en voile façonné de valenciennes, Mademoiselle Laubépin en crêpe de Chine et puis de Mademoiselle Thazar on laisserait dédaigneusement tomber : « Oh ! vous savez, elle avait cette robe et ce chapeau déjà portés au mariage de X ». Madame Thazar n'était pas femme à supporter qu'on parlât ainsi de sa fille. Il fallait que cette commande partit coûte que coûte ». Ainsi le cycle de la mode va assigner au corps toute une combinatoire de signes « et » celui-ci enfin distancé sera soumis à une discipline, à une circulation totale de ces signes. Ce cycle de la mode vient ainsi parachever, consacrer cette aliénation. La vérité du corps va donc paradoxalement résider dans l'artifice, c'est-à-dire dans ce travail opéré sur lui. Mais en même temps, il faut que soit nié le procès du travail et que soit mis en exergue l'alibi du naturel, « car l'efficacité de ce travail dépend de son degré d'opacité ». Cela ne va pourtant pas sans désir, puisque l'on sait que par cette apparence, par cette beauté physique, Madame Thazar et Cécile instaureront un véritable règne de la castration. Elles fascineront précisément parce qu'elles renvoient à la fois au naturel et à l'artifice. Et c'est cette ambiguïté qui les investira de pouvoir. Or structure et stratégie du paraître féminin seront pris dans la dynamique de ce pouvoir et passeront par lui.

Mais paradoxalement ce pouvoir n'empêche en rien l'aliénation fondamentale liée à la condition même de la femme de ce début du vingtième siècle. D'une certaine manière ce pouvoir de par sa nature même favorise cette aliénation. Il pousse la femme dans son rôle social à « exposant de statut » à substituer complètement son paraître à son être (le verdict de l'autre devenant ainsi sa seule caution existentielle). Et dès qu'elle voit en l'autre un miroir qui la dévalorise, elle le rejette car il vient troubler sa « sécurité subjective ». (Rappelons à ce sujet les sentiments hostiles que nourrira Mme Thazar à l'égard de Lionel Brion qui a toujours vu en elle une « créature cauteleuse »).

Donc dans le mouvement dialectique vers une certaine totalisation de l'être



FEMMES DU TEMPS JADIS

Mme Elie Dubois

(courtoisie de M Gérard Laurent)

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

l'immobilisation de la femme sur le temps faible du paraître atteste en réalité de la pesanteur des conditions historiques, économiques et sociales qui entravent le dynamisme.

En réalité cette stratégie du paraître vise avant tout le pouvoir. Cécile et sa mère ont tenté dans cette sphère «d'immanence» à laquelle elles étaient limitées de se circonscrire des domaines de pouvoir. Mais ces domaines de pouvoir n'ont fait que les maintenir éloignées du pouvoir lui-même, parce qu'elles n'ont pas su mettre à nu cette logique unique qui traversait toutes les autres formes d'aliénation, de domination.

BIBLIOGRAPHIE

Fernand Hibbert : Les Thazar

Simonde de Beauvoir : Le deuxième sexe

Jean Baudrillard : Pour une critique de l'économie politique du signe

Lacan : Ecrits

Fanon : Peaux noires, masques blancs.

Extrait d'un mémoire de maîtrise intitulé : «Lecture d'une oeuvre de Fernand Hibbert : Les Thazar», présenté à l'Université de la Sorbonne le 6 Novembre 1976

**LIBRAIRIE A LA CARAVELLE
INTERNATIONAL BOOK STORE**

*Livres – Revues – Journaux et Magazines : Haitiens
Français – Anglais – Espagnols et Allemands – Catalogues de
Modes – Cartes de Souhait – Cartes Postales*

**P. O. BOX 111
26, Rue Roux , 26
Téléphone : 2-0030**

LES PATES ALIMENTAIRES «COQ»

Vous offrent :

*le macaroni, le vermicelle gros et moyen, les cheveux
d'ange ou fidelini, les nouilles, les coquilles et coquil-
lettes, le spaghetti, les coudes, les lettres et chiffres –
Rondelles :*

En carton de 6 livres – En sachets de 3 et 1 livres –

PRIX AVANTAGEUX

Banque

Nationale

De la

République

D'Haïti

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son service de :

LOCATION DE COFFRES - FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDEPENDANCE

ET EN TOUTE SECURITE

AVEC DISCRETION

ET CONFORT

**Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE
et votre PATRONAGE.**

**LE CENTRE D'ART
BERCEAU DE L'ART HAITIEN**

vous invite à visiter son Exposition de Tableaux et d'objets
d'art.

Un accueil sympathique est réservé à chaque visiteur.

D' AVANCE BIENVENUE A TOUS

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITTE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute irritation et inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'Urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau
toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & CO.

Distributeur Exclusif

albert gérard :

LITTERATURE D'AFRIQUE NOIRE (1)

La littérature moderne de l'Afrique — entendons par là celle qui exprime la personnalité et la problématique du continent noir dans un esprit de libre analyse et dans des formes que la rapide diffusion de la civilisation occidentale au cours des cinq derniers siècles a rendues universelles — est née à Paris. C'est à Paris que, dès les années 1930, un groupe d'étudiants martiniquais et sénégalais, dirigés par Aimé Césaire et Léopold Senghor, élaborèrent le concept de négritude, fondement idéologique rationnellement articulé sur lequel la nouvelle intelligentsia africaine allait pouvoir construire la conscience de son identité et de sa dignité propres. (1) Il est vrai que des idées très analogues avaient été émises au lendemain du Congrès de Berlin par des intellectuels anglophones d'Afrique occidentale comme Edward W. Blyden au Liberia et, un peu plus tard, J. E. Casely Hayford au Ghana (2). Ces derniers, cependant, n'éveillèrent pas les résonances internationales que devait susciter la négritude, cependant que leurs spéculations restèrent sans effets sur la création littéraire.

(1) Ce texte est tiré d'une conférence prononcée par le Professeur Gérard à l'Ecole Internationale de Bordeaux.—

C'est à la même époque et toujours à Paris que furent publiées les premières oeuvres romanesques d'Ousmane Socé, qui apparaissent comme une sorte de transmutation imaginative des problèmes d'aculturation que l'école de la négritude analysait en termes abstraits. C'est encore à Paris, aux éditions du Seuil, que paraît, en 1945, le premier recueil poétique de Senghor, Chants d'Ombre. Pendant plus de dix ans, Paris devait rester le pôle incontesté de la littérature africaine d'expression française : c'est là que se fondaient, dès 1947, la revue Présence Africaine et sa maison d'éditions . C'est là que les auteurs venus des colonies françaises et des états indépendants qui leur ont succédé, ont toujours cherché à se faire publier. Et enfin, c'est par le Congrès des écrivains et artistes noirs, qui s'est tenu à Paris en 1956, que l'idéologie de la négritude et, en corollaire, la précellence de la littérature africaine d'expression française, se sont signalées à l'attention du grand public et ont assuré leur impact sur l'ensemble de l'élite intellectuelle africaine.

Entre la fin de la deuxième guerre mondiale et le temps des indépendances, l'Afrique française détint une incontestable suprématie, et même une sorte de monopole, littéraire. Certes, l'art écrit était loin d'être ignoré sur le continent noir. Est-il besoin de rappeler qu'une littérature écrite en langue guèze existait en Ethiopie depuis le quatrième siècle de notre ère (3) et que, depuis le début de notre siècle, elle avait fait place à une littérature plus séculière imprimée en amharique ? (4). Et on n'ignore pas que l'Islam avait introduit une double tradition d'art écrit en alphabet arabe : l'une rédigée dans la langue du Koran, avait connu un âge d'or à Tombouctou au seizième siècle, et s'est prolongée jusqu'à notre époque; l'autre, employant l'alphabet arabe pour la translittération des langues africaines avait donné lieu, dès le dix-huitième siècle, à une impressionnante floraison en Swahili en Afrique Orientale, (5) ainsi qu'à une littérature abondante, qui commence à peine à être étudiée, dans les diverses communautés peules ; d'Afrique occidentale (Fouta Toro, Fouta Djallon, Nigéria septentrional, Adamawa), (6) l'exemple peul étant suivi, dès le début du dix-neuvième siècle, par les Haoussas du Nigéria sep-

tentrional, et plus tardivement et avec moins d'ampleur, par les Wolofs du Sénégal. Enfin, le contact avec l'Europe, l'évangélisation protestante, l'alphabétisation et les progrès de l'enseignement, avaient favorisé, dès le début du dix-neuvième siècle, l'apparition de littératures vernaculaires écrites, en Afrique du Sud et à Madagascar; peu avant la fin du siècle, les premières oeuvres littéraires dans une langue européenne avaient fait leur apparition au Cap Vert (7) et en Angola, puis à Sao Tomé, donnant le départ à une littérature luso-africaine relativement abondante; (8) et il ne faut pas oublier qu'au lendemain de la première guerre mondiale avait surgi à Madagascar un grand poète d'expression française, Jean-Joseph Rabearivelo (9)

Ainsi donc, au moment où se leva le soleil de la négritude, l'Afrique subsaharienne avait produit un vaste corpus d'art écrit dont il n'existe encore aucune étude d'ensemble. (10) Par la force des choses, cette littérature ne pouvait pas avoir une audience internationale. A de rarissimes exceptions près, les oeuvres vernaculaires étaient totalement inaccessibles au lecteur occidental. Les premières traductions permettaient, sans doute malgré leurs insuffisances, d'entrevoir la haute qualité d'oeuvres comme certaines épopées en Swahili, ou comme Chaka, le roman devenu depuis assez célèbre, que Thomas Mofolo avait écrit vers 1910 en Sotho méridional; ces traductions, du reste, n'étaient guère connues que de milieux occidentaux restreints, particulièrement intéressés à la linguistique africaine, à l'enseignement, ou à l'action missionnaire. Quand aux oeuvres rédigées par des Africains dans les langues des colonisateurs, — qu'il s'agisse des poèmes portugais de Costa-Alegre (1864 - 1890), du roman anglais Mhudi du Sud-Africain Sol T. Plaatje (1878 - 1932), ou du roman français Force-Bonté du Sénégalais Bakary Diallo (né en 1892), — elles souffraient trop visiblement des maladroites inhérentes à l'utilisation d'une langue étrangère, souvent mal assimilée. Entre la fin de la deuxième guerre mondiale et le Congrès de Paris, seuls deux écrivains anglophones — Peter Abrahams en Afrique du Sud et Amos Tutuola au Nigéria — avaient atteint hors d'Afrique un public relativement étendu.

C'est donc une troupe francophone, guidée par Senghor, qui fit monter l'Afrique sur le podium de la littérature universelle. En une quinzaine d'années, les colonies françaises virent surgir et s'affirmer simultanément deux générations successives de poètes, conteurs et romanciers au talent indéniable. Aux Sénégalais Léopold Senghor (né en 1906), Bigaro Diop (né en 1908) et Ousmane Socé (né en 1911), s'ajoutaient les Malgaches Jacques Rabemananjara (né en 1913) et Flavien Ranaivo (né en 1914), et l'Ivoirien Bernard Dadié (né en 1916). Leurs cadets étaient d'origines beaucoup plus diverses : si certains, comme le Guinéen Camara Laye (né en 1924) et le Sénégalais Hamidou Kane (né en 1928) restaient attachés à l'esprit de la négritude, d'autres étaient beaucoup plus activement inspirés par la lutte contre le colonialisme, qui donna lieu à des romans aujourd'hui devenus les classiques du genre, comme ceux du Sénégalais Sembène Ousmane (né en 1923) et surtout des Camerounais Ferdinand Oyono (né en 1929) et Mongo Beti (né en 1932), auxquels il faut évidemment joindre le poète Sénégalais David Diop (1927-1960). Outre ces chefs de file, les années 1945 - 1960 virent apparaître un grand nombre d'écrivains francophones de moindre envergure, mais qui venaient de tous les coins de l'Afrique française, y compris le Tchad, le Mali, et même Djibouti ainsi que de ce qui était alors le Congo belge.

Lorsque parut, en 1962, le premier ouvrage anglais consacré à la littérature africaine moderne, Seven African Writers de George Moore, les quatre auteurs francophones choisis (Senghor, David Diop, Camara Laye et Mongo Beti) pouvaient passer pour les représentants d'une littérature relativement étendue et variée. Il n'en allait pas de même pour les auteurs anglophones : seul Tutuola avait déjà derrière lui une production imposante; le Sud-africain Ezekiel Mphahlele n'avait encore donné, outre son autobiographie, Down Second Avenue (1959), que deux petits recueils de nouvelles; et seuls les deux premiers romans de Chinua Achebe avaient déjà paru. Ces trois auteurs – auxquels Moore aurait pu ajouter Peter Abrahams – étaient les seuls écrivains africains anglophones qui eussent acquis une renommée comparable à celle de

leurs homologues d'expression française; il faut aussi noter qu'ils étaient nés tous les trois après la première guerre mondiale : la génération de Senghor, de Birago Diop et d'Ousmane Socé, n'avait produit, en Afrique Occidentale anglaise que quelques poètes médiocres comme Dennis Osadebay au Nigéria et R.E.G. Armattoe ou Michael Dei-Anang au Ghana.

L'histoire comparative des littératures africaines modernes montre sans discussion possible que le développement rapide des lettres francophones donna l'impulsion première à une dynamique qui, de proche en proche, devait bientôt mettre en branle l'intelligentsia du continent noir tout entier.

Ce phénomène prit des formes assez diverses, mais on peut dire en gros que les deux aspects dominants de cette littérature de langue française, — l'idéologie de la négritude et la lutte anticolonialiste, — engendrèrent une émulation qui, suivant les cas, se manifesta par l'imitation ou par la contradiction.

Dans les «provinces» portugaises, une littérature en langue européenne avait fait son apparition dès le dix-neuvième siècle. Complètement dominée par l'impérialisme culturel luso-catholique, elle s'efforçait, souvent maladroitement, d'imiter les auteurs métropolitains, classiques ou modernes; les doutes que les auteurs pouvaient entretenir sur la légitimité morale de la suprématie occidentale se manifestaient dans des analyses prudentes, souvent symboliques, de situations d'acculturation, ou encore dans des lamentations élégiaques sur le destin de la culture traditionnelle. La présence du poète angolais Mario de Andrade au Congrès de 1956 contribua à répandre la négritude et la littérature francophone dans les milieux étudiants africains, qui s'étaient groupés, à Lisbonne, dans la Casa dos Estudantes do Império. De nombreux écrivains, particulièrement au Cap Vert et en Angola, trouvèrent dans le concept de négritude, dans la mesure où sa visée ouvre sur l'universel, matière à renforcer une inspiration synchrétique et orthodoxe qui avait déjà pour eux quelque chose de traditionnel (11). D'autre part, les aspirations soulevées en Afrique portugaise par l'accession imminente de nombreuses colonies à l'in-

dépendance complète incitèrent des poètes, généralement plus jeunes et de plus en plus nombreux, à chercher leur modèle dans le courant anticolonialiste et en particulier dans le lyrisme militant de David Diop.

Dans la mesure où ils se sont ralliés à la rébellion armée, les intellectuels africains d'expression portugaise ne trouvent aujourd'hui plus guère de possibilités de faire entendre leur voix. Aussi est-ce surtout en Afrique anglophone que le dynamisme issu de l'Afrique française pendant les quelque quinze années précédant les indépendances fit sentir ses effets avec le maximum de puissance. Le rôle d'intermédiaire fut joué ici par deux africanistes allemands, Janheinz Jahn et Ulli Beier, qui, en septembre 1957, lancèrent à Ibadan la revue Black Orpheus. Ce titre, repris de l'introduction de Jean Paul Sartre à l'anthologie publiée par Senghor près de dix ans auparavant, indiquait une filiation : il s'agissait de faire connaître au Nigéria et à l'Afrique anglophone, la littérature nègre de langue française, dans l'espoir de stimuler une fructueuse émulation. Pendant trois mois, Black Orpheus publia surtout des traductions d'auteurs de langue française, africains et antillais (12).

Cette initiative et cette intention rencontrèrent un plein succès, mais dans une orientation toute différente de celle qui avait marqué l'influence de la littérature francophone sur celle des pays de langue portugaise. D'une part, en effet, la nouvelle littérature nigériane naissait en même temps que l'ère des indépendances alors que les lettres luso-africaines se développaient à l'intérieur du même système colonialiste, fortement marqué d'impérialisme culturel latin, qui avait présidé à la naissance de la nouvelle littérature franco-africaine : pour les jeunes auteurs de langue anglaise, l'anti-colonialisme était une attitude déjà périmée. Il faut noter d'autre part que les écrivains les plus valables, de langue française ou portugaise, avaient reçu leur formation dans les universités métropolitaines. Il n'en allait pas de même au Nigéria, où un excellent collège universitaire avait été fondé à Ibadan en 1947. Pour les jeunes intellectuels nigériens, l'exemple littéraire de l'Afrique française se proposait sur le fond d'une éducation reçue au sein du milieu autochtone, et

par conséquent largement exempte de l'alliégation et de la d'éculturation qui avaient marqué leurs prédécesseurs sénégalais un quart de siècle auparavant. Ainsi s'explique, au moins en partie, qu'outre le rejet d'un anticolonialisme désormais dépassé, la nouvelle littérature nigériane s'affirma par le refus de la négritude, à la fois à cause de son caractère théorique et abstrait, et à cause de son idéalisation romantique d'une tradition plus ou moins mythique.

Cette volonté de s'affirmer contre la tendance dominante de la littérature de langue française se manifesta dès 1950, lorsque le nom de Janheinz Jahn, thuriféraire bien connu de la négritude, disparut du comité de rédaction de Black Orpheus pour être remplacé par ceux de Wole Soyinka et d'Ezekiel Mphahlele. Sud-africain de haute culture, ce dernier avait quitté son pays pour s'installer au Nigéria en 1957; en 1958, il avait défini sa position dans la revue Ibadan en ces termes :

We have no use for verse that rejects outright the white man's culture, or that which tells of a facile acceptance of it. (...) The Senghor of New York has a more valuable experience for us than the Senghor of Prayer to the Masks. The latter moves within a limited emotional and intellectual range. (...) Whether or not Richard Wright has exorcised his African gods or Senghor finds the inspiration he wants in his African past and present, does not matter to anyone else except the two writers.

Et dans le septième numéro (juin 1960) de Black Orpheus, analysant Race, Culture and Personality de l'anthropologue sud-africain Simon Biesheuvel, Mphahlele clarifiait comme suit les mobiles qui le poussaient à refuser les généralisations de la négritude :

Born into oppression as we Africans are in South Africa, we are keen to seize the tools that keep the white man in power; we are at grips with a brutal presence. Our past has been used against us by the white man and we have no time to sit and brood about it, even although we reject certain

European values and cling to certain of ours that we still cherish. But we don't think for 24 hours of the day on which we are going to adopt or throw aside on any occasion. Three hundred years is a long time in terms of cultural cross-breeding and we have been unconsciously taking and throwing away and sifting. Senghor's people haven't had that experience. It is well that Dr. Biesheuvel talks of «African personalities», which phrase has no pretension to a mystical unified whole.

Quant à Wole Soyinka, désormais membre, lui aussi, du comité de rédaction de Black Orpheus, il avait écrit, pour fêter l'indépendance du Nigéria, une excellente pièce, A Dance of the Forest, dont le but était de dénoncer l'idéalisation forcée et inconditionnelle du passé tribal. Rejetant la conceptualisation abstraite à laquelle se livrait l'école de la négritude, il devait un jour déclarer : « A tiger does not proclaim his tigritude, he pounces ». (13)

A partir de 1961, la part de collaborateurs anglophones à Black Orpheus augmenta sensiblement. D'abord Nigériens et Sud-africains, leurs rangs furent bientôt grossis par des collaborateurs venus des régions les plus éloignées de l'ancienne Afrique britannique. S'il convient de faire la part de l'influence locale exercée par des institutions universitaires comme Fort Hare en Afrique du Sud, Ibadan au Nigéria ou Makerere en Uganda, il reste que Black Orpheus introduisit l'exemple de la littérature négro-française en Afrique anglophone comme un détonateur appelé à déclencher une réaction en chaîne qui, après avoir provoqué l'essor extraordinaire de l'activité créatrice au Nigéria, s'étendit bientôt au Ghana pour atteindre, à la fin de la dernière décennie, l'Afrique Orientale et singulièrement le Kenya et l'Uganda.

Par un déplorable retour des choses, cette première décennie des indépendances assista aussi à un déclin manifeste, tant quantitatif que qualitatif, de la production littéraire en langue française. On constate en effet que la plupart des écrivains qui avaient jeté les fondements de cette littérature et

en avaient assuré la réputation internationale interrompirent leur carrière aux environs de 1960 : Mongo Peti n'a plus rien publié depuis Le roi miraculé (1958), ni Ferdinand Oyono depuis Chemin d'Europe (1960), ni Jacques Rabemananjara depuis Agapes des Dieux (1962), ni Birago Diop depuis Contes et Lavanés (1963). Nocturnes (1961) est le dernier recueil poétique que Senghor ait donné à ce jour, et L'Aventure ambiguë (1961), le premier roman de Hamidou Kane, est aussi, à ce jour, son dernier. Il est vrai qu'après Les Bouts de bois de Dieu (1960), Sembène Ousmane fit paraître deux recueils de nouvelles, ainsi que L'Harmattan (1964); mais ce roman était censé être le premier volume d'une trilogie qui semble destinée à ne jamais être achevée, l'écrivain s'étant tourné, depuis lors, vers le cinéma. Quant à Camara Laye, son Dramouss (1966), sorti après douze ans de silence et de méditation, est une oeuvre d'une affligeante médiocrité de structure et de style si on la compare à L'Enfant noir (1953) et au Regard du Roi (1954).

Ainsi, l'un après l'autre, les poètes, conteurs et romanciers les plus valables de l'Afrique noire francophone se sont tus depuis 1960. Sans doute cette extinction rapide s'explique-t-elle en partie par le fait que de nombreux intellectuels qualifiés furent appelés à de hautes et souvent absorbantes fonctions dans les cadres politiques (Senghor, Rabemananjara) et diplomatiques (Socé, Birago Diop, Oyono) de leurs pays respectifs. Il est cependant peu probable que ce phénomène suffise à rendre compte de l'anéantissement subit et collectif de vocations créatrices que l'on avait tout lieu de croire authentiques et durables : d'autres facteurs, plus intérieurs, ont sans aucun doute joué.

Le premier de ceux-ci est l'indépendance elle-même, qui ôtait la plus grande part de sa pertinence à l'inspiration anti-colonialiste où s'était alimenté le talent de David Diop et de maints romanciers. Plus subtil, plus discret, plus insidieux, le néo-colonialisme économique et culturel se prêtait mal à la transmutation littéraire; à cause de ses liens étroits avec les nouvelles structures politiques mises en place lors de l'accession à l'autonomie, les écrivains pouvaient difficilement le critiquer sous peine de se heurter à l'hostilité de régi-

mes dont l'orientation est volontiers, et peut-être nécessairement, autoritaire. Leur opposition à la politique de leur gouvernement valut l'exil à plusieurs des romanciers les plus doués et les plus intègres, comme le Camerounais Mongo Beti, le Sénégalais Hamidou Kane ou le Guinéen Camara Laye. D'autre part nombre d'épigones restent fidèles au thème de l'anticolonialisme, clamant sans risque leur solidarité avec les peuples opprimés d'Afrique du Sud, de Rhodésie et des «provinces» portugaises, ou encore avec la lutte des Noirs américains : leur sincérité et leur idéalisme ne sont certes pas douteux mais ils exploitent une thématique qui ne les touche guère personnellement, avec une phraséologie devenue déjà bien conventionnelle.

L'autre source d'inspiration de la littérature franco-africaine des dernières années du système colonial, la négritude, fut, elle aussi, victime des réalités que révéla l'indépendance. Malgré les efforts faits, particulièrement au Sénégal, pour maintenir vivante cette idée grandiose qui avait fourni l'armature conceptuelle sur laquelle l'intelligentsia africaine avait pu baser la revalorisation de sa culture, les troubles qui éclatèrent dans nombre des nouveaux états, la résurgence sanglante du tribalisme traditionnel, la régression vers des coutumes souvent cruelles et irrationnelles, ainsi que l'évidente corruption des nouveaux dirigeants, jetèrent un doute corrosif sur les propositions principales de l'idéologie de la négritude, sur le sens de la fraternité humaine et sur le respect des valeurs spirituelles qui auraient été les caractéristiques dominantes de l'âme nègre par opposition au matérialisme et à l'individualisme égoïste attribués à l'homme occidental.

La négritude avait agi, efficacement et heureusement, comme une idée-force. Les sinistres révélations de la réalité invitaient et même contraignaient maintenant à réexaminer les fondements éthiques et psychologiques des cultures africaines d'un regard plus objectif, moins enclin à l'idéalisation romantique d'un monde ancestral, peut-être mythique, et, en tout cas, voué à disparaître. Or, c'est là précisément ce que les intellectuels africains, formés, à l'époque

coloniale, dans des écoles secondaires à régime métropolitain et dans les universités françaises, étaient incapables de faire. Efficacement assimilés, profondément francisés par un endoctrinement pédagogique d'une exceptionnelle rigidité, ils se trouvaient tout aussi profondément aliénés par rapport à l'expérience quotidienne vécue des peuples dont ils étaient issus. C'est même l'intensité de ce sentiment d'aliénation, joint à une formation rigoureusement cartésienne, qui leur permit d'élaborer leur concept d'une personnalité nègre d'une manière plus solidement et plus rationnellement articulée et, par conséquent, plus convaincante, que ne l'avaient fait leurs prédécesseurs anglophones à la fin du siècle dernier.

A cette aliénation culturelle s'ajoutait une aliénation linguistique . La colonisation anglaise et l'évangélisation protestante avaient favorisé, dans l'empire britannique, la formation (et en terre islamique le maintien) de littératures écrites dans les langues vernaculaires : Xhosa, Sotho, Zoulou en Afrique du Sud, Swahili en Afrique orientale, Haoussa et Yorouba au Nigéria. Rien de tel ne s'était produit dans les régions de colonisation latine (portugaise, française, espagnole) et d'évangélisation principalement catholique. Sauf à Madagascar et, dans une moindre mesure, au Cameroun, l'art écrit était donc sous l'angle de la production comme sous celui de la consommation, réservé à une élite peu nombreuse et fortement européanisée. L'académisme de la langue française officielle et scolaire empêchait la formation de ces idiomes intermédiaires qui dès avant 1960, avaient tant contribué à élargir à la fois l'éventail et le public de la littérature écrite en Afrique anglaise. Au Nigéria, le spectre de l'art écrit s'étendait depuis la poésie haoussa écrite en caractère arabes, la fiction en prose haoussa imprimée en alphabet latin, le roman et le théâtre publiés en yoruba, jusqu'aux romans de Chinua Achebe, où des images et des proverbes typiquement africains s'intègrent habilement à un irréprochable Anglais du Roi, en passant par l'anglais très personnel et fortement yoroubaisé d'Amos Tutuola, l'anglais urbain, populacier des Onitsha novels profondément marqué par l'influence américaine du cinéma et des romans de série noire, (14) l'anglais délibé-

rément expérimental de Gabriel Okara, reconstruit selon la syntaxe Ijaw, et le pidgin des théâtres de Lagos. Rien de semblable à ce prodigieux bourgeonnement linguistique et littéraire ne s'est produit en Afrique francophone. On s'explique alors que devant la difficulté d'exprimer l'expérience populaire et de communiquer avec le peuple, un écrivain établi comme Sembène Ousmane, intensément conscient des problèmes sociaux réels de l'Afrique, ait choisi d'abandonner l'écriture pour le cinéma. Il se peut, d'ailleurs, que de Dakar à Kinshasa, l'apport le plus original et le plus authentique à la nouvelle littérature africaine soit la chanson en langue vernaculaire, diffusée par la radio et non par le livre.

A ces facteurs qui contribuèrent au dépérissement rapide de la littérature franco-africaine après 1960, il faut sans aucun doute ajouter le centralisme parisien de l'édition française et son manque d'esprit d'entreprise. La deuxième guerre mondiale fut suivie d'une période d'intense «mélanoophilie» (comme disait Apollinaire à la fin de la guerre 1914 - 18) dans les milieux intellectuels français. Accueillies avec un préjugé sympathique, les oeuvres africaines se publiaient sans grande difficulté. La fin du régime impérialiste et les événements qui l'accompagnèrent et la suivirent réduisirent considérablement cet intérêt du public métropolitain. Tandis qu'en Afrique britannique, au contraire, les missions protestantes avaient depuis longtemps installé des presses locales dont certaines, — comme Lovedale en Afrique du Sud ou Morija, entreprise de la Société des Missions Evangéliques de Paris, au Lesotho — avaient joué un rôle décisif dans la formation des littératures écrites locales. Dès les années 30, les autorités britanniques avaient mis en place des «littérature bureaux» qui, particulièrement au Nigéria, au Ghana et en Afrique orientale, s'ajoutèrent efficacement à l'action des missions. Après l'indépendance, les éditeurs londoniens les plus importants — Oxford University Press, Longman, Heinemann — établirent des succursales à Ibadan ou Nairobi, en quête de nouveaux auteurs et d'un nouveau public, qu'ils trouvèrent sans peine. A la même époque, l'édition parisienne, Présence africaine mise à part, se désintéressait aussi bien de la production littéraire africaine que des possibilités de consommation des lecteurs afri-

cains, et l'hypnotisme exercé par Paris empêchait, sauf au Cameroun, la floraison d'initiatives locales semblables à l'East African Publishing House, avec ses bureaux à Nairobi, Kampala et Dar es Salaam, ou aux nombreuses entreprises d'éditions — telles que les Anawuo Educational Publications à Accra — moins puissantes, mais d'autant plus méritoires, qui surgirent au Ghana ou au Nigéria. Ces éditeurs africains, suivant en cela l'exemple proposé avec beaucoup de succès et sans doute de profit, par Heinemann depuis 1964, produisent des ouvrages brochés, peu coûteux, qui sont accessibles au lecteur africain moyen, lequel nage rarement dans l'opulence. En français, au contraire, seules les éditions de Présence Africaine se sont avisées, et cela depuis très peu de temps, de l'existence d'un nombreux marché potentiel pour le livre de poche africain.

Tout ceci ne signifie pas que la littérature francophone d'Afrique ait pratiquement cessé de vivre, comme l'a fait — pour des motifs bien connus et entièrement différents — la littérature lusophone. Mais au moment où l'art écrit en langue anglaise connaît une période de croissance spectaculaire, tant en quantité qu'en qualité, l'évolution récente des lettres franco-africaines présente trois caractères spécifiques.

En premier lieu, la nouvelle génération d'écrivains apparu depuis les indépendances, la génération née aux environs de 1940, témoigne d'une maîtrise très médiocre de la langue française. Ceci est en partie une conséquence paradoxale du développement quantitatif de l'enseignement, recourant de plus en plus à des maîtres africains et à des militaires métropolitains dont la compétence n'est nullement assurée. Mais on constate aussi que les jeunes universitaires, qu'ils soient formés en France ou dans des institutions locales comme celles de Dakar, d'Abidjan ou de Tananarive, s'intéressent peu à la création littéraire.

Ce déclin qualitatif de la production imaginative, s'ajoutant au désintérêt croissant des grands éditeurs parisiens (et le justifiant dans une certaine mesure) explique qu'on voit paraître en France nombre de brèves et médiocres

oeuvrettes généralement imprimées aux frais de l'auteur par des éditeurs plus ou moins marrons. Ceci n'enlève rien au mérite d'éditeurs français courageux et idéalistes, comme P. J. Oswald à Honfleur, qui, cependant, n'ont pas encore trouvé d'oeuvres comparables en importance à celles des deux premières générations, la poésie de Tchicaya U Tam' si faisant exception.

Par ailleurs, un effort, encore bien faible il est vrai, semble se manifester pour dégager l'Afrique de la tutelle de Paris dans le domaine de l'édition. Les deux pays qui sont à la pointe de ce mouvement sont aussi, chose significative, parmi les derniers à avoir été incorporés à l'empire français. Dès avant 1895, Madagascar possédait une solide tradition de publication en langue Malgache, qui s'est maintenue à l'époque coloniale, et dont l'évolution après l'indépendance mériterait d'être étudiée. C'est au Cameroun que l'édition locale a connu son plus réel succès avec le Centre de Littérature Evangélique de Yaoundé. (15). Ce centre a, depuis 1963, publié de nombreuses oeuvres littéraires — poésie, théâtre, fiction en prose — dont les auteurs sont loin de se recruter exclusivement au Cameroun. Des initiatives analogues se sont fait jour, généralement avec l'aide gouvernementale, au Mali et au Zaïre; elles ne peuvent cependant se mesurer avec le Centre de littérature Evangélique.

Les oeuvres de langues française publiées sur le sol africain sont, jusqu'à présent et à quelques exceptions près, de qualité médiocre, mais il est encourageant de constater que l'amorce d'une relève valable s'est récemment dessinée grâce à trois romanciers prometteurs : le Sénégalais Malick Fall avec la Plaie (1967), l'Ivoirien Ahmadou Kourouma avec Les Soleils des Indépendances (1968), et le Malien Yambo Ouologuem avec Le Devoir de violence (1968).(16)

Chacune de ces trois oeuvres a une individualité marquée, ne fût-ce que par le choix de son contexte historique : La Plaie se situe à la fin de l'ère coloniale; Les Soleils des Indépendances évoque certains problèmes de l'Afrique nouvelle, quand au Devoir de violence, c'est une vaste fresque qui couvre plusieurs siècles d'Islam noir. Mais chacun des auteurs, délaissant les formes du roman européen

traditionnel, a élaboré un style et une technique narrative dont l'originalité marque peut-être le début de l'émancipation de la littérature franco-africaine par rapport aux conventions, devenues scolaires et académiques du roman occidentale du dix-neuvième siècle; chez Ouologuem, cette libération est sans doute, au moins en partie, le fruit d'une connaissance cosmopolite des mouvements littéraires les plus récents; mais chez Kourouma elle semble être le fait d'un écrivain qui assume sa personnalité culturelle sans crainte ni complexes.

Chose tout aussi importante, ces trois oeuvres démontrent que le roman franco-africain est capable de surmonter l'obsession anticolonialiste qui avait dominé jusqu'alors ses meilleures réussites. Même dans La Plaie, la présence européenne ne joue qu'un rôle minime, et dans Le Devoir de violence, la satire du colonialisme blanc est intégrée à une vision passionnément sarcastique, dont l'homogénéité est malheureusement rompue par la dernière partie du récit. On peut considérer comme un signe certain du colonialisme le bouc émissaire privilégié portant la responsabilité de tous les malheurs de l'Afrique : l'analyse et la critique de la société est une des fonctions majeures de la narration en prose depuis le dix-huitième siècle, et il est salubre que des écrivains africains se fassent les porte-parole d'une manière d'examen de conscience collectif. En cela, Kourouma et Ouologuem ne font que se joindre à un courant qui est apparu au Nigéria avec Cyprian Ekwensi dès People of the City (1954), qui s'y est amplifié avec Timothy Aluko, Chinua Achebe et Wole Soyinka, qui a surgi au Ghana après la chute de Nkrumah avec The Beautiful Ones Are not yet Born (1968) de Ayi Kwei Armah, et qui s'est diffusé en même temps en Afrique orientale avec les romans du Kényan Leonard Kibera et des Ougandais Okello Oculi et Robert Serumaga.

Si les oeuvres de Fall, Kourouma et Ouologuem ont un caractère exceptionnel dans l'ensemble de la production littéraire de langue française, elles permettent d'augurer que cette dernière va enfin se débarrasser de son passéisme de son exaltation périmée d'une négritude mythique, de son agressivité désuète-

te à l'égard d'un colonialisme aboli — pour se tourner vers l'expression, l'analyse et la critique des situations existentielles qui prévalent réellement dans l'Afrique contemporaine.

Quel que soit l'avenir réservé à ces phénomènes nouveaux, on ne peut manquer de se demander, au terme de ce rapide bilan, quelle est, actuellement, la place exacte de la littérature de langue française dans le contexte continental de la production littéraire africaine.

A en croire Janheinx Jahn, intrépide bibliographe et recenseur infatigable, pour l'ensemble de la littérature imprimée jusqu'à 1970, les langues africaines ont été pratiquées par 490 auteurs (44 %) pour 821 ouvrages (33 %), et les langues européennes par 637 auteurs (56 %) pour 1309 ouvrages (62 %). Ces chiffres sont basés sur la dernière mouture de la grande bibliographie de Jahn. (18) Mais si cette dernière est l'instrument le plus complet et le plus utile existant actuellement, elle est néanmoins très lacunaire en ce qui concerne les littératures écrites en langues africaines; il est vraisemblable que si elle incluait entre autres la littérature amharique d'Ethiopie et les oeuvres malgaches imprimées avant la deuxième guerre mondiale, et si les données, déjà exceptionnellement abondantes pourtant, qu'elle contient pour l'Afrique australe étaient complétées (19) on constaterait que la majorité des oeuvres littéraires écrites par des Africains le sont en langues vernaculaires. La suprématie de ces dernières devient évidente si on se rappelle que la littérature orale de type traditionnel est encore très vivante en dehors des centres urbains, et qu'il s'est créé, au cours des dernières décennies, une littérature orale moderne, qui se diffuse principalement par la radio

La littérature rédigée dans les principales langues européennes, pour laquelle l'ouvrage de Jahn et Dressler peut être considéré comme à peu près complet, se décompose comme suit : l'anglais a été pratiqué par 368 auteurs (59 %) pour 736 oeuvres (56 %); le français par 206 auteurs (33 %) pour 431 oeuvres (33 %); et le portugais par 53 auteurs (8,5 %) pour 123 oeuvres (9,7 %). Ces

chiffres sont, en soi significatifs. Et s'il était possible de les analyser dans une perspective diachronique et en tenant compte de la qualité des oeuvres, on constaterait que la création littéraire en langue française est nettement entrée dans une phase de déclin, à la fois en chiffres absolus et relativement à la production anglophone qui, de ses deux centres originels en Afrique du Sud et au Nigéria, a crû avec une rapidité surprenante, tant en qualité qu'en nombre et en extension géographique. Il y a une dizaine d'années, le lustre et la réputation de la littérature africaine en langues européennes étaient assurés par les auteurs francophones du Sénégal, de Guinée et du Cameroun. Aujourd'hui, les figures de proue de la poésie, du théâtre, du roman africains écrivent en anglais et ont nom Chinua Achebe, Wole Soyinka, Christopher Okifbo ou James Ngugi. Il est douteux que la rhétorique ampoulée des discours officiels sur la francophonie puissent modifier cet état de chose. Les initiatives étatiques, inévitablement entachées de propagande, sont rarement efficaces : la publication de la collection «Théâtre africain» par l'O.R.T.F., a surtout permis l'impression d'un nombre affligeant de navets. D'une manière plus générale, on doit s'interroger sur l'avenir des littératures africaines en langues européennes. A brève et moyenne échéance, l'essor foudroyant des lettres anglophones, aussi bien que les besoins administratifs et culturels des nouveaux états africains, donnent à penser que, pendant longtemps encore, l'anglais, le français et le portugais resteront, sur le plan littéraire, le truchement indispensable entre l'expérience africaine et la conscience universelle, et joueront le rôle qui fut celui du latin pendant une dizaine de siècles en Europe occidentale. Mais l'expérience européenne suggère aussi qu'à plus longue échéance, les langues réellement parlées par les peuples finissent par triompher, car, comme le constatait récemment un dramaturge éthiopien — qui écrit d'ailleurs en anglais ! — l'instrument le plus adéquat qui permette à un auteur d'exprimer pleinement ses expériences et ses émotions, c'est le langage dans lequel il rêve (20).

Albert GERARD

Albert GERARD, Professeur de littérature comparée à l'Université de Liège .Belgique .

A publié en Français et en Anglais diverses études sur les littératures africaines et américai-

nes .Notamment : Les Tambours du néant: le problème existentiel dans le roman américain Bruxelles, 1967 .

Four Xhosa literatures: Zulu, Sotho, Xhosa, Amharic- Berkemey, 1971 .

Il prépare une histoire générale de la littérature africaine qui couvrira tous les domaines linguistiques de l'Afrique, y compris ceux en langues africaines . Son travail qui va paraître cette année à New York, sera le premier ouvrage scientifique et complet d'histoire littéraire africaine .

Albert Gérard , qui a enseigné en Afrique et aux Etats Unis (à Harvard) est le pionnier de l'étude des littératures écrites en langues africaines .

Peu connu dans le monde francophone, il publie en anglais ses ouvrages sur l'Afrique .

NOTES

1- Le meilleur historique de ce phénomène est encore l'ouvrage de Lillian Kesteloot, Les Ecrivains noirs de langue française: Naissance d'une littérature (Bruxelles, 1963).

2- Voir Robert W. July, The Origins of Modern African Thought (Londres, 1968)

3- La principale étude d'ensemble sur la littérature éthiopienne est due à Enrico Cerulli, Storia della letteratura etiopica (Florence, 1968, troisième édition) .

4- Pour une historique détaillé de la littérature amharique, voir Albert S. Gérard .Four African Literatures: Xhosa, Sotho, Zulu, Amharic (Berkeley, 1971) .

5- La littérature Swahili a suscité l'intérêt des savants européens, particulièrement allemands et anglais, depuis le milieu du dix-neuvième siècle .De nombreuses oeuvres existent en traduction .Parmi les travaux récents, signalons seulement ceux de Lyndon Harries et de Jan Knappert .Il n'existe cependant aucune étude historique sérieuse de cette littérature .

6- Sur les diverses littératures peules, voir notamment les ouvrages d'Alfa Ibrahim Sow (La Femme, la vache, la foi, 1966; Chroniques et récits du Foûta Djallon, 1968), d'Amadou Hampaté Ba (Kaidara, 1969) et de Pierre-François Lacroix (Poésie peule de l'Adamawa, 1965).

7- Norman Araujo, A Study of Cape Verdean Literature (Chestnut Hill, Mass, 1966).

8- Sur la littérature africaine de langue portugaise, voir Carlos Ervedosa, A literatura angolana (resenha historica) (Lisbonne, 1963), et Gerard M. Moser, Essays in Portuguese-African Literature (University Park, Pennsylvanie, 1969).

9- Robert Boudry, Jean-Joseph Rabearivelo et la mort (Paris, 1958).

- 10- Il faut néanmoins souligner le mérite de Janheinz Jahn dans sa Geschichte der neoafrikanischen Literatur (Düsseldorf, 1966), traduit en français sous le titre, heureusement un peu moins ambitieux, de Manuel de littérature néo-africaine du XVI^e siècle à nos jours et de l'Afrique à l'Amérique (Paris, 1969).
- 11- Richard A. Preto-Rodas, Negritude as a Theme in the Poetry of the Portuguese-Speaking World (Gainesville, 1970).
- 12- Bernth Lindfors, « A Decade of Black Orpheus », Books Abroad, XLII (1968), 509- 516.
- 13- Propos recueillis par Janheinz Jahn, Geschichte, p. 242.
- 14- Cette étonnante littérature populaire a été récemment étudiée par Emmanuel Obichina dans Literature for the Masses (Enugu, 1971).
- 15- On doit à la vérité de préciser que la fondation du C.L.E. a été financée par des missions protestantes allemande et hollandaise. Voir S. van der Werf, « Edition et diffusion du livre en Afrique », Culture française, XLX (1970), 1, 21- 36.
- 16- Sur ces trois ouvrages, voir Albert Gérard, « Littérature francophone d'Afrique : Le Temps de la relève », Revue Nouvelle, XLIX (1969); 2, 198- 204. L'attribution du prix Renaudot au livre de Ouologuem a évidemment encouragé les critiques à lui accorder une attention privilégiée; parmi les travaux les plus substantiels, on notera : Jacques Lanotte, « Un Renaudot africain : Le Devoir de violence », Culture et Développement, I (1968), 3, 670- 676; Hena Maes-Jelinek, « Yambo Ouologuem », African Literature Today No. 4 (1970), 54-55; Yves Benot, « Le Devoir de violence de Yambi Ouologuem est-il un chef-d'oeuvre ou une mystification? » La Pensée, No. 149 (1970), 127 - 131; Joseph Mbelolo ya Mpiku, « Negritude » and « Nigger-trash », in Yambo Ouologuem's Le Devoir de violence, « Review of National Literatures, II (1971), 2.
- 17- Janheinz Jahn, « Modern African Literature in the Light of Literary Scholarship », Review of National Literatures, II (1971), 2
- 13- Janheinz Hann et Claus Peter Dressler, Bibliography of Creative African Writing (Nendeln, Liechtenstein, 1971).
- 19- Pour les littératures en langue Xhosa, Sotho, Zoulou et amharique, voir la bibliographie de Albert S. Gérard, Four African Literatures.
- 20- Tsegaye Gabre-Medhin, « Literature and the African Public », Ethiopia Observer, XI (1967), 1, 63, 67.

*GLISSEZ - VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D' UN CONDITIONNEUR D' AIR*

WESTINGHOUSE

phone : 2-2092 BOUCARD & CO , Distributeur

**A NEW YORK
PAN AM MET EN SERVICE L' AEROGARE
LE PLUS
EFFICACE DU MONDE :**

VOUS NE FAITES QU' Y PASSER.

**AVEC L' AEROGARE PAN AM
VOUS EVITEZ KENNEDY AIRPORT**

11h40

Décollage quotidien vers

MIAMI



AIR FRANCE

REGIE DU TABAC

Voilà enfin des Cigares merveilleux

COURONNE

PALME

VEVEY

POPULAIRE

CREME

NOUVELLES ADRESSES TELEPHONIQUES :

ROUTE DE L'AEROPORT : 6-2547, 6-2548

SUCCURSALE 183, RUE DU CENTRE : 2-4994

LE NATAL

*société d'éditions
et d'impressions*

**On peut être meilleur qu'un autre
mais pas meilleur que tous les autres.**

l'art avant les arrhes

FICTION

edris st amand :

LA TOURNEE DU FACTEUR

A marée haute, les vagues referment le déversoir des égouts et des canaux qui tombent de la ville. Aussi, cet après-midi là, parmi ces cahutes misérables, accrochées au littoral et oubliées, les eaux montaient aux sordides rigoles. Elles composaient, avec l'haleine immonde apportée par la mer, des détritrus entassés sur le rivage, et la chaleur écrasante du printemps, une puanteur intolérable, dans l'air si lourd qu'on semblait le sentir sur sa peau. Et les pauvres gens, pieds nus et couleurs de loques, visages de dures pensées, qui, dans la boue glissante et profonde, s'en allaient encore à la recherche de la vie !... Un petit après midi comme tant d'autres pourtant, ici, à la Croix-des-Bossales, avec les gestes connus des hommes et des choses, et sans rien de bien particulier pour que soit nécessaire un dessin particulier de ces tristes lieux. L'avant-veille, il avait plu à verse. Une vraie pluie tropicale, qui avait sévèrement battu la souffrance de ces maisonnettes délabrées, couchées, tristement, dans la boue et la malediction de ces pauvres ruelles, qui s'enfonçaient déjà dans une vapeur noircissante, car maintenant le soleil était près de la mer, et vers l'est, la ville s'assoupissait, dans le silence de ses toits qui ne scintillaient plus. Mais on était en juin. En ce temps- là, le soir tarde à tomber. Là-bas, juste au-dessus de l'horizon, le soleil se mourait lentement, lentement, dans une violente hémorragie.

Et cependant, malgré cet abandon , et ce dénuement, la Croix-des-Bossales avait une longue histoire. Jadis, quand les Français occupaient le pays, ce n'était ici qu'un antre où s'arrêtait le bateau négrier, avec ses nègres qui étaient vendus à l'encan. Puis une maisonnette s'était dressée, puis une autre, puis une autre encore, et des ruelles étaient apparues, selon le hasard. Ce n'était que d'infâmes cahutes, tristes comme un visage sans espoir, faites pour la plupart de vieilles caisses, ou de démolitions amenées de la ville. Certaines mêmes étaient de clissages enduits de boue, et couvertes de chaume. D'autres encore, entièrement en ruine, n'avaient point de couvertures du tout. On y voyait pourtant des gens, des vieux qui cousaient et recousaient inlassablement un haillon terreux... A dire vrai, il n'y avait que la demeure de Philémon Mauriel , le grand armateur, celle de Lysias Lanjumeau , l'agent de police, celle de Paulémon Paul qui portait en grosses lettres rouges maladroites : «EPICERIE MODERNE», deux ou trois autres encore, que l'on pût regarder d'un oeil tranquille. Chaque maisonnette donnait librement de son côté, l'une à hue, l'autre à dia, dans le cauchemar et la peste de ces ruelles impossibles, défoncées par les pluies et les pas des passants. Ici vivaient pourtant des hommes. Ceux-là que Port-au-Prince, tel d'une main géante, avait rejetés bien loin de ses avenues d'asphalte où glissent des automobiles luxueuses tels des yachts de lords anglais, de ses étals et de ses vitrines peuplées en abondance, de ses églises et de ses temples, de ses villas somptueuses admirées de l'étranger, et comme si, vivante créature, elle avait voulu refermer ses yeux et tous ses sens, sur tant de ruines et de malédictions. Sans-travail depuis toujours, gens que le malheur, pas à pas, avait traînés vers les bas fonds, petits escrocs en quête d'une clientèle facile, prostituées crasseuses, gens de mauvais coups qui attendaient la nuit pour remonter vers la ville , petits marchands de toutes sortes, et travailleurs déguenillés se rencontraient ici. Et ici, la misère avait pris les hommes tout entiers, sans phrases et sans mensonges... Elle était devenue chacun de leurs moindres gestes, ce pli dur des lèvres, ce regard de chiens traqués, ces voix et ces paroles, ces rires mêmes qu'on n'égrenait que pour oublier, ces enfants qui jouaient dans la boue, ce pain quotidien de haillons, de famine et de maladies, le fil même dont étaient tissés les jours et l'existence...Et

la guerre qui frappait toujours, bien que si loin s'ici, n'arrangeait pas les choses, avec le marché noir réglé parfaitement, les pénuries, la main de fer d'en haut, les turpitudes des partisans, les prix qui grimpaient! Le travail, pas nécessaire d'en parler ! Et les milliers de gens chassés de leurs terres à vivres sous prétexte, pour notre contribution à la guerre, de planter de la cryptostégia, et qui venaient maintenant encombrer les faubourgs !... Un petit après midi comme tant d'autres, ici à la Croix-des-Bossales, et la somnolence minérale qui pesait sur ces lieux, semblait rendre plus présente encore cette puanteur qui était, en eut dit, l'âme même de ces ruines. Roméus, le soûlard illustre dans le quartier, paresseux et voleur de son état, étendu de tout son long à même une galerie, dormait la bouche ouverte, en ronflant. D'un geste de la main, il chassait les mouches qui venaient butiner sur ses grosses lèvres luisantes de bave. Mais un jeune homme qui portait une robe immonde et en haillons, avec une tâche à hauteur du sexe, vint le secouer pour lui dire que Madame Roméus l'appelait. Le dormeur se réveilla enfin, en se frottant les yeux et s'étirant, il semblait sortir d'une hallucination; et il se mit à marcher, non sans bougonner et demander avec force grossières injures ce que Madame Roméus pouvait bien avoir besoin de lui. Plus bas, près de la mer, autour d'une table crasseuse, des hommes jouaient aux dés, et selon la chance ou la malchance, ils avaient de grands rires vainqueurs ou des jurons. La petite école de quartier avait longtemps déjà renvoyé ses quelques élèves. Il y avait encore des mangues, et les enfants n'avaient pas faim. Aussi s'amusaient-ils, nombreux, à gambader dans la boue, avec leurs petites jambes grêles, leurs petites chemises qui ne leur cachaient pas le sexe, et leurs ventres ronds, gros de vers. L'un d'eux manqua pied soudain, et s'étendit de tout son long dans une mare. Mais les autres n'eurent pas le temps de le rattraper, car il se releva bien vite, en dédiant à ses petits camarades un grand rire vainqueur et des jurons. Maintenant, à «L'Épicerie Moderne» de Paulémon Paul, un vieux Monsieur connu pour son visage aride et ses accès de colère, une radio hurlait une musique hawaïenne... Ce n'était pas l'heure encore de songer au maigre brouet du soir. On voyait devant leurs portes les femmes, occupées à repasser un vieux linge ou bien elles

se réunissaient aux terrains vagues pour tailler une buvette. Et quand l'histoire avait été bonne, elles renversaient en arrière la tête pour lancer un rire qui ne finissait pas. Les crocheteurs poussaient avec effort devant eux, sur le terrain difficile, leurs vieilles brouettes dont la ferraille criait. Les sauniers étaient nombreux encore, à croupetons par terre, ou assis sur des escabeaux, derrière de petits tertres de sel marin, qui reposaient sur des prélarths ou des paillessons. « Venez-voir ! Venez-voir un beau sel à gros grains blancs » criaient-ils aux passants, en retenant de la main leurs pipes de terre cuite, qui se prolongeaient d'une petite fumée, couleur du temps. Car la Croix-des-Bouquets était la cité du sel marin. Et c'était ici qu'arrivait, pour la Capitale et la région avoisinante, le précieux condiment. Justement, en ce moment même, devant la porte de Philippe Jean-Marie Jean Noël, le capitaine de voiliers, un camion stationnait, et les porteurs le remplissaient de nombreux sacs du grain amer. Le Capitaine contrôlait tout avec attention ; mais à son visage, ses gestes, on voyait qu'il était content. Montait parfois la rumeur des vagues. A portée du regard, la mer, travaillée, déchirée, bondissait toujours, comme mille cavaliers blancs...

Mais pendant ce temps, le facteur, lui, Dorilas, il ne manquait ni de courage ni de bonne volonté. Voici plus d'un quart d'heure déjà que dans la boue, il parcourait les ruelles, en demandant de porte en porte : « Ce n'est pas ici Jean-Baptiste Rosius ? J'ai une lettre pour lui !... » mais il n'avait même pas pu recueillir un renseignement. A l'Épicerie Moderne de Paulémon Paul, il buta sur un gros Monsieur d'humeur massacrate, auprès de qui était une jeune femme au regard simple, doux et bon. Debout derrière son comptoir, le gros Monsieur étudiait de ses yeux durs son étalage encombré. La jeune femme avait le regard sur un cahier de comptes, et suçait son crayon qu'elle retournait dans sa bouche. Au fond, un enfant criait dans un berceau.

— Pardon, Monsieur-Dame, je suis le nouveau facteur ! dit Dorilas. J'ai une lettre pour un certain Jean-Baptiste Rosius, mais c'est en vain que je le cherche !... Pourtant, ce devrait être quelqu'un de connu ici, puisqu'on a pensé que le nom du quartier ça suffisait, sans l'adresse exacte !...

Ce fut la femme qui répondit la première. Le gros Monsieur étudiait toujours de ses yeux durs son étalage encombré.

— Jean Baptiste Rosius ! fit la boutiquière. Elle avait une aimable petite voix. Je ne connais pas ! ... Excusez-moi, Monsieur, de ne pouvoir vous dire !... Et toi... Paulémon, Jean-Baptiste Rosius , tu ?...

— Faites donc voir ! interrompit sa femme le maître de céans, en se retournant vers le facteur pour prendre la lettre. Il paraissait douter que l'homme sût vraiment lire. Les plis de son visage se creusèrent plus encore et il rendit bien vite l'enveloppe, tel un dangereux objet.

— Il y a erreur, Monsieur, assura-t-il vivement. Il n'y a pas de Jean Baptiste Rosius ici !... Et pourquoi c'est à cette heure que vous distribuez vos lettres ?... Votre prédécesseur, lui, il passait toujours à quatre heures de l'après midi au plus tard !... Et pourtant, il devait se fatiguer plus vite que vous !... C'était un vieux !... Je regrette qu'il soit mort !...

Le facteur, bien qu'obstiné dans sa tâche, parut alors désinvolte. Il hocha la tête comme pour dire : « Je m'en fous !... » Il désira quand même s'expliquer.

— Vous savez ! fit-il, Monsieur-Dame, j'avais déjà fait ma tournée et ramené au bureau trois ou quatre lettres dont je n'avais pas pu trouver les destinataires. Mais comme je ne connais pas encore très bien ce métier, ça m'aura pris du temps !... Ici, seulement, à la Croix-des Bossales, que je n'étais pas encore venu, parce qu'il n'y avait que cette lettre pour tout le quartier ! Je n'habite pas loin, à la Grand'rue, et comme je vous dis, je pensais que ce Jean-Baptiste Rosius devait être quelqu'un de très connu ici pour que !...

— Mais moi , je vous répète qu'il n'habite pas ici ! coupa la voix haute, le gros Monsieur. S'il y a quelqu'un à la Croix-des-Bossales, à qui une lettre sans l'adresse exacte parviendrait quand même, c'est bien moi, et pas un autre !... Je ne sais si votre Jean-Baptiste Rosius habite à Pacot, au Morne-à-Tuf ou à Nantes, mais pas ici !...

– Mais tu ne peux pas l'affirmer comme ça, Paulémon ! fit la boutiquière qui l'écoutait, les yeux tout grands et intimidés. Elle le connaissait, pourtant, son mari – Tu n'es pas d'ici ! Il y a bien des gens que tu n'as jamais vus ou dont tu n'as pas entendu parler !...

Le gros Monsieur gonflait son visage :

– Tais -toi donc Lamerchie ! lança-t-il. Ça fait six années que j'habite ici. Et je répète encore pour le facteur : s'il y a quelqu'un à la Croix-des-Bossales, à qui une lettre sans l'adresse exacte serait quand même parvenue, c'est bien moi, et pas un autre !...

Le facteur remercia, et ressortit avec une grimace. En vérité, c'était un drôle. Car, c'était plutôt pour s'amuser, qu'avec un geste de la tête, il s'était lui-même lancé un défi . « Je le trouverai, ce Jean Baptiste Rosius », s'était-il juré en souriant. Mais il avait marché tout le jour, et si jeune, si plaisant, et de si bonne volonté qu'il fût, il sentait maintenant sa fatigue. Ça l'ennuyait aussi d'ailleurs d'avoir à rapporter le lendemain une lettre qui lui avait été confiée la veille. Il eût, pour le moins, mérité des semonces. Car, sûr de trouver son Jean Baptiste Rosius , il avait déjà, de retour une première fois au bureau, déclaré ne plus rien détenir... Ou alors, il mettrait la lettre en morceaux !... Il avisa une maisonnette d'aspect raisonnable pour ces lieux. La peinture avait même dû être refaite il n'y avait pas longtemps. Elle était de bonnes planches, et non de démolitions, comme presque toutes les cahutes d'ici, et la galerie avait bonne mine. A l'évidence, celui qu'il cherchait n'y habitait pas, car alors, le gros Monsieur de l'Eoicerie Moderne l'eut su. Du moins pouvait-il espérer un renseignement ! Il vit des gens accoudés à une table, jouant aux cartes. Deux parmi eux s'affligeaient le nez d'une espèce de pince en bois que dans le langage populaire on nomme simplement « bois », et c'était aussi le signe que ce n'était pas un jeu pour de l'argent. Mais le « bois », taillé dans la fibre médiane pas trop dure d'une feuille de cocotier, indiquait aussi que ceux que le portaient étaient les vaincus. « Allez !... Allez !... jouez donc amateurs !... Mais je croyais que vous faisiez les insolents!... » cria même

une voix. L'un des joueurs qui était courtaud, avec des bras lourds, et de belles moustaches, se leva pour répondre au salut du visiteur. Le «bois» pointait à son nez, et la douleur s'amalgamait comiquement sur son visage avec la peine d'être enlevé à ses cartes. C'était Philémon Maurel , le grand saunier et le grand armateur bien connu.

– Pardon Messieurs !... Excusez-moi de vous déranger !... dit le facteur. Je vois que vous jouez !... Je suis le nouveau facteur. C'est moi qui remplace Père Jérôme, mort le mois dernier !... J'ai une lettre pour un certain Jean-Baptiste Rosius , à la Croix-des-Bossales !... Mais je ne peux pas...

– Jean Baptiste Rosius !... Il n'y a pas ça ici ! le coupa Maurel en hochant dédaigneusement la tête. Et ses partenaires confirmèrent eux aussi que jamais quelqu'un de ces noms-là n'avait habité le quartier !... Jamais !... Jamais !... Sauf peut-être du temps où le diable était caporal !...

– Et pourtant, osa le facteur, excédé, tout de même la lettre porte bien Jean-Baptiste Rosius , Croix-des-Bouquets. Et je n'ai aucune raison de croire que celui qui l'a écrite est un fou !... Je me disais même que ce Monsieur Jean-Baptiste Rosius devait être quelqu'un d'important ici, puisqu'on a pu lui écrire sans l'adresse complète !...

– Et moi je vous répète que ce n'est pas ici ! lança vivement Maurel en détachant le «bois» qui humiliait son nez. Et la flamme vive du visage surprit le facteur. Vous ne connaissez pas mieux que moi, non, mon quartier ! Je puis vous parler de chacun ici, vous dire d'où il est venu, ce qu'il fait, ce qu'il ne fait pas, qui est son grand-père, qui est sa grand-mère ! Il se remit au jeu en arborant de nouveau le «bois». Et puis je peux vous affirmer, et croyez-moi bien, s'il y avait quelqu'un ici à qui une lettre sans l'adresse complète aurait quand même abouti, c'est bien moi, et pas un autre !... Ça ! jeune homme, vous pouvez en être sûr !...

«Ma parole, songeait le facteur, en saluant et se retirant, ces deux-là, le gros de «L'Épicerie Moderne» et celui-ci se croient le Pape ou l'Empereur du quartier ! Ils ont quelques moyens au-dessus des autres et se prennent pour le Bon Dieu». Quand il arriva au carrefour, il vit à l'autre bout de la ruelle un attrouplement. Il crut à quelque bagarre et pressa le pas. Mais bien vite lui parvint un air qu'à vrai dire tout le monde connaissait, mais c'était si bien chanté cette fois : « Haiti chérie, pi bel pays passé rou, nan point ! ... Une voix d'enfant avait rassemblé tous ces gens ! ...» Mais c'est formidable, ce petit chanteur !» se dit-il, et il allongea plus encore le pas, ravi. Oubliant tout à fait l'introuvable Jean-Baptiste Rosius , il fut, incontinent, mêlé à l'auditoire. Maintenant, l'enfant qu'on avait hissé sur une table attaquerait un autre air, et de son petit «chapeau-paille», vétuste et ajouré, il faisait signe aux gens, majestueux comme Occide (1), d'arrêter les applaudissements pour qu'il continue. Tout le monde ici connaissait et aimait Florvil, le petit chanteur, Il n'avait pas douze ans. De bon matin, il disparaissait dans les quartiers misérables : Nan Cerise, Fort St-Clair, Nan palmiste, Nan Senti etc... Lui-même était de Nan palmiste Il chantait de sa voix chaude et belle des chansons que souvent il avait composées lui-même, qui presque toujours fouaillaient les autorités, et on mettait une piécette dans son chapeau. Le mois dernier encore, à l'occasion du premier anniversaire de la mort de son père et de sa mère, petits marchands forains qui avaient péri ensemble dans un accident de la route, il avait eu une violence crise de larmes, et Lamercie Paul , la femme du gros Monsieur de L'Épicerie Moderne, l'avait fait coucher chez elle sur un bon grabat, pour qu'il se reprenne. Puis, ce jour-là, aussi, il avait dû chanter. Mais il faut quand même reconnaître qu'il aimait trop roder près des étalages au petit marché de la Croix-des-Bossales. Car, de chanter, ça ne rapportait pas la subsistance. Car, depuis la disparition de son père et de sa mère, Florvil était en réalité père de famille, ayant une grand'mère aveugle et à moitié sourde, et un petit frère qui, sans lui, eussent été un jour trouvés morts à la cahute. Aussi, conscient de ses responsabilités, avait-il toujours refusé l'offre de ceux-là qui voulaient le prendre comme petit domestique. Un petit domestique n'a que

(1) Occide Jeanty

le coucher, et des repas chétifs, et Florvil devait gagner de l'argent. Maintenant, ayant déposé le chapeau sur la table, il chantait et une lueur transfigurait son visage. Il chantait :

Moin cé youn ti moun et m'ap chanté (1)
Moin pas gain papa, moin pas gain maman.
Moin chanté nuite con jou
Moin chanté mes amis
Pou nou Ca ban moin youn ti l'agent
Et pis cé pacèque moin rainmain chanté! ...

Alors, les applaudissements crépitèrent. Florvil était souvent venu ici, mais il n'avait jamais été si beau... On n'avait jamais vu encore, dans toute Haïti, un petit chanteur pareil ! Le facteur, la lettre dans sa main, ne regrettait pas d'être venu, et ne semblait plus du tout se soucier de l'introuvable Jean-Baptiste Rosius ! « Ah ! disait-on, par toute la foule, ce petit chanteur, s'il pouvait prendre des leçons, ou même aller à l'étranger, un jour il ferait honneur au pays !... » La voix, lente, dolente, quand Florvil disait sa détresse, toujours merveilleusement modulée, avait fini dans une apothéose : « Et pi cé paceque moin rainmain¹ chanté... » Près de trois minutes maintenant que Florvil s'était tu, et les vivats se répondaient toujours. Les gens s'agitaient dans leurs loques. Il y avait même la jeune et belle Acélia, qu'on disait un peu partie, son gosse sur les bras, les seins hors de sa chemise crasseuse. « Chante encore Florvil ! Chante ! Nous t'écoutons ! » crièrent des voix. Le garçonnet prit son petit « chapeau-paille », le tendit majestueusement. Alors, il pouvait recommencer. Cette fois, la voix plus forte, plus ardente, était vigoureuse même. Il y avait des gens que Florvil n'aimait pas, et sur eux retomberait le chant :

(1) « Je suis un enfant et je chante
Je n'ai pas de père, je n'ai pas de mère !
Je chante la nuit et le jour
Je chante, mes amis
Pour que vous me donniez un peu d'argent !
Et puis c'est parce que j'aime chanter ! »

« Yo di nan point l'agent lan pays ya » (1)
 « Nan point l'agent pou Florvil
 « Pou toutes ti mounes qui pauves con Florvil
 « Main yap construit belles cayes
 « Gain belles voitures

« Gain belles robes, belles dentelles
 « Qui brillé con zieux belles fanmes yo
 « Gaingnin chefs qui pati pour l'étrangé
 « Si pa té gain l'agent nan pays ya
 « Toutes chefs ça yo qui pati pour l'étrangé
 « Yo ta rété, yo pa ta tounin ! ».

« Bravo Florvil ! Bravo Florvil ! Vite Florvil, criait-on . Maintenant, les applaudissements crépitaient, si frénétiques, que sans doute disaient-ils aussi d'autres élans, d'autres passions longtemps longtemps contenues, heureuses enfin de jaillir ! Près de Florvil se tenait un grand type noir qu'on connaissait dans le quartier sous le surnom de Prolétê. C'était parce que tout le temps il parlait de prolétaires et de bourgeois. Il avait mille façons d'expliquer, avec toutes sortes d'exemples, que les bourgeois exploitent les prolétaires. C'est Philippe Jean-Marie Jean-Noel, le capitaine de voiliers, qui un jour, il y avait des années de cela, le voyant venir, s'était écrié : « Voici Prolétê ! » Et depuis, le nom lui était resté. Même Noémie sa femme, c'était ainsi qu'elle l'appelait. D'autres disaient « proléteur ». Il était assez bien vêtu pour ces lieux. La chemise et le pantalon de kaki jaune étaient en bon état, et il portait des souliers. Rien qu'à ses gestes on voyait qu'il avait de l'audience ici. Le facteur songea même un instant que c'était peut-être cet homme, son Jean-Baptiste Rosius, mais fut déçu quand il entendit l'appeler « Prolétê ».

Prolétê n'avait que cinq ou six ans dans le quartier. D'abord, il avait été homme de peine à bord d'un camion qui faisait la route Port-au-Prince-Gonaves. Mais un jour, comme du haut du véhicule, il tendait un colis à un client celui-ci n'avait pas bien reçu la boîte qui était tombée à terre, et de la vaisselle en avait jailli en morceaux. Le chauffeur était entré dans une colère furibonde contre Prolétê, le menaçant de lui lancer à la tête une grosse spatule, et lui jurant même qu'il ne voulait plus de lui à bord. Et il ne paierait point le

(1) « On dit qu'il n'y a pas d'argent dans le pays !
 « Il n'y a pas d'argent pour Florvil
 « Pour tous les enfants qui sont pauvres comme
 Mais on construit de belles maisons ! Florvil
 Il y a de belles voitures

Il y a de belles robes, de belles dentelles
 Qui brillent comme les yeux des belles femmes !
 Il y a des chefs qui sont partis pour l'étranger
 S'il h'y avait pas d'argent dans le pays
 Tous ces chefs qui sont partis pour l'étranger
 Ils y seraient restés, ils ne seraient pas revenus ! »
 CONJONCTION, Revue Franco-Haïtienne

travail que Prolétê avait déjà fait, devant rembourser le client du colis perdu. Il avait fallu alors l'arrivée de deux gardes qui le maltraitèrent, et menacèrent même de l'emmener pour qu'il se resignât enfin à partir. Alors, sans une seule pièce ronde dans sa poche pour envisager de rentrer par d'autres moyens au pays, il s'était mis à marcher devant lui, au hasard. Il avait traversé les beaux quartiers, et quand il était arrivé ici, à la Croix-des-Bossales, il avait compris qu'il pouvait y rester, en attendant de trouver du travail et de pouvoir payer son retour. D'abord il dormit sous les galeries. Il erra par la ville, offrant partout sa force. Il dut alors se contenter pour vivre, de petits travaux à la Croix-des-Bossales. Mais ça payait si mal !... Ainsi, des semaines s'étaient passées. Puis, il avait rencontré Noémie. Il avait depuis fait du chemin, et maintenant, quand il y avait des bateaux, il travaillait au treuil, au Grand Quai. «A présent, le petit Florvil doit être fatigué». Messieurs-Dames !... lança Prolétê de son ton le plus imposant. Ça fait plus d'une demie-heure qu'il chante ! Je vois que vous êtes tous très contents !. Mais nous devons aussi avoir un peu de conscience ! Il ne faut pas qu'il se fatigue trop ! Chacun fera un effort et donnera ce qu'il pourra ! Je vais voir s'il y en a un seul qui dira non !» Ayant dit, Prolétê mit lui-même cinquante centimes dans le chapeau de Florvil. Le facteur l'imita, d'enthousiasme. Et pourtant, il n'était pas riche, le facteur ! Ses souliers qui étaient en perdition, le disaient bien. Les gens retournaient les poches de leurs vêtements en loques. Beaucoup n'avaient rien, mais Florvil recueillit tout de même une bonne quantité de piécettes de cinq et de dix centimes. Soudain on entendit la trompe d'une voiture que Florestal, le camionneur, arrêterait au terrain vague, à côté. Un nègre vraiment bon vivant que ce Florestal Rodier ! Dès qu'il avait quelques moments libres, il allait à ça et là dans le quartier, plein d'entregent et blagueur à souhait. Dès qu'on le voyait arriver, on était content, Il était grand et beau, et au coeur des femmes il y avait un petit chatouillement quand il était là. «C'est Grand'mère qui rira, dit Florvil, en faisant chanter l'argent dans son chapeau... Je vais acheter quelque chose à manger, car je n'avais presque rien pris depuis matin ! Et pendant que je chantais, je croyais défaillir !... J'irai après au tuyau pour un bout

de toilette. J'ai chaud et mes pieds sont sales. Puis je me presserai d'être à la maison ! Que Grand'mère sera contente !... L'argent sera pour payer le loyer pour qu'on ne nous chasse pas !... » Il avait rarement été aussi heureux. Florvil Lermier !...

Le soir, cependant, n'était pas venu encore et le facteur, passé ces beaux moments à écouter le petit chanteur, se trouvait toujours avec la lettre dans sa main. La sueur avait sali l'enveloppe. Un moment il hésita, puis, dit-il « Faisons une dernière tentative ! Qui sait, ce sera peut-être la bonne ! J'avais juré de le dénicher, ce Jean-Baptiste Rosius ! » Il vit, à un terrain vague une jeune femme qui était allongée sur un remblai de pierres, et dont un énorme élephantissis, avec des plaies purulentes, boursouflait l'une des jambes. Elle devait souffrir aussi de maux de dents, car par instants elle portait un gobelet d'eau à sa bouche. Bien sûr, elle était enceinte. Elle avait devant elle du sel, un petit tas, à vendre. Sans savoir lui-même pourquoi, ce fut à elle que le facteur songea s'adresser en dernière ressource. Peut-être, elle qui saurait !... Mais non, elle ne savait pas. Et jura tous ses dieux, autant du moins que lui permettaient ses maux de dents, que si dans ce petit quartier de la Croix-des-Bossales, existait un Jean-Baptiste Rosius, elle n'aurait pas manqué de le savoir !... Alors, le facteur hocha la tête avec un sourire. « Bon ! Je comprends ! Merci bien Madame ! » fit-il. Pour le coup, c'en était assez. Il avait perdu son pari ! Demain matin, il rapporterait la lettre au bureau ; il dirait qu'il l'avait laissée à un enfant dans une maison ; mais c'était une erreur, et on la lui avait remise ; il n'y avait pas de Jean-Baptiste Rosius à la Croix-des-Bossales !... « J'ai même été bête pour faire tout ça ! se disait-il en lui-même. Mais il était quand même heureux d'avoir entendu le petit chanteur.

Maintenant, le facteur cherchait, parmi les flaques, le chemin du retour. Il lui faudra d'abord monter jusqu'au boulevard des Veuves, chez Luce la couturière, prendre une robe pour sa femme. Ensuite revenir à la Grand-Rue où il habitait. Aurait-il la force de marcher encore tout ça ? Il se rappelait le gros Monsieur de l'Épicerie Moderne » et le courtaud qui jouait aux cartes.

Il souriait, le drôle. Et aussi il avait faim. Songeant ainsi, il alla donner presque de pleine poitrine contre un autre type. Et avant même qu'il se fût excusé, l'homme qui était évidemment un membre de la police dite secrète -il portait de grandes lunettes noires, un feutre à très larges bords, et le revolver faisait le gros dos sous la veste qui retombait jusqu'au fémur - était entré dans une colère furibonde.

— Imbécile ! Tu ne pouvais pas regarder devant toi ! — Tu ne pouvais pas voir que c'était moi qui arrivais !... Si tu ne sais pas comment marcher dans les rues, dis-le moi ! je viendrai te l'apprendre, et de la bonne façon, sois en sûr ! tonna-t-il.

Le facteur n'était pas couard. Mais ayant reconnu le peu commun Lysias Lanjumeau aux faits et méfaits célèbres, il comprit que le mieux était de ne pas lancer la conversation sur cette trace.

— Excusez-moi, fit-il. Monsieur ! d'un ton plutôt humble. C'est parce que j'avais l'esprit préoccupé ! Je suis le nouveau facteur. Depuis un bon moment déjà. Je cherche un certain Jean-Baptiste Rosius pour lequel j'ai une lettre ! Mais malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à le trouver !...

— Alors, parce que tu as prétendument une lettre pour un soi-disant Jean-Baptiste Rosius, il faut tenir heurter les gens comme si on avait gardé des pourceaux ensemble !...

Dorilas, le facteur, bien qu'il en eût, s'efforçait de trouver un sourire.

— Non ! Vous n'avez pas besoin de vous fâcher, mon frère, s'excusa-t-il. Je n'ai pas fait exprès ! Si même vous pouviez me dire ou trouver ce Jean-Baptiste Rosius !

Mais Lysias ne décolerait pas.

— Alors, cracha-t-il, c'est maintenant, à cette heure-ci que tu viens distribuer tes lettres ! Tu mérites que je te fasse révoquer ! Tu ne sais pas à qui tu parles !

— Lysias Lanjumeau, n'est-ce-pas, mon frère !...

— Eh ! bien oui ! Lysias Lanjumeau ! Tout le monde sait de quoi je suis capable ! — Et moi aussi je te connais ! ajouta-t-il, le ton maintenant adouci. C'est le petit Dorilas ! — Je me rappelle avoir bu une fois, avec toi, à Carrefour, dans un café de dominicaines !...

— Oui ! Je suis Dorilas Chanlatte ! dit le facteur, quelque peu rassuré. L'homme à la longue veste chercha dans sa mémoire.

— Jean-Baptiste Rosius, as-tu dit, n'est-ce-pas ? fit-il Non !... Il n'y a pas ça ici, jamais vu !...

— Et pourtant, c'est bien ce que porte la lettre se hasarda encore quand même le facteur. Il avait toutefois un petit hochement de la tête, et il souriait comme pour dire : Monsieur Lysias, ne sois pas furieux contre moi; après tout ça n'a pas d'importance ! Il n'y a pas lieu de s'en faire ! —

— Moi je te répète, rugit l'agent, qu'il n'y a pas de Jean-Baptiste Rosius dans ce quartier où je connais mieux les gens qu'eux mêmes leurs pères et leurs mères ! Ou alors tu crois que je ne fais pas mon travail !... Mon cher, un conseil ! Tu ferais mieux d'aller retrouver ta femme et tes enfants !...

Ayant pris congé du dangereux personnage, Dorilas, le facteur, s'était baissé un instant pour nouer un de ses lacets de chaussures qui trainait au sol, et eut pu le renverser dans quelque flaque. Comme il se relevait, il s'entendit appeler, et à la voix il reconnut, non sans appréhension que c'était le même Lysias Lanjumeau. Mais l'homme aux grandes lunettes noires, il n'avait point cette fois son visage menaçant, et ce fut même en tendant sa main ouverte qu'il dit :

– Excuse-moi, Dorilas, j’oubliais ! – Tu sais, dans mon métier on travaille beaucoup de la tête !... Et si quelqu’un ne l’a pas encore pratiqué, il n’a pas l’expérience de la vie !... Oui ! J’avais l’esprit très préoccupé, et j’oubliais ! Jean-Baptiste Rosius, c’est bien ici !... Mais ce n’est pas sous ce nom qu’on le connaît dans le quartier ! Il n’habite ici que depuis quatre ou cinq ans. Tu n’aurais jamais trouvé... On l’appelle plutôt Prolétè , parce que tout le temps il parle de prolétaires et de bourgeois. Il prétend que les bourgeois exploitent les prolétaires ! Moi je vois qu’il amuse les gens, je le laisse parler ! C’est pas ce qui peut-être dangereux ! Il habite dans l’autre ruelle à côté, la première là, à gauche, après le terrain vague, tu ne peux pas te tromper ! Une assez bonne petite maison avec une balustrade autour de la galerie. A côté, il y a la marchande de bonbons !...

– Prolétè !... Prolétè !... Mais je l’ai vu ! sursauta Dorilas, avec une joie qui passait la mesure. Mon cher, vous me rendez un grand service, car j’avais déjà dit au bureau que je ne détenais plus de lettres !... Maintenant, Lysias avait un gros rire en écoutant le facteur. Mais oui, Prolétè ! continuait celui-ci. Tout à l’heure il était près de moi, mais je ne pouvais pas savoir que c’était lui !... Il était avec un petit garçon qui chantait, qu’on appelle Florvil. Il y avait beaucoup de gens !...

– Il y avait beaucoup de gens ! dit le policier en refermant de nouveau son visage. Ce n’est pas la première fois !... Moi, je n’aime pas ces choses-là ! Mais comme je vois que çà n’est qu’un petit fou !... Un tas de paresseux et de bons à rien qui vont entendre chanter un petit fou !...

Le facteur se mordait la langue d’avoir parlé de Florvil, et des gens, nombreux, qui étaient venus applaudir le petit chanteur. Il comprenait qu’il aurait pu mettre de nouveau en rogne Lysias, et, diplomatiquement, il choisit de dire des choses pour plaire à son redoutable vis-à-vis :

– En vérité, je ne sais vraiment pas comment vous remercier, mon cher Lysias ! fit-il. Si un jour je peux vous rendre moi aussi un service, vous ne savez pas combien j'en serai content ! Et puis je vois que vous ne plaisantez pas ! Vous le faites très bien votre travail . Mon cher, tous mes compliments ! Mais il faut que je me presse d'aller là où vous m'avez dit, remettre la lettre !... Et il tendit la main pour prendre congé ...

Mais l'agent le retint, en se mettant même à rire. Il venait d'être utile à cet homme, qui alors prenait pour lui un sens. Il tapa bruyamment dans le dos du facteur, et le secoua avec force par les épaules. Son rire monta comme carillon dans le soir qui lentement descendait :

– Mon cher ! dit-il enfin, tu te rappelles combien nous nous sommes amusés ce soir-là à Carrefour ! Tu étais à une table avec des amis, et moi, je ne vous connaissais pas, mais je suis venu quand même ! Quand on s'amuse il n'y a pas de protocole !... J'ai bu ! J'ai été soul comme un cochon !... Mais ils ne purent continuer la conversation que sous la galerie de la maisonnette d'en face ou ils dûrent sauter, car un camion arrivait lourd de sel marin, sans doute. Dans la ruelle boueuse, le véhicule se balançait comme un pousse-pousse chinois, et grondait nerveusement. La trompe ne s'arrêtait pas. Les petits marchands tirèrent vite leurs paillasons. Un âne releva la tête parce qu'il avait peur. Il ruait fort et la cahute à laquelle il était retenu par une corde, trembla. Lysias n'avait cependant pas perdu le fil de sa pensée. – Tu te rappelles la brune de chez Maurice, continuait-il, en riant toujours éperdument. Elle était belle, hein ! Elle était la seule haïtienne du café. L'autre jour je l'ai revue. Elle m'a dit qu'elle allait se marier avec un cordonnier de la rue Tirremasse, du nom de Marius. Un vieil homme hein ! Et elle-même s'en moquait. Mais elle m'a dit que cet homme n'entendait qu'une chose, l'épouser ! Et comme il peut régler ses affaires !... Si ça ne marche pas elle retournera au café m'a-t-elle confessé en riant ! – Elle est vraiment belle! ... Moi qui avait couché avec, ce soir-là... Mon cher, viens donc avec moi à mon café , l'Espérance-Bar ! Tu ne peux pas ne pas connaître l'Espérance-Bar ! J'en revenais justement, mais

on va boire un coup ensemble !...

– Et la lettre que je dois remettre ? dit le facteur ? Outre qu'il était vraiment pressé, il ne se flattait pas qu'on le vît en pareille compagnie. Ce soir là qu'il était resté si longtemps avec Lysias, il ne savait pas bien encore qui c'était cet homme, étant alors fraîchement venu de sa province. Il regrettait d'avoir exprimé tant de reconnaissance pour un service après tout bien banal. Et l'attachement soudain que lui témoignait le policier était des plus embarrassants...

– Porte la lettre ! proposa alors Lysias, et moi je vais t'attendre à l'Espérance-bar. D'ailleurs, avant, je dois passer à la maison. J'ai un bon rhum cinq étoiles. On va boire un coup ensemble. Et puis il y a des filles ! Il y en a une qui a une petite dent d'or. Magnifique; hein !... Je te jure !... Je te ferai coucher avec, sans que tu dépenses un sou !...

Le facteur était jeune et il pouvait être tenté. Mais ça ne lui plaisait assurément pas la compagnie dangereuse de Lysias. Il feignit de réfléchir un moment, Puis :

– Non ! Crois-moi ! dit-il. Je n'ai vraiment pas le temps ! Une autre fois je passerai à l'Espérance-Bar... Mais aujourd'hui, je ne peux pas... Je me sens trop fatigué. J'ai mal à tout le corps, je n'ai le coeur à rien. Un autre jour, si tu veux, je viendrai !...

– Alors, ça va ! lança Lysias. Déjà, il fronçait les sourcils. Il comprenait les raisons véritables du facteur. Je sais, tu ne veux pas qu'on te voie plus longtemps avec moi ! Seulement, s'il n'y avait pas les gens comme Lysias Lanjumeau, le désordre, hein ! tu vois le désordre!

– Oh ! Non !... Ce n'est pas du tout ce que tu crois ! protesta bien vite le facteur, comme l'agent avait parlé d'une voix presque menaçante. C'est seulement parce que je suis pressé, et fatigué à tomber dans la rue !...

— Mais oui ! Mais oui ! Ca va dit Lysias. Va donc remettre ta lettre ! En quittant le facteur son visage était figé dans une expression très dure . Mais, quand même, n'oublie pas ce que je t'ai dit à propos de ce Jean-Baptiste Rosius ! Tu trouveras !...

*

* * *

— Noémie, j'ai reçu une lettre de ma mère ! dit Prolétê à sa femme qui se trouvait devant sa porte, occupée au repassage, penchée sur une table, murmurant une chanson. Car après les ennuis, la chance avait été pour le facteur, qui a peine avait-il laissé Lysias, avait rencontré nez pour nez, son Jean-Baptiste Rosius, Prolétê, qu'il reconnut, au tournant de la ruelle. Prolétê avait même déjà déchiffré la lettre. Il n'y a pas de mauvaises nouvelles, Noémie ! annonça-t-il. Seulement Maman dit qu'elle a grande envie de me voir et que je dois faire un voyage ! Elle a raison, n'est-ce pas, Noémie ? Ça fait deux ans que je n'ai pas été la voir !... Il faudra que je fasse un petit effort !...

Noémie avait un petit sourire; mais elle ne relevait même pas la tête, car elle était fâchée contre Prolétê. Elle lui en voulait de l'avoir laissée seule toute l'après-midi : « Dès qu'il n'y a pas de travail, tu ne fais que flâner dans le quartier comme un vagabond ! lui disait-elle toujours . Tu aimes trop les amis ! Ça peut te coûter cher ! » Prolétê comprit le froid accueil, et Noémie eut même feint de n'avoir rien entendu du tout, n'eut-été cette lettre de sa belle-mère. Lui, commençait à se fâcher de l'attitude de sa femme, et au silence de son mari, elle comprit. Elle déposa sur le jeu le fer à repasser, en se retournant vers Prolétê pour lui dire combien elle était contente d'avoir des nouvelles de Gran'n Irma, et lui demander s'il n'y avait pas un mot pour elle dans la lettre. Naturellement, elle ne savait pas lire. D'ailleurs, Prolétê lui-même, la réponse c'était le vieil instituteur, Solon Coriolan, qui la lui écrivait. Ses connaissances n'allaient pas si loin.

— Assurément ! Tu sais que quand maman écrit, elle parle toujours de toi ! fit Prolétê en se rapprochant de sa femme « Embrasse pour moi ma fille Noémie que je désire tant connaître » lui lut-il dans la lettre. A part ça, c'est des

choses sans importance à propos de gens que tu connais pas ! Ah ! Il y a aussi ça j'allais l'oublier — que Sô Phanise, une voisine, est morte le mois dernier. Et puis qu'est-ce qu'elle dit encore, maman ? Ah ! oui , Saintanise, une ancienne petite amie, a quitté son fiancé pour partir avec un garde !... Je plains le malheureux fiancé! ...

— Mais j'aimerais bien savoir quelle est cette Saintanise ? demanda Noémie. Je parie qu'elle a été quelque chose pour toi, dans ton pays. C'est pourquoi Gran'n Irma t'en parle !

— Et même !... Alors, tu es jalouse ! fit Prolétê avec un petit sourire taquin, mais où se lisait aussi la satisfaction. Je t'ai plusieurs fois parlé d'une fille que j'aimais dans mon pays, mais la vie nous a séparés, parce que j'ai voyagé, et, que je suis resté longtemps ici; et puis heureusement je t'ai rencontrée. Eh ! bien, c'est elle. D'ailleurs, j'avais déjà remarqué qu'elle ne me convenait pas. Elle se met tout le temps en colère, pour un oui, pour un nom ! ... Tu n'as pas besoin d'être jalouse . Noémie reprit le fer à repasser et se remit à sa tâche. Prolétê revint avec une chaise, de son modeste salon où sur un lit de linges bien propres, dormait son enfant, et s'assit près de Noémie. Le parquet était de terre battue. C'était une petite maison de deux pièces, couverte en tôles. elle n'avait jamais été peinte, mais c'était tout de même une des meilleures du quartier. Prolétê revit sa jeunesse dans sa ville des Gonaives, en ce quartier de Raboteau, aussi pauvre qu'ici ! Les vieilles cahutes qu'on eut dit contenaires, et qui coulaient comme des passoires !... La savane à côté où il devait aller pour ses besoins naturels, et le vent agitait quelque pourriture ! Il avait bien dix-huit ans quand ses parents le mirent enfin à l'école du soir. Malheureusement son père mourut peu après. Il revit ses premiers jours de sombre détresse, sans travail, et se couchant sur la pierre d'une galerie. Enfin, il découvrit un bon coin où il pouvait aller les soirs de pluie. Mais c'était bien loin d'ici, et qu'il fallait marcher !... C'est sous les tribunes du Champ-de-Mars qu'il se blotissait, les soirs de pluie...

Noémie dit qu'elle n'était pas jalouse; elle n'avait pas de temps pour ça, avec son enfant et son dur métier. Prolétê était un homme, il pouvait faire ce qu'il voudrait, sauf d'amener une femme dans la maison. L'enfant, dans son lit, se mit à crier, et Noémie, déposant vite le fer à repasser, alla le prendre dans ses bras : « Ne pleure pas mon chou !... Mon gros petit garçon ! Celui qui portera mon cercueil un jour !... Voici Lysias ! ... Si tu pleures je vais appeler Lysias pour toi ! ... » lui disait Noémie. « Il ne faut pas faire peur à l'enfant avec des paroles comme ça ! dit Prolétê. Mon enfant n'aura pas peur de Lysias » », ajouta-t-il avec un sourire.— « Ça ne fait rien ! accepta Noémie, en trouvant d'autres mots pour apaiser l'enfant. Pleure pas !... Mais tu ne peux pas avoir faim déjà ! Tout juste avant l'arrivée de ton papa que je t'ai donné ton lait ! ... » Elle laissa à son mari l'enfant pour continuer le travail. C'était une toute jeune femme, dans sa vingtième année; mais on ne peut dire qu'elle était resplendissante. Son métier était dur et payait très mal, bien qu'elle lessivât et repassât à longueur de journée, parfois jusque fort tard dans la nuit, et même, souvent le dimanche aussi. Elle n'était ni belle ni laide. Un peu trop petite même qu'on la trouvait ! Mais ces lèvres lourdes, et ces seins aussi, mon Dieu Seigneur !... Elle n'avait eu, en trois années de cohabitation ou de mariage qu'un seul enfant, parce que, le mois dernier encore, en essayant de soulever un ballot de linges trop lourd pour elle, elle avait eu un accident. Maintenant, l'enfant, dans les bras de son père dormait tranquillement. Son métier au port, ne lui rapportant pas beaucoup, Prolétê, il faisait aussi, quand on lui en confiait, de petits travaux de cordonnerie. Dans le temps, aux Gonaïves, il s'était initié à cette technique. Tout le monde, le connaissait à la Croix-des-Bossales. On le disait honnête et franc, et comme de plus il savait raconter des histoires ! ...

— Bonsoir Monsieur-Dame ! salua soudain une grosse voix enrouée. C'était Solon Coriolan, le vieil instituteur à la petite école du quartier qui avait parlé. Bien sûr, il était un peu seul, et avec ses quarante gourdes par mois d'appoin-tements, comment voulez-vous qu'il ne portât point que de pauvres nippes, et que la faim ne le tenaillât presque chaque jour ? Impliqué jeune encore

dans une affaire de corruption alors qu'il était un employé de Banque, Solon Coriolan avait été totalement innocenté par l'enquête. Mais il avait fait quelques mois de prison; c'était un sensible, un délicat, et il n'avait pas pu résister au coup. Sa femme l'avait laissé, ses enfants, maintenant, ne lui venaient pas en aide; il se soûlat, il vécut des années d'expédients; il glissait sur la pente; il n'y avait pas longtemps encore qu'un personnage haut placé, son condisciple autrefois, avait enfin pu le faire nommer à ce poste d'instituteur à la Croix-des-Bossales. Et pourtant c'était un homme qui avait fait des études classiques complètes, avec la première année de droit en plus. Noémie et Prolétê comprirent d'un seul coup ce que signifiaient le salut et le visage malheureux du vieil homme.

— Bonsoir Maître ! répondirent-ils très poliment, au salut de l'instituteur. Maître Coriolan ajouta Noémie, et Prolétê approuva chaleureusement — nous avons un bouillon qui va être prêt ! Venez donc prendre ça avec nous!... Faites nous le plaisir ! Il y a quelque temps que vous ne nous avez pas fait l'honneur...

Le vieux Solon Coriolan sourit. Il était si content, mais il devait aussi garder sa dignité de maître d'école. Il était debout, là, courbé sous le poids de sa vie. Il lui fallait quand même dire quelque chose :

— Oh ! il n'y a pas si longtemps que ça, dit-il, j'ai mangé avec vous. La semaine dernière encore, vous m'avez offert quelque chose, ça m'avait bien rendu service !... Vous êtes vraiment de bons amis, et aujourd'hui encore vous m'offrez; je ne peux pas dire non ! Merci beaucoup Monsieur-Dame !...

Prolétê alla coucher l'enfant, et il revint vite aider Maître Coriolan à gravir le perron de la maisonnette qui était un peu haut. Le vieil homme se laissa tomber dans un fauteuil, avec sa lassitude infinie. Une larme coula de ses yeux, qu'il essuya vite pour n'être point vu comme ça, ni de Noémie, ni de Prolétê. Il revenait juste de chez Paulémon Paul, le boutiquier auquel il devait déjà, et qui lui avait refusé quelques petites provisions à crédit. Noémie alla

au chaudron, le découvrit, goûta, et dit que maintenant elle pouvait servir. Elle mit le couvert et Prolète fit entrer Maître Coriolan avec lequel il passa à table. Le vieil homme mangeait, et il semblait se remettre à la vie. Il parlait ! Il parlait ... De petites histoires de sa jeunesse quand il n'avait pas encore perdu ses parents, comme si, de cette façon, il s'allégeait d'un grand poids. Il parla aussi de ses échecs immérités dans la vie. Il y avait des choses vraies, et il y en avait aussi qu'il inventait. Mais l'affreux tintouin que lançaient en arrivant la ferraille et la clochette du petit train de la Hasco, lui referma la bouche. Dehors, de jeunes garçons qui jouaient aux billes au terrain vague, à côté, s'arrêtèrent pour regarder passer le train. Un vieux chien efflanqué aboya à tue-tête. Un gamin lui lança une pierre, et le vieux chien se retourna contre l'enfant en aboyant plus fort. Le gamin prit la fuite. Le soleil tombait enfin dans la mer. Maintenant, aux ruelles, les sauniers faisaient rentrer le sel aux silos. Les coltineurs le prenaient sur leur tête, dans des cabas en latanier, qui leur pliaient le cou, suffisamment eut-on dit, pour leur donner le torticolis. Noémie se facha contre le petit train de la Hasco, qui chaque fois, dit-elle, réveille l'enfant. Elle apporta un bon café. Prolète offrit une cigarette. On était juste à cet instant où le soir va enfin tomber, car, déjà les mouches avaient disparu. On n'envoyait plus que de bien rares qui, en mordant la table ou le mur de leurs immondes petites pattes, paraissaient surprises du changement survenu autour d'elles, et battant vite de l'aile disparaissaient à leur tour. Mais les moustiques, les moustiques, mon Dieu-Seigneur, ils vous fondaient dessus de partout, du toit, des murs, du parquet de terre. Et soudain des coups de feu claquèrent. Cela venait assurément du petit marché de la Croix-des-Bossales, d'où montaient les cris et vers où s'organisait le mouvement. Noémie ne pouvait faire un pas à cause de l'enfant, et aussi du linge sur la table, sous la galerie. Quant à Coriolan, il ne pouvait même pas songer à se risquer, avec tant de gens dans les ruelles. Prolète se précipita.

— «On a tiré ! on a tiré !» Et soudain un cri plus lugubre retentit. Une jeune femme arrivait les deux bras en l'air, hurlant et gesticulant. Elle s'arrêtait

parfois pour danser sur ses reins.

– C'est Florvil, oui, mes amis ! hurlait-elle. C'est Florvil !... Il est mort ! Lysias qui l'a tué ! Deux balles mes amis... Un petit enfant comme ça!... Parce qu'il avait pris deux petits bouts de canne-à-sucre dans le train de la Hasco !

– Florvil qui est mort ! – Notre petit Florvil qui tout à l'heure chantait pour nous !... Non !... Ce n'est pas vrai, mes amis ! Ce n'est pas possible ! criaient d'autres voix.

La foule se pressait maintenant au carrefour qui donnait sur le petit marché de la Croix-des-Bossales. On voyait les femmes avec leurs enfants sur les bras, pleurant, hurlant et s'agitant avec désespoir. Leurs seins brimballaient et le madras leur retombait de la tête. Des vieux, une canne à la main, le visage dur, regardaient sans un mot. Et ce fut alors qu'arriva Gran'n Mainmaine, la «mambo», celle qu'on disait savoir lire dans les cartes et qui officiait aux cérémonies vodou. Elle était toute transfigurée, la petite vieille. Les deux bras en avant, son corps était secoué de convulsions. Elle disait des paroles que personne ne comprenait, qui petu-être, , syllabes échappées de ses plus profondes entrailles, n'avaient de signification que pour elles-mêmes, ou encore, c'était la survivance à travers les âges de vocables d'origine africaine, elle «parlait langage», comme on dit : «Loco loueba yanzi ce yanzi ! Loco maounde». On la sentait animée de cette force et elle disait ces paroles qui quelque jour lancèrent les esclaves, nos pères, contre tous les remparts, ils n'avaient peur de rien ! Ils plongeaient la main dans la bouche des canons en disant : «Nous le tenons !». Et ils parlaient en morceaux ! Boukman, le chef, les avait réunis en grand nombre à un endroit dénommé : Boi Caiman La nuit était lugubre. Boukman plongea son couteau dans la gorge d'un énorme cochon noir. La prêtresse recueillit le sang qui fut servi à tous. Tous communièrent dans le serment de vivre libres. Alors mêmes les éléments semblèrent répondre à l'appel de Boukman, le Chef. L'orage se déchaîna. La tempête hurlait de toutes ses forces, couchant même les arbres les mieux enracinés, et seuls les hommes demeurèrent debout. Mais depuis,

d'autres maîtres étaient venus, et ils n'étaient ni moins cruels, ni plus intelligents...

— Lysias qui a tué Florvil ! lança Gran'n Mainmaine, la « mambo », déjà combien de personnes il a tuées !... Florvil, un si bon petit garçon !... Tout le monde l'aimait ! Quand il chantait, on dirait que c'était un « loa » qui était en lui ! Eh ! bien Lysias aussi, je ne lui donne pas longtemps pour qu'il rende compte !... Il marche avec son cercueil sous les bras, et il ne le sait pas ! C'est moi, Gran'n Mainmaine, la « mambo », qui vous parle !...

Un garde arriva, la matraque haute, et demanda qu'on se dispense ! La « mambo » se planta devant lui, le devisagea de bas en haut, de haut en bas, et ayant prononcé encore quelques paroles inintelligibles, lui cracha en plein visage. « C'est moi, Gran'n Mainmaine, la « mambo » — dit elle. Ses épaules étaient secouées nerveusement — Et si tu n'es pas content, me voici ! Frappe-moi !... Tue-moi ! — Mais alors tu n'auras pas le temps d'aller plus loin que l'autre carrefour sans mordre la poussière !... Tu rendras tout le jus que tu as dans ton corps ! — » Le garde leva sur elle des yeux perdus, l'observa un instant, et sortit son mouchoir pour s'essuyer le visage...

Lorsque, quelques moments plus tôt, Florvil, le petit chanteur avait vu passer, clopin-clopant, le tortillard de la Hasco, il avait pris son élan et sauté comme un chat dans le dernier wagon. Il en était vite redescendu avec quelques morceaux de canne-à-sucre sur ses bras, riant, heureux. Certes, il avait un peu d'argent ! Mais qui, qui savait si demain encore serait un beau jour ? Et puis, ça, il en avait l'habitude, comme tous les enfants abandonnés de par ici...

— Arrête ! Arrête ! lui avait crié Lysias, le policier, car c'est défendu de monter dans un train en marche, c'est pour le bien de chacun. « Arrête ! Arrête, je te dis, petit salaud ! » avait-il crié encore. « Et pourquoi m'arrêtera-t-on ? » lui avait lancé Florvil, en riant toujours. Il détalait vite. Les petites jambes étaient merveilleusement agiles. Il se faufilait comme une ombre à travers les obstacles du chemin : les passants qu'il ne heurtait pas, les mares où il ne glissait pas, les

CONJUNCTION, REVUE FRANCO-BELGUE

tonnelles et les étalages au petit-marché de la Croix-des-Bossales. Les gens l'applaudissaient, avec des rires et des regards moqueurs pour Lysias, qui, honteux, écumant, avait, à hauteur de la gare Mac Donald sortit son gros revolver : «Arrête ! Arrête ! je te dis une dernière fois, petit voleur ! Petit bandit ! Sinon, je tire !». Mais Florvil avait retourné la tête pour rire franchement, la rue au moins était à lui, il le savait et il avait crié «C'est faux !... Tu veux me faire peur !... Tu ne peux pas tirer.» Et alors deux coups étaient partis, et on avait vu Florvil tomber. Un bras était fracassé, mais l'autre balle était mortelle puisqu'elle avait traversé un poumon. Lysias avait alors couru au cadavre et lui avait lancé des coups de pieds au visage. On eut dit qu'il sommeillait, Florvil, ne fut le sang qui sortait par la bouche et tâchait la canne-à-sucre qui avait échappé de ses mains, ne fut aussi l'argent qui avait jailli de sa poche. Des gardes arrivèrent, et mirent également revolver au poing. Lui, Lysias tenait encore son revolver, en grimacant. Puis, écarter les gens qui hurlaient toujours et voulaient trop approcher, dresser le constat légal indispensable, lancer le cadavre dans le fourgon militaire qui le conduira à la morgue de l'Hopital Général, cela fut facile. Lysias aussi avait sauté dans le fourgon, et de la voiture qui demarrant, il lançait des regards furieux.

Ainsi donc mourut, un soir de juin mil neuf cent quarante quatre, Florvil Lermier, le petit chanteur dont ne voulait pas la vie. Maintenant, la foule était déjà partie; la nuit était entière, une petite nuit si vilainement sale et qui suffoquait, qu'on la dirait lavée à l'eau nauséabonde des rigoles. Le jappement des chiens, le coassement des crapauds, le stridulement des criquets, le vent dans les ruelles, étaient sinistres. Devant leurs portes, dans les chambrettes, aux carrefours, aux terrains vagues, on laissait aller ses larmes, on maudissait Lysias; on prenait aussi du thé contre l'émotion. Même, on ne dansa point ce soir-là, sous la tonnelle de Regis ! Regis avait décidé qu'il n'y aurait pas de fêtes chez lui pendant trois jours et trois nuits. La vieille Arthemise, elle, la mère de Lysias, s'était retirée dans sa chambre, en fermant solidement ses portes. Jusque dans la ruelle on entendait ses cris de douleur et de désespoir, et devant l'oratoire où veillaient Legba, St Joseph, la Vierge Marie, Ogoun Ferraille, elle s'a-

genouilla et demanda pardon, mille fois pardon pour son fils. Elle en était sûre, c'était un ennemi qui avait dérangé la tête à Lysias et lui faisait faire des choses pareilles ! Thanise elle-même, la petite domestique, s'agenouilla elle aussi avec des larmes, implorant le Bon Dieu, les «loas» et les Saints pour Lysias. Est-ce qu'on allait l'arrêter ? Combien de temps resterait-il en prison ? Est-ce que le Bon Dieu n'allait pas le frapper de quelque façon cruelle ? Arthémise savait qu'on ne la haïssait pas, elle-même, qu'au contraire on la plaignait à la Croix-des-Bossales. Mais la honte, pour elle, la honte ! Dans combien de temps elle aurait le courage de sortir, et s'en aller, librement parmi les gens ? Elle savait que de l'autre côté de la ruelle, Julia, Madame Lysias, sa belle-fille, elle aussi était malheureuse, pleurait et demandait pardon au Grand-Maitre, qui faisait ce qu'il voulait. Mais elle, Arthémise ne parvenait point à voir clair dans ses pensées, elle avait d'affreux maux de tête, et sa température monta. Elle s'était abattue sur le lit. Elle hurlait toujours. Enfin elle se tint prostrée. Au secours ! Au secours ! cria Thanise, la petite, d'épouvante, quand elle la vit dans cet état et qu'elle la crut mourante. Les gens accoururent. Mais Arthémise pouvait encore parler, et elle commanda à la servante de ne pas ouvrir. Ce soir, elle ne voulait voir personne, et les portes demeurèrent obstinément closes. Les larmes, maintenant, mouillaient doucement les joues de la pauvre Arthémise. La petite servante s'endormit. Elle rêva de Savain, le garçon de chez Maurel, qui lui faisait la cour, de Lysias et de Florvil, et elle vit de grands oiseaux noirs qui volaient dans le ciel.

Edris St Amand.

Cet épisode que l'auteur situe en juin 1944, constitue le premier chapitre d'un roman intitulé «Le Vent de Janvier». Le Vent de janvier, ce sont les événements de 1946 qui renversèrent le régime du Président Elie Lescot. Edris St Amand est l'auteur de «Bon Dieu Rit» (Paris, Editions Domat 1952).

A VOTRE SERVICE

TOUS LES SERVICES DE LA

BANQUE

NATIONALE

DE

PARIS

INTERETS SUR COMPTES D'EPARGNE : 6%

SUR DEPOTS A TERME JUSQU'A 8%

Rue du Quai, Port-au-Prince Boite Postale : 2323

TEL. 2-3966 - 2-3969

Bureau de Change: Aéroport François Duvalier

Agence du Cap-Haitien, 17 Boulevard Tel. 693-8811 - 693-8531

MAISON

N. ACRA FILS & Co.

50 années d'expérience au service d'une clientèle toujours satisfaite. Vêtements sur mesure - Uniformes chauffeurs, garçon d'hôtel... etc. Le plus grand assortiment de chemises, pantalons, pyjamas et sous vêtements d'Haiti

**NOS CLIENTS NE CONNAISSENT PAS ENCORE
L'INFLATION !**

LA BOITE A MUSIQUE

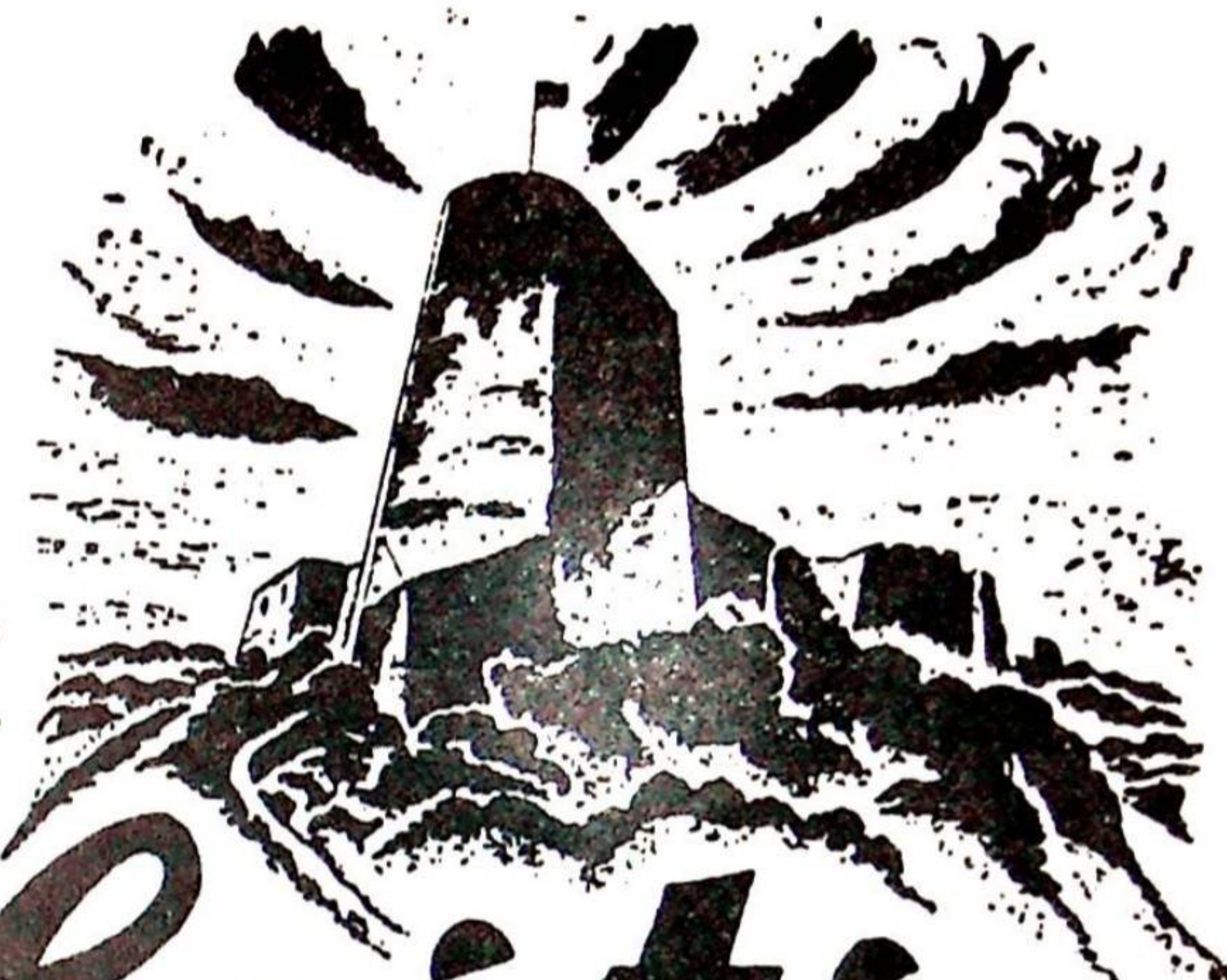
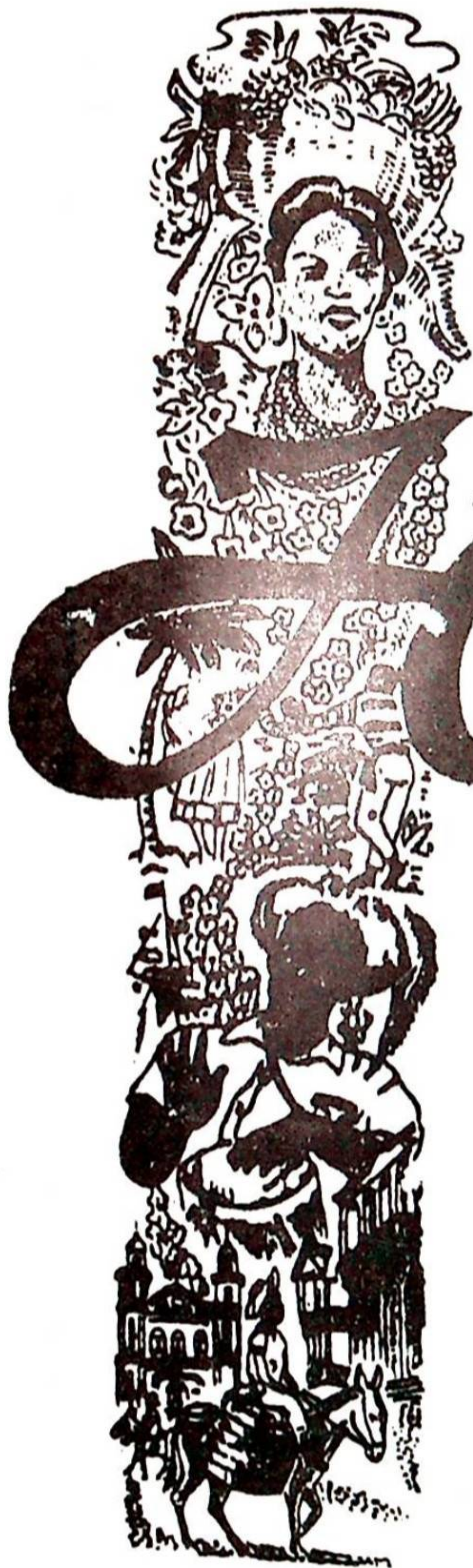
RAOUL DENIS

149, RUE DANTES DESTOUCHES,

Le plus grand choix de musique enregistrée sur disques, cassettes ,cartouches :

- Musique Classique , de danse, de folklore et de variétés (Haitienne, Française, Américaine, Latino-Américaine)*
- Poésie, Théâtre, Diction*
- Instrument de musique Yamaha : Pianos, Orgues Guitares*

Appareils de reproduction sonore de grandes marques.



Haiti

**L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES**

*Des vacances agréables
Une cure de repos près de la mer
où à la montagne
Des excursions toujours intéressantes :*

HAITI

**LA REPUBLIQUE DE LANGUE
FRANCAISE DU NOUVEAU MONDE**

**Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haiti**

Commerçant, étudiants, résidents, touristes pour vos
voyages, achetez vos tickets à

CAP-TRAVEL SERVICE

Un personnel courtois et entraîné y est à votre entière
disposition.

CAP-TRAVEL SERVICE

Compétence, Sérieux, Rapidité.

Agence de Voyage

15, Avenue Marie-Jeanne

Cité de l'Exposition

Port-au-Prince

COMPAGNIE DES TABACS COMME IL FAUT

A votre Service depuis près de 50 ans

Fabriquant des cigarettes « Splendid », « Splendid Filtré »
« Comme il Faut Filtré », « Comme il Faut Mentholée Filtrée »

« Marlboro », TABAC POUR PIPES

Kentucky Club, Flanders, Brush Greek.

SOCIETE

danielle bazin tardieu :

FEMMES AFRICAINES

Le témoignage d'une haïtienne

Il faut d'abord lever une équivoque. Nous ne parlerons pas ici de la femme africaine. Pas plus que la femme latino-américaine, la femme européenne, la femme asiatique, la femme africaine n'existe pas. Il y a par contre des femmes africaines, qui vivent dans les pays africains que nous connaissons, dans des sociétés différentes, dans des environnements socio-économiques et politiques qui leur font des visages différents, et qu'elles-mêmes contribuent à former et à transformer. Est-il possible de faire des comparaisons entre ces femmes ? Comment vivent et travaillent-elles ? Que pensent-elles et comment réagissent-elles au monde qui les entoure ? Quel avenir peuvent-elles espérer au cours des 5 ou 10 années qui s'annoncent ? Telles sont les questions qu'il est important et utile de cerner avec toute la précision possible.

Dans le texte qui va suivre, nous les articulerons autour des trois points suivants :

- Le rôle des femmes africaines dans la vie économique de leur pays;
- Leur rôle dans la vie politique et dans la communauté
- Leur rôle dans la vie familiale

Pour chacun de ces points, nous tâcherons de présenter la situation actuelle des femmes africaines, de poser un certain nombre de questions qui nous paraissent essentielles et pour lesquelles des solutions doivent être trouvées, enfin de voir quelles sont les perspectives qui se posent aux sociétés africaines dans ce domaine, en cette seconde moitié de la Deuxième Décennie des Nations Unies pour le Développement. (1)

LE ROLE DES FEMMES AFRICAINES DANS LA VIE ECONOMIQUE

Il est bien connu que, comme la majorité des pays en voie de développement, les pays africains ont des économies à prédominance agricole. L'«Etude Economique des Conditions Economiques en Afrique», de 1972, préparée par la Commission Economique des Nations Unies pour l'Afrique (CEA), indique en effet qu'en 1971, la contribution de l'agriculture au Produit National Brut (PNB) était de 32% pour l'ensemble de la région, contre 42% en 1960, alors que la contribution de l'industrie manufacturière au même PNB était de 11% en 1971 contre 9% en 1960. Les proportions ont dû augmenter légèrement depuis, mais, ajoute le document pré-cité, «en dépit de cette évolution, l'agriculture reste le secteur dominant de l'économie dans la plupart des pays africains». Dans deux seulement des pays de la région (Lybie et Zambie), elle constituait moins de 10% du produit total en 1971; à l'inverse dans un seul pays (l'Egypte), le secteur manufacturier représente une contribution dépassant 20% du produit intérieur brut. Si on considère maintenant la distribution de la population, les chiffres vont dans le même sens. Le «Guide Démographique de l'Afrique» de 1975, également publié par la CEA, indique en effet que, pour l'ensemble de la région, la population rurale était évaluée en 1975 à 80 % 5 (80,5%) contre 19,5% pour la population urbaine (toute agglomération comprenant plus de 20.000 personnes étant généralement considérée comme centre urbain). Naturellement, ces moyennes s'infléchissent dans un sens ou dans un autre selon les sous-régions et selon les pays, la sous-région «Afrique du Nord» étant la plus urbanisée (avec 32,2% de sa population dans les villes) et certains pays, comme le Congo comptant également

environ 30% de population dans les villes – tandis que, pour l'ensemble de l'Afrique de l'Est, on évalue la population rurale à plus de 90% de la population totale. Quoi qu'il en soit de ces différences, ce qu'il faut retenir ici, c'est que l'agriculture reste pour le plus grand nombre des pays africains et pour la grosse majorité de leur population la première sinon l'unique source de richesse.

Or, ce qu'on oublie souvent de dire, ou ce qu'on ne sait pas souvent, c'est qu'une partie importante de cette richesse, et dans beaucoup de cas, la plus grande partie de ces richesses, est produite, est fabriquée par les femmes africaines. C'est un fait dont on commence seulement à prendre conscience maintenant. Disons que le mouvement a commencé au cours de ces cinq ou dix dernières années, grâce aux études qui ont été menées à ce sujet par un certain nombre de chercheurs. En réalisant des recherches précises sur la répartition du travail entre les sexes dans le domaine agricole, selon les saisons et selon les denrées et selon les différentes étapes du travail agricole, il a été possible de mettre en lumière que 60 à 80 % du travail agricole était accompli par les femmes. Prenons des cas concrets. Dans les pays de savane d'Afrique de l'Ouest par exemple, le système d'exploitation de la terre repose sur le travail de la grande famille étendue, considérée comme unité de production et comprenant le père de famille, sa ou ses femmes, ses fils mariés et leurs femmes, ses enfants célibataires, éventuellement ses frères plus jeunes et leurs femmes. La propriété de la terre n'est pas individuelle mais familiale, hommes et femmes travaillent à égalité et selon des schémas bien déterminés par la coutume. Cependant, les individus adultes qui le souhaitent, y compris les femmes, peuvent avoir, à côté du champ collectif familial, un ou plusieurs lopins de terre dont le produit leur revient à titre individuel. Beaucoup de femmes ont ainsi, à proximité de leur maison, des «jardins de case» où elles font pousser des légumes, des condiments, quelques tubercules etc... qui interviendront dans l'alimentation de la famille. Disons que, dans un tel système d'exploitation agricole, le travail agricole est partagé quasiment à égalité entre les hommes et les femmes.

Mais si nous prenons un autre environnement géo-économique, celui de la forêt, la situation change. Ce que nous constatons ici, c'est une prédominance de petites exploitations individuelles — il faudrait presque dire de petits jardins ou lopins de terre — où une famille généralement plus restreinte fait pousser ce qu'il lui faut pour vivre. Et ici, il y a une nette dichotomie entre les tâches confiées aux deux sexes. A la femme tout ce qui est production vivrière, cueillette, alimentation de la famille, l'homme s'occupant autrefois, de la grosse chasse et de la grosse pêche (et naturellement de la guerre et de la protection du groupe familial — mais ça c'est une autre question). Avec l'arrivée des régimes coloniaux, entraînant une diminution sinon la distribution des activités de grande chasse, grande pêche et guerre, avec également l'introduction en Afrique des cultures de rapport qui demandaient une main d'oeuvre constante, les hommes ont été conduits à s'adonner aux cultures du café, du cacao, du caoutchouc, du coton, du sisal etc... et à y prendre une place prédominante. On a donc d'un côté les cultures vivrières, qui sont presque totalement aux mains des femmes, et les cultures dites de rapport qui sont dominées par les hommes... ce qui n'empêche naturellement pas ceux-ci d'utiliser la main-d'oeuvre que représente leurs femmes à toutes les étapes de la production dans ces dernières cultures. Admirez d'ailleurs au passage cette expression «cultures de rapport» : quand la culture vivrière devient elle aussi une culture de rapport, comme l'est actuellement le manioc en République Populaire du Congo, par exemple, on voit des hommes s'y adonner, alors qu'auparavant cette culture était considérée comme étant uniquement une affaire de femmes...

Voilà donc deux grands systèmes d'exploitation agricole, deux grands systèmes de répartition du travail agricole entre les sexes, rapidement esquissés. Il faudrait également parler des systèmes en vigueur en Afrique du Nord et en Ethiopie, où les femmes interviennent beaucoup moins dans la production agricole proprement dite, mais certainement au moment de la récolte et surtout de la transformation des produits (et là encore il faudrait préciser, raffiner l'observation et l'analyse selon les pays, les denrées, les opérations

agricoles).

Que dire maintenant de la participation des femmes à toute une série d'autres activités productives dont l'ensemble contribue à former la richesse de leur pays ; pêche et chasse où elles se montrent particulièrement efficaces en Afrique Centrale ; petit élevage (le gros élevage étant une affaire d'hommes (2)) ; cueillette de produits tels que le «karité» (3), la kapok, les multiples graines et courges qui entrent dans l'alimentation et la consommation familiale; Transformation des produits, surtout. Transformation par exemple du piment en poudre commercialisable, du tubercule de manioc en pain de manioc ou en «gari» (poudre de manioc), séchage du poisson et de la viande, fabrication du beurre et du savon à partir du «karité», fabrication de la pâte d'arachide, de produits laitiers, traitement de toutes les denrées d'exportation comme le cacao, le café, le sisal, le coton, le tabac, ainsi que de l'arachide et du riz, qui sont à la fois produits de consommation et produits de rapport. Et nous ne citons là que les opérations les plus importantes dans ce domaine de la transformation des produits. Il faudrait également parler de l'artisanat, dont les produits varient de pays à pays suivant les cultures traditionnelles et les apports plus récents dûs aux influences extérieures : on connaît le filage du coton que font les femmes éthiopiennes, les travaux de vannerie que réalisent les femmes d'Afrique de l'Est et aussi de certains pays d'Afrique de l'Ouest; la poterie que l'on fabrique un peu partout, les merveilleux tissus teints d'Afrique de l'Ouest... Il faudrait enfin parler du commerce, que les femmes pratiquent presque partout en Afrique, mais sur une très petite échelle, alors que dans certains pays d'Afrique de l'Ouest – Ghana, Dahomey, Togo, Nigeria par exemple mais aussi Sénégal et Congo, qui sont des exemples moins connus – elles occupent une place enviable et parfois remarquable, dans ce domaine.

Et pourtant... Et pourtant, ce rôle économique important qu'elles jouent, dans l'économie de leurs pays, dans l'agriculture, dans le traitement et la transformation des produits, dans l'artisanat, dans le commerce, ce rôle n'est pas

reconnu. «S'il fallait payer réellement le travail que représente un pain de manioc ou un pagne de tissu teint, a déclaré en substance un économiste, ces objets seraient littéralement hors de prix, on ne pourrait pas se les procurer»... Dans le même ordre d'idées, mais naturellement avec une connotation différente, on pourrait rapporter cette remarque tirée des Comptes Economiques d'un pays africain :

« La transformation (du paddy en riz, par décorticage et etuvage traditionnels) reste avantageuse dans la mesure où le travail des femmes n'est pas rémunéré» (4)

Cependant, le poids de cette intervention des femmes dans la vie économique de la nation et dans la création des richesses nationales peut être mesurée, comme j'ai essayé de le faire pour les femmes du Mali. En utilisant les Comptes Economiques de la nation et en essayant de déterminer la valeur des différents produits telle qu'elle apparaît dans ces derniers, en essayant par ailleurs de déterminer la part (ou la proportion) du travail féminin dans la fabrication de ces produits, on peut arriver à mettre en lumière avec une précision relative suivant les produits l'importance du rôle économique des femmes dans la création de ces richesses nationales (5).

C'est dans le même esprit que le Centre Africain de Recherche et de Formation pour la Femme (CARFF) de la CEA a lancé la notion des Unités de participation. L'unité de participation est une donnée qui doit mesurer la proportion de travail ou de participation revenant aux femmes dans chaque activité donnée, par rapport à la proportion qui revient aux hommes dans la même activité, la participation globale des deux sexes étant exprimée par l'unité 1,00. Par exemple, si 80 % du nombre d'heures de travail consacrées au transport de l'eau est fourni par les femmes, on dira que l'unité de participation des femmes à ce travail est égale à 0,80. Même chose pour d'autres activités ou d'autres variables comme la production des arachides ou du riz, la participation des femmes à la vie publique ou la proportion

selon laquelle elles bénéficient de l'éducation. L'avantage d'un tel instrument de travail est évident. Il permet (ou permettra) de mesurer l'importance de la participation des femmes aux secteurs économiques traditionnels, mais aussi leur intégration aux secteurs plus modernes tels que l'industrie manufacturière, l'éducation ou la vie publique. Naturellement, un tel instrument a besoin d'être raffiné, amélioré. Des recherches sont actuellement en cours dans ce domaine, au CARFF), bien sûr, mais aussi dans les pays africains eux-mêmes.

Une autre formule consiste à utiliser des tableaux de répartition des tâches selon les sexes et les différentes activités qui peuvent être celles d'une famille, selon l'exemple suivant :

ACTIVITES	Mois	Hommes	Femmes	Garçons	Filles
AGRICULTURE : R I Z					
Défrichage et préparation terrain		X			
Semailles		X	X	X	X
Sarclage et entretien			X	X	X
Récolte		X			
Transformation			X		X
Commercialisation		X			

AGRICULTURE : C A F E et ainsi de suite pour toutes les denrées et toutes les activités : chasse, pêche etc....

Nous avons personnellement utilisé ces tableaux au cours des séminaires nationaux et des travaux de recherche auxquels nous avons participé dans un grand nombre de pays du continent, tant anglophones que francophones. L'ensemble de ces recherches qui ne font que commencer, et les informations ainsi recueillies permettront d'arriver à une évaluation plus exacte et à une meilleure appréciation du rôle des femmes africaines dans les économies de leur pays respectif.

Cette reconnaissance absolument indispensable de la nature et de l'importance des interventions féminines dans la vie économique des pays africains, en particulier dans le domaine agricole, mais aussi dans les autres domaines doit ou devrait aboutir nécessairement à une redéfinition des politiques en cours en la matière. Par exemple, ne faudrait-il pas que les politiques agricoles, qui se donnent pour but de transformer les méthodes culturales et les mentalités, d'améliorer les moyens et les outils de production pour augmenter la productivité, sans compter les circuits de distribution et de commercialisation, ne faudrait-il pas que ces politiques agricoles s'occupent davantage de ces producteurs que sont les productrices dans la plupart des pays africains ? Cela signifierait naturellement une remise en question des politiques de vulgarisation agricole, le développement du nombre et de la formation d'agents de vulgarisation et d'agents agricoles féminins, une plus grande considération apportée au développement des cultures vivrières, surtout en fonction du problème alimentaire que confronte le continent, et dont plusieurs conférences et publications récentes ont souligné la gravité. Ces remarques sont trop rapides, bien sûr, et elles n'ont pour but que de provoquer la réflexion... Mais, le temps n'est-il pas venu de tourner le dos aux politiques agricoles de type occidental hérité de la colonisation, pour inventer et mettre en application des politiques agricoles plus proches des réalités africaines, plus adaptées à ces réalités, et partant plus efficaces ? Les mêmes questions et le même type de réponses s'imposent aussi pour les politiques relatives au crédit, aux coopératives, etc...

LE ROLE DES FEMMES AFRICAINES DANS LA VIE PUBLIQUE ET LA VIE DE LA COMMUNAUTE.

Traditionnellement, les femmes ne sont pas très actives dans la vie publique des communautés africaines. On ne les voit pas souvent (ou pas du tout) dans les conseils de village, par exemple, ou les Assemblées des Anciens; elles n'assistent pas aux fameuses palabres où le Président Senghor (et d'autres avec lui) voient l'un des signes distinctifs des cultures africaines; elles n'ont pas non plus, comme cela se voit dans certains pays, des «places bien à elles, ou des arbres, (dits «arbres à palabres») où elles iraient, comme les hommes le font de leur côté, discuter ou bavarder à certains moments... (Une des raisons en est, bien sûr, qu'elles n'auraient de toutes façons pas le temps de le faire, compte tenu des nombreuses tâches qui leur incombent et dont on a parlé ci-dessus. Ce qui ne les empêche pas bien entendu de se réunir de temps en temps chez l'une ou chez l'autre pour bavarder et même travailler ensemble.

C'est cette non-participation apparente des femmes à la vie publique de la communauté ou de la société que beaucoup d'observateurs étrangers ont interprétée (faussement !) en termes d'infériorité. En réalité, il faut bien se souvenir que dans la tradition, une femme qui suit son mari dans le village de ce dernier (7) continue d'appartenir à sa propre famille, partant , à son propre village, qui constituent l'une et l'autre son dernier recours en cas de difficulté avec sa nouvelle famille et sa nouvelle communauté, et où elle pourra se réfugier en cas de divorce ou de mésentente grave. Elle n'est donc pas considérée comme «citoyenne» de ce nouveau village, de cette nouvelle communauté — sauf si son mariage dure suffisamment longtemps pour donner toute garantie de stabilité et, si l'on peut dire, de «bonne vie et moeurs» en termes de citoyenneté. Alors, seulement, elle pourra être admise à participer «es-qualité» aux affaires de la communauté; elle est d'ailleurs à ce moment là relativement âgée.

Est-ce à dire cependant que, en dehors de ces cas-là, les femmes n'interviennent pas du tout dans la vie de la cité ? Bien entendu, non. Les contes et les mythes — qui sont la mémoire des peuples et aussi leur réflexion sur eux-mêmes, réflexion aux deux sens du terme : C'est-à-dire une méthode de connaissance et de pensée en même temps que le miroir que les peuples se tendent à eux-mêmes — , les contes et les mythes, donc, et l'histoire elle-même, telle qu'elle est transmise par la tradition orale, contiennent de nombreux exemples qui montrent une intervention active dans la vie de la communauté, de la tribu, du groupe ethnique, lorsque les circonstances l'exigent.

Que se passe-t-il dans le monde d'aujourd'hui, c'est-à-dire, dans les sociétés africaines en voie de transformation rapide que nous connaissons ? Disons tout de suite que pratiquement tous les pays africains ont proclamé leur volonté de faire participer à part égale les hommes et les femmes à la vie de la nation. Tous ou presque ont accordé le droit de vote aux femmes. De même, dans presque tous les pays, celles-ci sont éligibles (quand il y a des élections, bien sûr !) à quasiment les mêmes postes que les hommes. Mais dans ce domaine plus qu'ailleurs (comme cela se passe sur bien d'autres continents), il y a souvent loin de la théorie à la pratique. On a très vite fini de compter le nombre de femmes députés, militant dans les pays africains. Il en est de même pour d'autres postes publics, comme ceux de juge, d'ambassadeur ou de conseiller municipal. Ces jeunes femmes sont d'ailleurs souvent des «échantillons» (le mot américain «tokenism» conviendrait parfaitement ici...) des échantillons qu'on montre et qu'on fait voyager «pour la galerie», si l'on nous pardonne cette expression... Dans beaucoup de ces pays, il existe une femme Ministre (rarement plus!...) : c'est le plus souvent un Ministre des Affaires sociales... ou des Affaires Féminines — quand un tel Ministère existe. Les postes réputés sérieux, comme l'Economie et les Finances, par exemple, l'Education , etc... ne leur sont jamais confiés (En cela répétons-le, il n'y a pas une grande différence avec ce que l'on constate ailleurs sur notre planète, si l'on met de côté quelques brillantes exceptions...)

Le problème ne réside d'ailleurs pas entièrement là, en dépit de ce que pensent quelques féministes superficiels, et il faut pousser l'analyse un peu plus loin. Car s'il s'agit de nommer des femmes à des postes de responsabilité, de les élire (ou faire élire) à des postes de décision ou de conception pour mener ce que l'on pourrait appeler une politique d'hommes, si elles sont là pour servir d'alibis ou de relais à cette politique, on peut se demander ce que l'on aurait gagné à en augmenter le nombre... S'il faut espérer que les femmes, en Afrique comme ailleurs, prendront à l'avenir une part de plus en plus active à la vie de la nation à tous les niveaux, y compris celui de la prise de décision et de responsabilité publique, c'est parce qu'il faut penser qu'en tant que personnes, en tant que mères, en tant que citoyennes à part entière, elles pourront y apporter une contribution réelle et positive, originale sans aucun doute, dans le sens d'une amélioration véritable de la qualité de la vie, dans tous les domaines.

LE ROLE DES FEMMES AFRICAINES DANS LA VIE FAMILIALE

Il reste à dire quelques mots du rôle des femmes africaines dans la vie familiale et dans le développement de ce groupe social restreint. Ce sera d'ailleurs le point le plus facile à traiter, parce que le plus apparent, et soulevant le moins de controverses. Pour ne parler d'abord que du rôle de la mère, on peut souligner par exemple que tous les témoignages, ceux de l'homme de la rue, des écrivains et artistes comme des psychologues concordent pour rendre au dévouement et aux méthodes d'éducation des mères africaines des hommages mérités. (On pourrait citer ici les poèmes de Senghor ou L'Enfant Noir de Camara Laye, pour ne s'en tenir qu'à la seule littérature écrite utilisant le français comme moyen d'expression...) Quand on considère par ailleurs les difficultés qui sont celles des familles dans les pays africains, et les nombreuses tâches qui incombent aux mères de famille, il faut reconnaître que c'est une véritable gageure qu'ont accomplie les femmes pour faire de la population du continent ce qu'elle est actuellement !...

Il convient cependant de mentionner très rapidement les nombreux problèmes qui les assaillent et les empêchent de remplir convenablement leur rôle dans ce domaine. Signalons par exemple, en vrac, les mariages précoces et les grossesses trop rapprochées qui ont une influence néfaste à la fois sur la santé de la mère et celle des enfants qu'elle met au monde, la malnutrition, qui tient autant à une mauvaise utilisation des ressources disponibles (8) qu'à l'ignorance et à l'existence de pratiques alimentaires parfois désastreuses; les maladies infectieuses et endémiques, les épidémies et le manque de services de santé de base adéquats, en dépit des efforts énormes que font dans ce domaine l'ensemble des pays du continent. Citons également, toujours : au nombre des difficultés qui sont celles de la femme africaine au sein de la famille, le poids et la «pénibilité» des tâches qu'elles doivent accomplir simplement pour nourrir et faire vivre leur famille : le puisage de l'eau (qui leur prend parfois jusqu'à 1 ou 2 heures de travail ou de marche par jour), le portage du bois de cuisine et de chauffage, les opérations de la cuisine elle-même, qui peuvent être très longues ou pénibles (pilage des grains, par exemple) (9).

On ne s'étendra pas ici sur toutes ces questions; mais il est évident que toute amélioration des conditions de vie des femmes devrait passer par la recherche de moyens propres à alléger ces tâches : forage de puits rapprochés des centres d'habitation, aménagement et entretien des points d'eau existants, utilisation de moyens de transport de type collectif pour le transport du bois (ce problème doit bien entendu être examiné en relation avec celui du déboisement de beaucoup de parties du continent et de la dé-forestation, qui commencent à devenir préoccupants). Une meilleure répartition du travail entre les hommes et les femmes d'une part, entre les adultes et les enfants de l'autre devrait également être envisagée. Ce qui signifie en clair une meilleure répartition des ressources humaines disponibles dans la communauté, grâce notamment à une mise en commun et à une certaine utilisation collective de ces ressources, à la recherche et la mise en application de nouvelles techniques de travail et de nouveaux moyens de production et de transformation des biens, une amélioration de ce qui existe traditionnellement et que le soi-disant progrès

a fait parfois rejeter sans remplacement plus valable... Voilà quelques unes des solutions que l'on pourrait rechercher pour améliorer considérablement la vie des femmes et de leurs familles dans le domaine que nous examinons actuellement.

En conclusion, nous pouvons affirmer que les femmes africaines ont joué et continuent de jouer un rôle essentiel dans la vie de leurs pays respectifs au niveau de la vie familiale — ce qui est attendu et considéré comme «normal» — mais aussi au niveau de la production et de la création de richesses nationales, même si leur contribution à la vie publique ou politique est moins frappante et moins significative.

Mais nous ne pouvons terminer cet article sans mentionner un point qui nous paraît particulièrement intéressant et significatif : il s'agit du changement de rôle auquel nous assistons actuellement dans les sociétés africaines : changement de rôles dévolus autrefois aux hommes et aux femmes, aux jeunes et aux vieux, aux adultes et aux enfants. Changements de rôle au sein de la famille mais aussi dans la vie économique et dans la vie de la communauté globale (vie sociale et politique) lesquels réagissent à leur tour sur les relations entre hommes et femmes dans la famille. Ce phénomène dont l'importance pour l'avenir des couples et des familles dans les sociétés africaines ne saurait être sous-estimée, entraîne parfois une certaine agressivité entre les hommes et les femmes au niveau global, sinon au niveau individuel (agressivité qui s'installe d'ailleurs souvent d'abord chez les hommes comme cela se voit autre part). Mais, faut-il le souligner, ce n'est là que l'un des signes de la mutation profonde que connaissent les sociétés africaines dans leur ensemble, laquelle rejoint d'ailleurs dans une grande mesure celle qui secoue la plupart des sociétés contemporaines.

Il convient de rappeler en terminant que les problèmes des femmes ne sont pas des problèmes de femmes mais des problèmes de société et que les «affaires de femmes» comme on dit familièrement sont les affaires de toute

la société. Si les pays africains doivent se développer, le maximum doit être fait pour les femmes de ces pays... qui, avec les hommes, constitueront alors le levier de ce développement.

D. B. T. (*)

(*) Sociologue haïtienne, Danielle Bazin Tardieu travaille actuellement pour l'ONU en Afrique où elle vit depuis une douzaine d'années. Elle effectue des missions dans différents pays Africains, d'Addis Abeba où elle réside aujourd'hui.

- (1) Faut-il ajouter que les opinions émises dans cet article me sont tout à fait personnelles : Bien qu'ayant accompli à plusieurs reprises des missions importantes pour le système des Nations Unies et en particulier la Commission Economique des Nations Unies pour l'Afrique (CEA), je ne m'exprimerai ici bien entendu qu'en mon nom personnel et revendique pour moi seule la responsabilité de ces opinions.
- (2) En particulier dans «l'aire culturelle du bétail», c'est à dire dans les systèmes socio-économiques où l'ensemble de la vie économique, sociale et culturelle tourne autour de la possession et de l'entretien du bétail. Mais dans ces systèmes, ce sont les femmes qui s'occupent de la transformation de la matière première en produits finis.
- (3) Le «karité» est une graine oléagineuse très répandue en Afrique de l'Ouest et dont

on tire du beurre et du savon.

- (4) Tiré des «Comptes économiques de la République du Mali» (1959- cité par Danielle Bazin Tardieu in «Femmes du Mali», Editions Léméac, Québec). Pour l'année agricole 1968-1969, ce sont 73,7% de la production nationale du riz qui étaient ainsi convertis par le décorticage familial tombe à 65,7 % contre 34,3 % pour la transformation en usine. Les chiffres nous manquent pour 1977, mais ils doivent être du même ordre, avec une faible progression du pourcentage de riz traité en usine.
- (5) Cf. Danielle Bazin-Tardieu, Femmes du Mali. Editions Léméac, Québec 1975.
- (6) Voir dans «Femmes du Mali», op. cit. un exemple plus détaillé de ce type de tableaux.
- (7) Nous ne parlons pas ici des systèmes matrilineaires, où le problème se pose autrement.
- (8) Dans de nombreux cas, il s'agit tout bonnement d'une insuffisance de ces ressources. Qu'on se rappelle par exemple la situation des pays ou sous-régions touchés par la sécheresse, le problème des bidonvilles («slums») urbains, etc...
- (9) On pourrait établir de fructueuses comparaisons entre ces problèmes et ceux que l'on pourrait trouver dans les campagnes haïtiennes ou encore dans les milieux modestes de nos centres urbains.

AGENCE DE VOYAGES

IBO – TOURS

55, Avenue Marie Jeanne, 55
Cité de l'Exposition
Port-au-Prince, Haiti

Commerçants, Etudiants, Résidents, Touristes pour un service rapide, pour un voyage sans problème, voyez IBO TOURS où un personnel courtois et entraîné vous aidera à éliminer tous vos soucis.

IBO – TOURS : Compétence – Sérieux – Rapidité

L'ATELIER

Institut de Dessin et de Peinture

L A L U E

Boite Postale 181—Port-au-Prince, Haiti W.I.—Tel.: 2-4525

Galerie d'Art — Studio Nehemy

Cours de Dessin, de Peinture et d'Histoire de l'Art

Ouvert tous les jours de 8 h. à 6 H. p.m.

Dimanche et jours fériés sur rendez-vous

Tableaux des meilleurs artistes du pays

EPICERIE RIGAUD

28, Angle des Rues Grégoire et Darguin

vous offre les articles suivants :

*Vins, Conserve, Provisions alimentaires
toutes sortes de produits de beauté .*

PRIX AVANTAGEUX

CHAUSSURES

HAITI, S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITE A VOTRE PRIX

TOYOTA

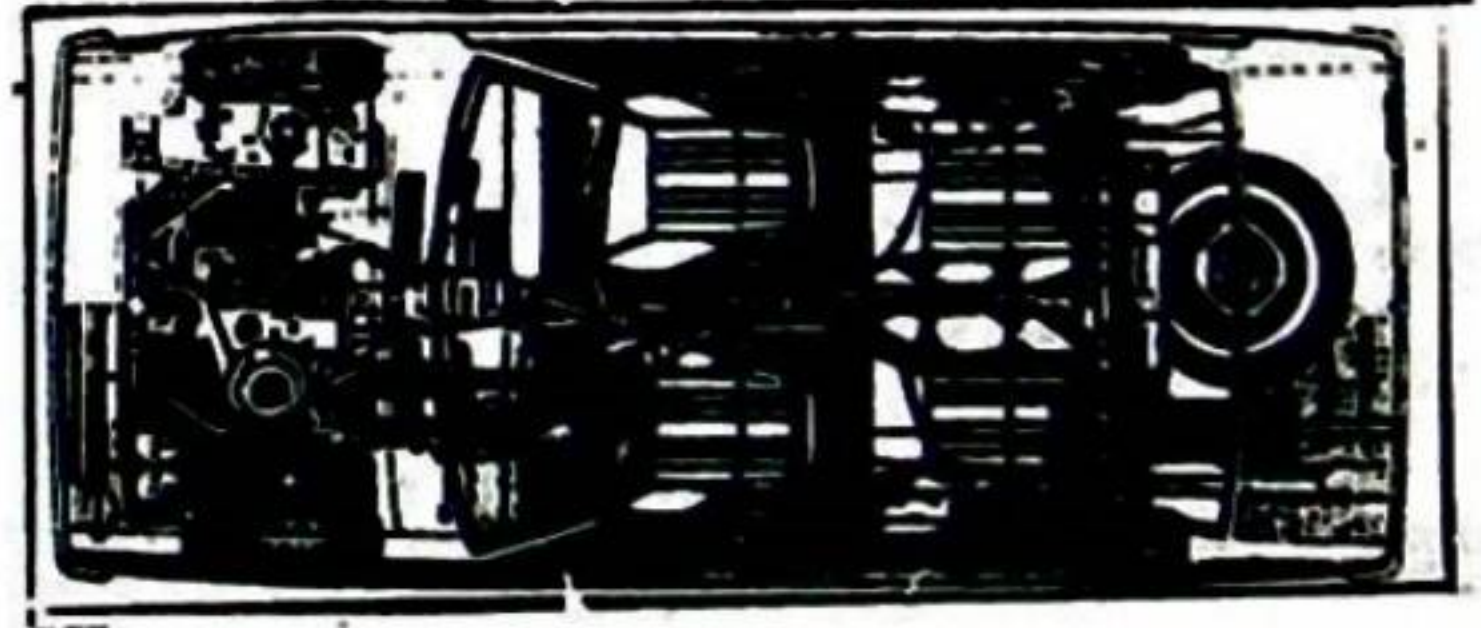
**Les dimensions
spacieuses d'une voiture
de luxe — c'est la nouvelle voiture**



économique de Toyota

COROLLA

**DISTRIBUEE EN HAITI PAR AUTOLAND S.A.
RUE PAVEE 116, PHONE : 2-0658
BOX : 575 - I
PORT - AU - PRINCE**



VALERIO CANEZ & CO.

Port-au-Prince, Haiti w.i.

Cable: VALCANEZ

Telephone: 2-0636

Boite Postale: 243

DISTRIBUTEUR DES PRODUITS

GENERAL ELECTRIC

*International
General Electric Co Inc.*

*E.I. Dupont de Nemours
& CO. INC.*

Radios
Hi - Fidelity
Freezers
Réfrigérateurs
Cuisinières Electriques
Chauffe-Eau
Moteurs
Appareils de climatisation
Ampoules Electriques
Appareils de Rayons-X
Appareils Thérapeutiques
Stérilisateurs
Metabolor
Tables et Lampes d'opération
Materiel Electrique
Lustres et Appliques Electriques

Films de Rayons-X
Produits Chimiques
Blaupunkt-Werke
Radio-Phono Radio Auto
Winpower Mig. Co.
Générateurs Diesel et Gazoline
The Permunt Co.
Appareil de Purification d'eau
Ampex Corporation
Magnetophone Stéréophonique

**UN STYLE UNE DIMENSION
A LA MESURE
DU BUDGET DE TOUTE FAMILLE
LES REFRIGERATEURS GENERAL ELECTRIC**

VALERIO CANEZ ET CO. : distributeur pour Haiti

jacques barros :

ENERGIE SOLAIRE ET DEVELOPPEMENT

*A Albert Mangonès qui utilise depuis dix ans en
Haiti un chauffe-eau solaire.*

Le rapide renchérissement du prix du pétrole a soudain rendu patent l'allègre pillage et gaspillage auquel les sociétés industrialisées ont dû une bonne part de leur « prospérité » ces dernières années.

Du coup, il n'est plus question que d'économies d'énergie et de recherche de sources d'énergie nouvelles.

Malheureusement, l'une de ces nouvelles sources, l'énergie nucléaire, qui est celle que les sociétés transnationales et les « décideurs » ont privilégiée, paraît si monstrueuse, si coûteuse et si incertainement maîtrisée qu'elle suscite dans toutes les opinions publiques contestation, à tout le moins appréhension. Bref, autant l'énergie nucléaire est honnie, autant l'énergie solaire est populaire,

On en a eu la preuve lors des récentes journées solaires organisées par la Jeune Chambre Economique de Nice, sous le patronage de M. Jean-Claude Colli, Délégué du Gouvernement Français aux Energies nouvelles et Président du Comité de l'Energie solaire.

En janvier déjà, la première conférence internationale sur l'énergie solaire avait réuni une vingtaine de pays, Arabes notamment, au Palais des Expositions de Nice.

Trois cents personnes étaient venues cette fois pour faire le point, échanger leurs expériences et confronter leur matériel : ingénieurs et chercheurs, architectes, fabricants et vendeurs, représentants de l'Agence nationale pour l'économie d'énergie, de la Délégation aux énergies nouvelles, de la Direction de la construction d'EDF-Gaz de France, de la ville de Bordeaux, de l'Aéroport de Paris, de la Direction générale de la recherche scientifique et technique (DGRST), des grands centres de recherche, Centre national de la recherche scientifique et technique (CNRS), Commissariat à l'énergie atomique (CEA), mais aussi représentants de grands groupes qui témoignaient ainsi qu'ils ne se désintéressaient d'aucune source de profit possible, Total, Shell, Elf, Creusot-Loire, Alstom, Philips, Thomson, Ugine, Rhône-Poulenc.

Une riche exposition ouverte au public, alignait les maquettes, les capteurs, les cellules photovoltaïques, matériel dont les congressistes purent vérifier l'efficacité en visitant la station de télécommunications de la Turbie et le système de fourniture d'eau chaude de l'aéroport de Nice (20.000 litres à 60c produits en 1977 avec une économie de 40.000 litres de fuel par an). Les diapositives qui illustraient les exposés devaient d'ailleurs abondamment prouver que les réalisations se multipliaient : maisons, écoles ou même gendarmeries solaires, pompes solaires, chauffe-eau, alimentation de balises, etc...

Quels furent les principaux enseignements de ces fort studieuses journées?

M. Colli, inaugurant les travaux, rappela qu'un décret du Président de la République française, en date du 9 Avril 1975, l'avait nommé Délégué aux Energies nouvelles, avec mission «de promouvoir l'utilisation des sources d'énergie non encore exploitées à l'échelle industrielle, notamment la géothermie, l'énergie solaire, les gaz de fermentation et l'énergie éolienne».

Le Délégué a défini trois domaines d'action : l'incident aux applications et démonstrations, la coordination interministérielle des politiques, les programmes de recherche et de développement.

Afin de faciliter la centralisation et la diffusion des informations concernant le développement des énergies nouvelles, un service spécialisé, dénommé SDIEN (Service de Diffusion de l'Information sur les Energies Nouvelles) fonctionne auprès du Délégué. Un Secrétariat permanent est installé dans les locaux de l'Institut Français des Combustibles et de l'Energie, 28 rue de la Source, Paris 16ème.

La création de cette Délégation a été provoquée par la «crise de l'énergie». La France est en tête avec les Etats-Unis pour la recherche dans le domaine de l'énergie solaire. Mais la concurrence internationale est devenue très vive et cette avance s'amenuise rapidement faute de crédits convenables.

M. Colli pense que le solaire ne va pas tarder à «exploser». Déjà les matériels se diversifient, les méthodes s'affinent, la demande est de plus en plus forte. Les chauffe-eau, par exemple, sont un «investissement de père de famille» et vont se généraliser (l'amortissement, aux coûts actuels, se fait en dix ans).

Mais surtout, des pays tels que l'Iran ou l'Arabie Saoudite, des groupes tels que Pechiney-Ugine-Kulmhan, Saint-Gobain ou Pont-à-Mousson, s'intéressent à ces projets d'un tout autre envergure que sont les centrales solaires.

Le colloque de Nice avait pour thèmes « l'électricité d'origine solaire », d'une part, et « l'habitat solaire », d'autre part.

I.— L'ELECTRICITE D'ORIGINE SOLAIRE

Il en fut traité à travers les centrales thermo-hélio-électriques, les centrales de moyenne puissance, les centrales thermo-dynamiques à basse température et les cellules photovoltaïques.

A.— Les centrales thermo-hélio-électriques

Ces centrales sont actuellement au stade du prototype. Quatre groupes industriels ont constitué sous le nom de CETHEL une association pour mettre en commun leurs connaissances et participer aux développements des projets du Centre National de la recherche Scientifique (CNRS), en premier lieu au projet THEM (centrale de 12 Mégawatts).

Le CNRS a équipé le grand collecteur solaire de la station d'Odeillo (sud-est de la France) avec une installation pilote de conversion thermo-dynamique de l'énergie. L'ensemble a été couplé au réseau de l'Electricité de France (EDF) pour la première fois le 19 Novembre 1976.

Le Délégué aux Energies nouvelles ayant, en Avril 1976, lancé parmi les industriels français un concours d'idées pour une centrale héliothermique de puissance intermédiaire (100 à 1000 KW électrique), le CETHEL proposa un projet dénommé INTI 800, de 800 KW, dont il a souligné l'intérêt de démonstration à l'échelle d'une communauté isolée de 5 à 10.000 personnes. Le projet a été retenu et devrait être rapidement réalisé.

Les Etats-Unis ont lancé un projet de centrale de 10 Mégawatts en 1977. Le Japon en aura en 1980. La Communauté Economique Européenne a envisagé de faire réaliser une unité de démonstration de 1.000 KW en se fondant essentiellement sur les apports de l'Allemagne, de la France et de l'Italie.

S'agissant de prototypes, le coût élevé de ces centrales (80 millions de francs pour THEM) (1) est évidemment dépourvu de signification. L'automobile coûtait aussi très cher à ses débuts (Renault s'intéresse d'ailleurs à l'énergie solaire).

B.— Les Centrales de moyenne puissance

Ce sont des centrales dont la puissance est comprise entre 100 et 1000 KW électrique.

Aucune réalisation n'existe encore, mais des études sont en cours dans de nombreux pays (Etats-Unis, France, Japon, Allemagne).

Il s'agit en effet d'un marché très important qui intéresse au premier chef les pays en développement.

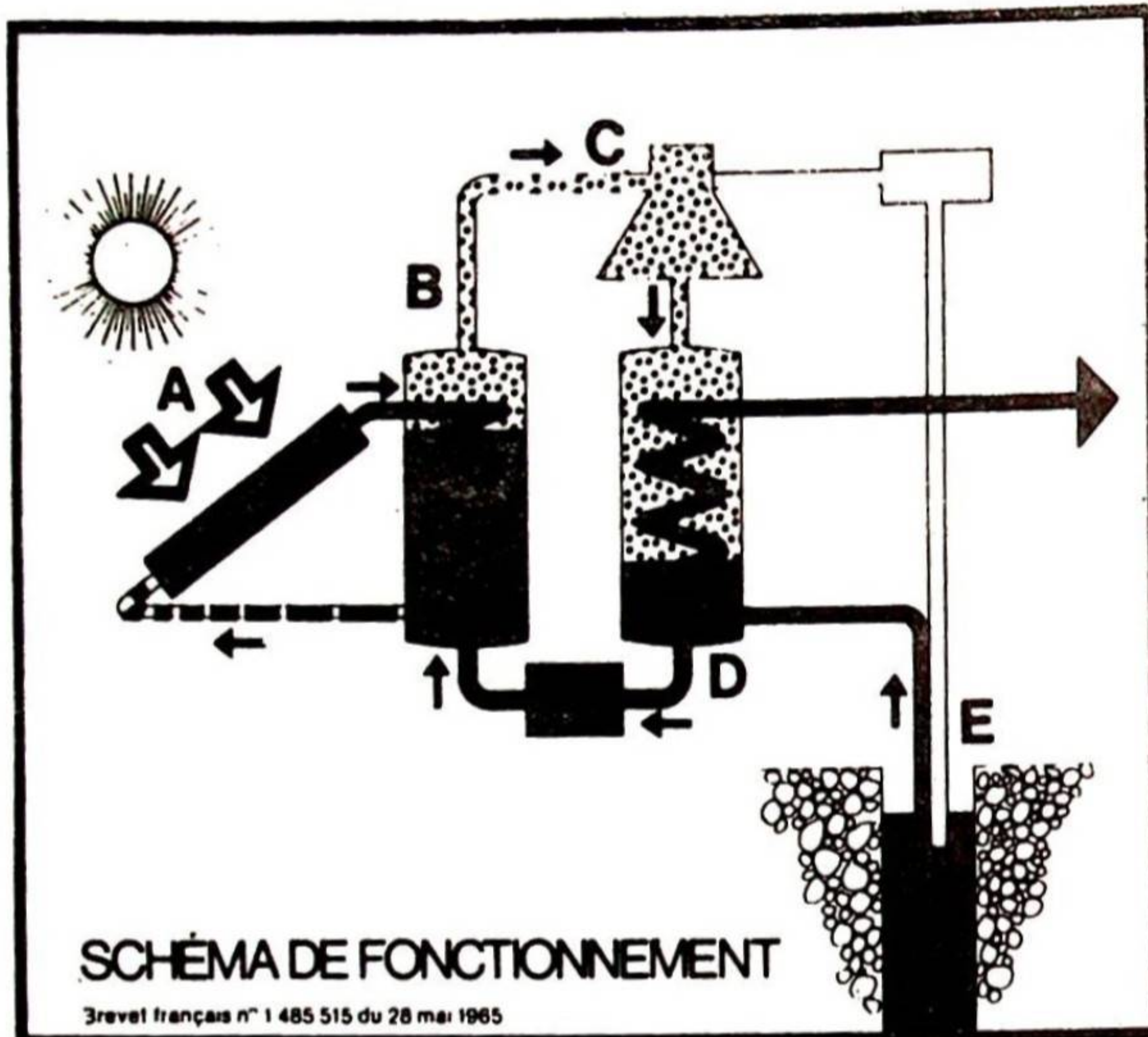
L'utilisation moyenne d'une centrale pouvant être estimée à 5.000 heures / an, le domaine «moyenne puissance» permettra de couvrir, pour le niveau de consommation le plus bas (500 KWh/ habitant/an) les besoins de communautés de 1.000 à 10.000 personnes, et pour le niveau de consommation le plus haut (5.000 KWh/habitant/an) les besoins de 100 à 1.000 personnes.

Les centrales solaires de moyenne puissance intéressent les communautés de taille moyenne, partout où la distance rendra difficile et coûteux le transport de fuel ou l'installation d'une ligne électrique.

Un prototype est actuellement étudié en France par un groupement dont le chef de file est la Société Bertin, associé à Renault, au Commissariat à l'énergie atomique et au groupe Pechiney—Ugine—Kulman.

Les principaux paramètres retenus sont les suivants : — robustesse compte-tenu du fait que ces centrales seront installées dans des localités isolées.

— Technologie de mise en oeuvre compatible avec l'emploi et la construction dans les pays neufs.



- A.** Une batterie de capteurs solaires plans collecte les rayons du soleil et les transforme, par effet de serre, en chaleur transmise à l'eau circulant dans les capteurs en circuit fermé.
- B.** L'eau réchauffée transmet son énergie à un fluide intermédiaire, également en circuit fermé.
- C.** Les vapeurs à haute pression actionnent un moteur couplé à une pompe.
- D.** Le fluide intermédiaire, après sa détente dans le moteur, se liquéfie dans un condensateur refroidi par l'eau pompée et reprend le circuit.
- E.** La pompe élève l'eau d'un forage ou d'une prise au fil de l'eau.

- Protection contre les agents atmosphériques
- prix du KWh compétitif avec celui obtenu par des groupes diesel.

Le prix de revient actuel du KWh dans les régions isolées varie de 0,50 F à 2,5 F suivant les difficultés de transport du fuel, pour des localités isolées.

L'ordre de grandeur de l'investissement pour une centrale de 300 KWh (hors transport et génie civil) est de 3 millions de francs. Pour un ensoleillement tropical désertique, la production escomptée est de l'ordre de 0,45 GWhe. Ce qui conduirait avec un amortissement sur 20 ans à un prix de revient du KWhe de 0,45 F.

En admettant que le coût du transport et du génie civil se traduit approximativement par un doublement de l'investissement, le prix de revient passerait à 0,90F environ. A ce prix, la centrale solaire devient compétitive avec le groupe diesel pour certaines applications.

Cette compétitivité s'accroîtra :

- d'une part, par les progrès techniques accompagnant la diffusion commerciale de ce type de centrale.
- d'autre part, par la possibilité de transférer réellement la technologie de construction aux pays utilisateurs (les choix techniques proposés s'y prêtant particulièrement).

On peut penser que les centrales solaires de moyenne puissance, se substitueront progressivement aux autres modes de production d'électricité dans les pays à fort ensoleillement.

C.— La filière thermodynamique, basse température

Cette filière a permis de réaliser les premières stations solaires opérationnelles dans le monde, en Afrique d'une part et au Mexique d'autre part. Il s'agis-

sait essentiellement de pompage de l'eau (alimentation en eau de petites collectivités isolées, création de points d'eau le long des pistes à bétail).

Les stations sont liées à d'autres projets (écoles, dispensaires, etc...)

En septembre 1975 a été installée la première centrale électrique fondée sur ce principe : à San Luis de la Paz, ville de 15.000 habitants au Mexique (30 Kwh et 600 à 1.000 m³ d'eau/jour).

Quatre à cinq stations sont actuellement réalisées chaque mois, dans 25 pays, depuis le Mexique jusqu'aux Philippines.

En 1977, seront mises en place les premières stations thermodynamiques fonctionnant 24h sur 24. Le stockage thermique permet d'abaisser les coûts du KWh presque d'un facteur 2. Alors que le KWh en énergie solaire revient actuellement à 2 ou 3 F, il devrait descendre à 0,80 F. (pour 0,45 F avec les méthodes classiques).

Au début de 1978, dans le cadre de l'opération «Sahel Energie nouvelle», une centrale de 90KW sera installée à Dire , près de Tombouctou, au Mali.

L'énergie produite servira :

- à entraîner 2 grosses pompes d'irrigation de 1.000 m³/h chacune (irrigation de 150 ha et équilibre économique du centre assuré)
- à fournir en eau potable la ville de Dire, à raison de 600 m³/ jour
- à fournir l'électricité à la ville de Dire.
- à produire du froid, à raison de 30.000 frigories, pour un petit hôtel qui s'abritera sous les capteurs.

L'intérêt de la filière thermodynamique-basse température est qu'elle fait appel, à l'exception du moteur et des échangeurs, à des techniques faciles à mettre en oeuvre, et qui pourront être réalisées sur place progressivement.

La Délégation générale à la recherche scientifique et technique finance en France un programme de recherches dans ce domaine et la SOFRETES (Société française d'études thermiques et d'énergie solaire) pense produire rapidement dans les pays en développement des KWh à des prix compétitifs par rapport à ceux des centrales conventionnelles.

D.— Les cellules photovoltaïques

La lumière (et non la chaleur) est ici directement transformée en électricité (on utilise du silicium).

L'inconvénient majeur reste le coût élevé (le silicium vaut sur le marché mondial 2 à 3.000 F le kg). On peut espérer dans l'avenir un prix de revient d'un franc/KWh. Néanmoins, dès aujourd'hui, la conversion photovoltaïque est compétitive dans le domaine des faibles puissances (jusqu'à 1 ou quelques kilowatts), en des lieux ensoleillés et éloignés des sources classiques d'énergie. Les applications se multiplient à travers le monde :

- balise d'entrée de l'aéroport de Bordeaux (depuis 1965)
- télévision scolaire au Niger (depuis 1970 : financement par le Ministère Français de la Coopération et par l'ORTF). La Côte d'Ivoire a également retenu l'utilisation du procédé pour son programme national de télévision scolaire.
- station de télécommunication de la Turbie , près de Nice (qui combine éoliennes et panneaux solaires).
- balisage de l'aéroport de Médine en Arabie Saoudite
- réémetteur de télévision de La Paz en Bolivie.
- balises en mer dans la Manche.
- station de séismologie dans le Pacifique
- réfrigérateurs pour des hôpitaux de brousse
- etc...

Les cellules photovoltaïques sont très utilisées aux Etats – Unis comme

chargeurs de batteries à bord des bateaux de plaisance. Le navire d'Alain Colas était ainsi alimenté en électricité.

II.— L'HABITAT SOLAIRE

Cette partie du programme concernait malheureusement beaucoup moins les pays tropicaux. Il s'agissait de savoir comment chauffer des locaux en milieu tempéré et il a seulement été fait allusion à l'intérêt, pour les pays chauds, des capacités réfrigérantes de l'énergie solaire : la demande est forte et la concurrence sévère dans les domaines du froid solaire et du dessalement de l'eau de mer (Etats-Unis, France, Japon, Allemagne sont notablement en compétition).

A.— Mise en oeuvre des techniques et des matériels

Les débats étaient présidés par M. Roger Cadiergues , directeur du Comité scientifique et technique des installations de chauffage, de ventilation et de conditionnement d'air.

M. Cadiergues a rappelé que l'engouement pour l'énergie solaire n'avait pas attendu le renchérissement des prix du pétrole pour se manifester.

Napoléon III avait créé une commission d'étude de cette énergie qui avait conclu à sa non - rentabilité économique pour l'heure.

Une autre phase d'engouement a suivi la première guerre mondiale. D'importantes publications furent faites dans les années 30 et 40. On s'attendit à un développement du solaire dans les années 50. Mais la consommation du charbon fut poussée, relayée par les prix artificiellement bas du pétrole.

Actuellement, les recherches et les réalisations s'accélèrent. Un Centre d'études international est en voie de réalisation à Digne.

En France , 500 logements utilisaient l'énergie solaire en 1975 , 2.500 en 1976, 12 à 13.000 en 1977. Et l'on souhaite atteindre un million en 1985.

Le chauffage de l'eau sanitaire par le soleil est d'ores et déjà rentable et bien maîtrisé. Il n'en est pas de même pour le chauffage complet de la maison.

Les capteurs-plans à circulation d'eau sont les plus répandus. Les modèles ayant tendance à se multiplier, la Délégation aux énergies nouvelles encourage la détermination de normes qui permettent de les comparer. On souhaite des appareils simples, robustes, peu coûteux, bénéficiant d'une garantie décennale et de la garantie de la COFACE à l'exportation (il faut compter avec la forte corrosion en humidité tropicale et près de la mer). Le vent, la nébulosité, la régularité de l'ensoleillement influencent les rendements.

L'un des gros problèmes posés par l'énergie solaire est celui du stockage de longue durée. Le CEN-SACLAM étudie la réalisation de bassins d'eau chaude (ils seront utilisés pour l'habitat collectif de Blagnac près de Toulouse).

A mesure qu'il se généralisera, le chauffage solaire des maisons impliquera une architecture originale. M. Prévost , urbaniste, a présenté une méthodologie d'aménagement et d'urbanisme pour assister les concepteurs aux différents stades de l'évolution d'un projet : choix du site, composition urbanistique et intégration dans le site, traitement de l'architecture et du paysage. Ainsi pourrait naître une «architecture écologique». Il restera à élaborer une législation qui garantisse le droit au soleil et interdise de porter ombrage à son voisin...

B.— Réalisation : locaux d'habitation et d'activités tertiaires

Le chauffage des locaux d'habitation consomme 1/3 de l'énergie utilisée par la France (c'est le 2ème poste après l'industrie). Le Ministère de l'E-

quipement encourage donc l'utilisation des énergies nouvelles. Une circulaire à ses directeurs départementaux les incitera bientôt à considérer favorablement l'architecture solaire.

L'énergie solaire présente l'avantage d'être inépuisable. A titre d'exemple, la Provence reçoit sous forme de rayonnement solaire, une énergie équivalent à un peu plus de 1500 KW par an et par mètre carré de surface horizontale. Cela signifie qu'une maison familiale moyenne reçoit chaque année sur son toit (d'une surface supposée de 100 mètres carrés) l'équivalent énergétique de 18,5 tonnes de charbon ou de 16.000 litres de fuel. Le soleil «travaille à domicile».

Les ingénieurs et les architectes se sont donc attelés à la mise au point du captage, du stockage et de la restitution de cette énergie, et à la réduction des «surcoûts» qu'elle entraîne actuellement.

Des maisons « à apport solaire» ont d'ores et déjà été construites dans le Gers (1974), à Toulouse et Aramond (1975), à Lyon (1976).

Des H. L. M. (habitations à loyer modéré) seront ainsi équipés à Blagnac et à la Rochelle. Des écoles également (Carbonne, Ecole des Mines d'Ales), l'Hôtel des Impôts de Salon De Provence, etc...

Il faut bien dire que l'énergie solaire apporte ses propres problèmes qui ne sont pas encore tous résolus, ne serait-ce que l'intégration aux sites de ces décamètres de vitrages noirs qui ne sont pas des plus esthétiques. On travaille à les colorier, à les habiller de fresques.

Il reste à améliorer la rentabilité, le stockage, la régulation (utilisation de pompes à chaleur), à diminuer la surface de captation. On y parviendra en multipliant les expériences, y compris avec la collaboration des sociétés pétrolières ou d'EDF. Mais on ne peut s'empêcher actuellement, dans ce domaine de l'habitat, d'avoir un peu l'impression d'être aux premiers âges

de l'automobile ou de l'aviation, avec des réalisations incongrues et tâtonnantes, le scepticisme indulgent des conformistes, et... l'avenir que l'on sait.

CONCLUSION

L'énergie solaire fait l'objet de recherches et d'applications accélérées. Elle présente un intérêt considérable pour les pays en développement.

Un congressiste a cité ce village du Cameroun que l'alimentation en eau par l'énergie solaire a fait passer de 1.500 à 17.000 habitants. Des fours à cuire les briques installés dans les villages, permettront de relayer les lourdes industries du ciment et les transports coûteux. On s'étonne, en effet, que l'Afrique qui a vocation pour la brique et la tuile, soit encore tributaire du parpaing et de la tôle ondulée.

Le Koweït a demandé un projet de dessalement de l'eau de mer.

Dans le domaine de la climatisation, les besoins sont considérables. La Communauté économique européenne (CEE) a lancé en Octobre 1977 un appel d'offres aux bureaux d'études européens pour des recherches à ce sujet.

S'agissant des centrales solaires, elles peuvent répondre aux besoins des pays ensoleillés et dépourvus de réseaux de distribution d'électricité. Même lorsqu'il s'agit de pays producteurs de pétrole ! C'est le cas de l'Iran où le coût du transport est tel qu'on envisage d'implanter des centrales solaires dans certaines régions plutôt que d'y acheminer le carburant nécessaire aux unités de production classiques.

Les pays pétroliers s'intéressent d'ailleurs beaucoup à l'énergie solaire. Lorsque le pétrole sera épuisé, le soleil sera toujours là. En attendant, disait un représentant de l'Arabie Saoudite à un congressiste, «si vous économisez le pétrole et diminuez de moitié votre consommation, d'une part nous dou-

blerons simplement les prix, et , d'autre part, notre pétrole durera plus longtemps».

Le marché à l'exportation est donc considérable. Les principaux détenteurs de technologie solaire se le disputent déjà. Or, ce sont une fois de plus les plus grands pays industrialisés.

Vendra-t-on le soleil aux pays tropicaux alors qu'il pourrait être une de leurs principales richesses ? Il y a là une occasion exceptionnelle de développer une recherche régionale prioritaire et d'orienter des centres de recherche, dotés de crédits convenables, vers la maîtrise d'une technologie qui pourrait éviter de coûteux «transferts». Inépuisable, non polluante, décentralisée, populaire, l'énergie solaire représente pour le Tiers-Monde la possibilité d'un modèle de développement original et d'un choix de société différent.

Jacques BARROS

ADRESSES UTILES

- Agence pour les économies d'énergie
30, rue Cambonne – 75737 Paris Cédex 15 –
- Association Française pour l'étude et le développement de l'énergie solaire (AFEDS), 28 rue de la Source – 75016 Paris – Publie un cahier, va produire un livre faisant le bilan des recherches sur l'énergie solaire.
- Centre national de la recherche scientifique (CNRS)
15 Quai Anatole France – 75700 Paris –
- Commissariat à l'énergie atomique (CEA)
B. P. 2 – 91190 Gif Sur Yvette –

- **Délégation aux énergies nouvelles**
13 Rue de Bourgogne – 75700 Paris –

- **Délégation générale à l'énergie**
35 rue Saint-Dominique – 75700 Paris –

- **Jeune Chambre Economique De Nice Côte D'Azur**
24 Boulevard Stalingrad – 06300 Nice –

- **Direction générale de la recherche scientifique et technique (DGRST)**
35 rue Saint-Dominique – 75700 Paris –

- **Postes et Télécommunications, direction des affaires industrielles inter-nationales**
38, 40, rue du Général Leclerc – 92131 Issy – Les – Moulineaux.

N. B.— La bibliothèque de l'Institut Français d'Haiti tient à la disposition des intéressés un dossier énergie solaire.

LA SOCIETE HAITIENNE D'AUTOMOBILE S.A.

est fière de présenter au public haitien

GOOD YEAR

GOOD YEAR une conception complètement nouvelle en matière de pneu

GOOD YEAR, le pneu dont la carcasse est en cordes de Polyester, ceinturé de fibre de verre.

EXIGEZ GOOD YEAR, le pneu de durée imbattable

EXIGEZ GOOD YEAR, à la Société Haitienne d'Automobile.

**PHARMACIE
SEJOURNE**

Fondé en 1864
Etienne SEJOURNE
(1889-1964)

Fremy SEJOURNE
(1889-1937)

Raoul et Max SEJOURNE
(1937)

**LABORATOIRE
D'ANALYSES**

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées – Port-au-Prince

**RHUM
BARBANCOURT**

Apprécié depuis 1862
57, Rue des Césars, 57

Tel : 2-0710
Port-au-Prince

BIBLIOGRAPHIE :

wilfrid bertrand :

TRAVAUX DE RECHERCHES A L'UNIVERSITE D'ETAT D'HAITI

Poursuivant avec la liste des travaux de recherche parus dans le No. 133 de **CONJUNCTION** et préparés par les Etudiants de l'Université d'Etat d'Haiti, nous vous présentons ceux de l'Ecole Normale Supérieure et de la Faculté de Droit et des Sciences Economiques. En ce qui concerne la première, sur un total de 97 titres, 55 sont actuellement introuvables. Les travaux portant un astérisque sont disponibles à la Bibliothèque de l'Ecole Normale Supérieure et ceux devant lesquels se trouve un tiret peuvent être consultés à la Bibliothèque de l'Institut Français d'Haiti.

Les pertes de manuscrits ont été sans nul doute occasionnées par les nombreux changements de locaux de la dite Ecole et les prêts occasionnels consentis par les responsables successifs de la Bibliothèque de cet établissement.

Pour obvier à cet inconvénient il faudrait sans doute être ferme sur un point : les mémoires doivent être consultés sur place, quelque soit l'argument avancé par l'intéressé.

Les étudiants des autres Facultés n'ont pas à préparer un mémoire pour l'obtention de leur licence ou de leur diplôme. Ce qui est regrettable.

Il serait aussi souhaitable que ceux qui ont des travaux de recherches à préparer le fassent avec un peu plus de sérieux et que les jurys n'hésitent pas à éliminer des travaux jugés médiocres.

W. B.

LISTE DE MEMOIRES PRESENTES
A
L'ECOLE NORMALE SUPERIEURE
DE
1950 à 1977

ADRIEN,	Bertrand	: Essai de géographie sociale d'Haiti.
ANTOINE,	Fritz	: L'occupation américaine d'Haiti.
APOLLON,	Antony	: Un chapitre de « L'histoire des idées politiques en Haiti ». Le parti libéral et le parti national (1870-1884).
ARMAND,	Henry	: La conscience de soi chez Paul Valéry.
AUGUSTIN,	Herman	: Etude d'une biocénose. La mangrove dans la baie de Port-au-Prince. 1961 , 28 p.
AUGUSTIN,	Paule	: Végétaux oléagineux d' Haiti.
BANCE,	Adrien	: Les origines et les thèmes du roman paysan dans la littérature haitienne.
BAPTISTE,	Annie	: Le romantisme dans le roman haitien.
BAPTISTE,	Claude	: Les personnages de François Mauriac sont ils pascaliens ?
BENJAMIN,	Roger	: La foi selon Pascal.
BLAISE,	Jeanine	: Los Esclavos de Haiti y el triunfo de la libertad en las Americas.
BOBO,	Emmanuel	: Nématodes des plantes économiques.
BOSSE,	Preston	: Survivances africaines en Haiti.

* Disponibles à la Bibliothèque de l'Ecole Normale Supérieure
 – Disponibles à la Bibliothèque de l'Institut Français d'Haiti.

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

BOYARD,	Claude	: Parasites et commensaux d'éponges — de la baie de Port-au-Prince.
BRIGHT,	Yane	: Observations sur les Thalassoma Nitida (Gunter) et thalassoma bifasciatus (Bloch) concluant à la synonymie des deux aspects.
BRUN,	Lélio	: Contribution à l'étude des foraminifères antillais.
CARRENARD,	Harry	: Etude de géographie urbaine.
† CASTOR,	Paula	: Le théâtre de Massillon Coicou.
CAUVIN,	Irène	: Charles Moravia, poète et dramaturge.
CHANCY,	Adeline	: L'ours. Nouvelle de William Faulkner. Essai d'interprétation Traduction des 3 premiers chapitres. Etude grammaticale.
CHANCY,	Marie Lucie	: Le théâtre de Giraudoux.
CHANCY,	Max	: Kierkegaard
CIVIL,	Clavelt	: Les survivances de la cabale dans le milieu haïtien.
CIVIL,	Jean	: Justin Lhérisson et l'audience haïtienne.
CLAUDE,	Pierre	: Les thèmes et l'expression dans la poésie de la génération de l'occupation.
CLERVEAUX,	Julien	: Demesvar Delorme, le penseur et l'écrivain.
CRAAN,	Anne. Marie O.	: Les types classiques des métamorphoses dans l'entomologie haïtienne.
DARDEAU,	Jean	: Commentaire de deux contes créoles.
DECOSTE,	Antoine	: Les crabes de la baie de Port-au-Prince.
DELERME,	Raymond	: Le gouvernement de Salomon.
DELERME,	Willy	: L'existentialisme Sartrien et la notion d'engagement ou existence et engagement.

DESROSIERS,	Violette	: Etude du planeton de la baie de Port-au-Prince.
DOMINIQUE,	Micheline	: Essai sur les échinodermes de la baie de Port-au-Prince.
DOUYON,	Chavannes	: La liberté chez Bergson et dans L'école existentialiste.
DOUYON,	Emerson	: Le suicide en Haiti.
DOUYON,	Marie Solanges	: Etude de quelques plantes à effet calmant.
EUGENE,	Grégoire	: Le créole du Nord.
FETHIERE,	Antonine	: Essai de géographie sociale d'Haiti.
FILS-AIME,	Jacqueline	: Essai sur le rôle des femmes dans l'indépendance haitienne.
FORCEDELING,	Marie Antoinette	: La 24e législature.
GEORGES, J	Joseph	: Abraham Lincoln, his writings.
GEORGES,	Nicole	: Les huiles essentielles en Haiti.
GIORDANI,	Max	: Ecole traditionnelle ou école nouvelle?
GLEMAUD,	Vivianne	: Contribution à l'étude des poissons de la baie de Port-au-Prince.
HECTOR,	Michel	: Haiti et l'occupation américaine; deux attitudes; la collaboration et la résistance.
ISIDORE,	Gracia	: Louis Joseph Janvier, sa personnalité (Essai d'appréhension et d'explication).
JEAN,	Roger	: La technique dans le roman haitien.
JEAN-BAPTISTE,	Bruce	: La nouvelle picarica.
JEAN-BAPTISTE,	Jean-Claude	: Autour d'un voyage présidentiel. (Le Président Antoine Simon dans le Sud. Février-Mars 1910).
JEAN-BAPTISTE,	Rogere	: Aperçu sur la question des frontières haitiano-dominicaines.
JEANNIS,	Cidoine	: La révolution française. Ses causes.
JULIEN,	Camille	: Le créole de Grand-Goâve, ma ville natale.

CONJUNCTION, Revue Franco-Haitienne

JULIEN,	Pierre-Lévy	: Frédéric Marcellin, l'homme et l'oeuvre.
KENOL,	Marie Carmelle	: La germination.
LAROSE,	Carmen	: Les lamellibranches de la baie de Port-au-Prince.
LEREBOURS,	Philippe	: La peinture haitienne.
LESPINASSE,	Roger	: Survivances de quelques pratiques vaudouesques dans les masses haitiennes.
LEVEILLE,	Charles	: Le Cap. Etude de géographie urbaine.
LOMONY,	Léon	: Anténor Firmin l'homme et l'oeuvre.
LOUSHOMME,	Léon	: L'évolutionisme bergsonien.
* MAGLOIRE,	Joséphine	: Etude de quelques fruits d'Haiti.
MALVOISIN,	Alice	: Les huiles essentielles.
— MARCELUS,	Rodney M.	: La région de Fort Liberté (Essai de géographie régionale).
* MASSAC,	Edith	: Essay of comparison between Toussaint Louverture and Georges Wash
MASSILLON,	Yves	: Etzer Vilaire, l'homme et l'oeuvre.
* MATHIEU,	Joseph B.	: La prostitution à Port-au-Prince.
MEHU,	Gabriel	: Meyran et Pascal.
* MILLET,	Kethly	: Treize années de vie parlementaire haitienne.
MITTON,	Roger	: L'éidos de Platon.
MOISE,	Claude	: Le Firminisme.
NELSON,	Raoul	: Louis Joseph Janvier, sa vie et son oeuvre.
ORLANDO,	Jean	: Oswald Durand.
PELISSIER,	Altagrâce	: Les annélides polychètes de la baie de Port-au-Prince.
* PERARD,	Fritz	: Quelques aspects du roman de Jacques Roumain.
PEROU,	Emma	: Saint-exupéry: l'action, soeur du rêve.
PIERRE-JEROME,	Musset	: Les questions politiques et sociales dans le roman haitien.

PIERRE-LOUIS,	Fritz	: Etudes micro-paléontologiques de gisements haitiens.
PIERRE-LOUIS,	Micheline	: Les méthodes punitives en Haiti.
PIERRE-NOEL,	Claudette	: Les pagures littorales de la baie de Port-au-Prince.
PIERRE-PIERRE,	Marc	: Le sel marin.
PRESSOIR,	Augusta	: Etude des gisements nivéens de la route de Delmas.
PRESSOIR,	Lucienne	: Quelques décapodes de la baie de Port-au-Prince
RAYMOND,	Paulette	: Le tourisme à Port-au-Prince.
REGIS.	Lina	: l'artisanat à Port-au-Prince.
ROMEUS,	Wilhem	: Vocabulaire thématique et chronologique pour l'étude de la société coloniale esclavagiste de St Domingue (1625-1803).
RUSSO,	Frederick	: Contribution à l'étude de quelques fleurs de nos jardins.
SAINT-ARMAND,	Eli	: Gonaives, étude de géographie urbaine
SAINT-FIRMIN,	Annette	: Le problème de l'acool en Haiti.
SAINT-LOUIS,	Wilson	: Traduction et étude grammaticale d'un texte anglais.
SAINT-MARTIN,	Michel	: Les événements de 1902 ou l'échec d'un système.
SCHMIDT,	Claudette	: Observations les commensaux et parasites d'Echimides de la baie de Port-au-Prince.
SMITH,	Gérard	: Fernand Hibbert, l'homme et l'oeuvre.
TAVERNIER,	Marie Odette	: Etude grammaticale d'un texte espagnol.
THEARD,	Claudel	: Traduction et étude grammaticale d'un texte espagnol

THEARD,	Elsa	: Estudio comparativo de la independencia de Haiti y de los demas paises de la America Latina.
* VERNET,	Serge	: Les coléoptères des environs de Port-au-Prince.
VILGRAIN,	Marie-Lucie	: Particularités du vocabulaire français en Haiti.

**MEMOIRES SOUTENUS A LA FACULTÉ
DE DROIT ET DES SCIENCES ECONOMIQUES
DE
1972 à 1977**

SECTION JURIDIQUE

ALEXIS,	Serge	: L'apport du droit administratif et de la réforme administrative dans le développement national.
AUGUSTE,	Marc	: L'administration publique en Haiti. Son organisation et son fonctionnement.
CHAUVET,	Myriam Apollon	: De la résiliation abusive du contrat de travail.
DABEL,	André Winston	: La compétence interne de l'Etat.
DALCE,	Guy	: La notion de l'organisation et les règles de l'organisation.

ETIENNE,	Anne-Marie	: L'intérêt socio-juridique de l'adoption.
FEVRY,	Osner	: Le conflit israélo-arabe et l'avenir de la paix internationale.
FILS-AIME,	Marc-Arthur	: Situation socio-juridique des paysans du Nord'ouest.
GERMAIN,	Harry	: Statut juridique de l'administration postale dans le cadre des lois internationales.
GERMAIN,	Ulrick	: Les répercussions du mariage sur le statut de la femme en droit civil.
GIORDANI,	Emile	: La responsabilité civile des notaires en matière contractuelle à l'égard des principes juridiques.
HUDICOURT,	Chantal	: Les étrangers et le divorce dans la législation haïtienne.
JABOUIN,	Enelland	: Le divorce: ses incidences socio-juridiques en Haïti.
JEAN-BAPTISTE,	Jean-Eudes	: Le paysan au regard de la législation haïtienne.
LAGUERRE,	Pierre-Michel	: La responsabilité pénale. Notion et critère.
LISSADE,	Gary	: Recherche d'une législation réglementant la fabrication et la distribution en général des médicaments en Haïti en tenant compte des données fournies par le droit positif.
LINDOR,	Jean Th.	: La protection du droit de propriété en Haïti.
MC GUFFIE,	Jacques A.	: Considérations sur les différents problèmes des accidents de L'OFATMA.
NERETTE,	Emmanuel	: Quelques aspects socio-juridiques du divorce en Haïti.

POULARD,	Solange	: Condition socio-juridiques de l'ouvrier haïtien.
SAINT-LOT,	Lucienne Nicolas	: Le régime de la communauté légale dans le milieu socio-juridique haïtien.
SAINT LOUIS,	Micheline	: L'évolution de la législation sociale et la paysanne haïtienne .
VIEUX,	Yvan	: Le concubinage et ses effets dans la législation haïtienne.

SECTION ECONOMIQUE

CHARLES,	Jacaman	: Aperçu sur le développement de l'industrie manufacturière en Haïti.
CHARLES,	Etzer	: Le tiers-Monde et la voie occidentale de développement.
CLERFORT, CORIOLAN,	Frantz André	: Analyse du crédit bancaire haïtien. : La coopérative d'irrigation et de production de « Bas Boen » un projet pilote intégré dans le développement agro-économique de la Plaine du Cul de Sac.
DANEMBAYE,	N'Gueingar	: Rôle du coton dans l'économie de la République du Tchad
DAVID,	Marie-Suzanne	: Evolution des prix de quelques denrées alimentaires sur le marché de Port-au-Prince.

DELMA,	René	: De l'emploi du facteur travail dans le développement d'Haiti.
ETIENNE,	Clément	: Analyse économique de la coopérative de Fort-Jacques.
ETIENNE,	Eddy Victor	: Les échanges extérieurs d'Haiti de 1961 à 1971. Structure. Evolution. Perspectives.
FIEVRE,	Carmita Aubry	: A la recherche d'une formule de l'aide internationale aux pays sous-développés.
FIEVRE,	Narcisse	: Pour une politique budgétaire dans le processus du développement économique d'Haiti.
FIGARO,	Jean-Joseph	: Les investissements étrangers et le développement économique en Amérique Latine.
JEAN-CHARLES,	Hervé Louis	: Croissance démographique et problèmes de développement économiques et social à Port-au-Prince.
JEAN-PHILIPPE,	Rosemond	: L'action législative dans la dynamique industrielle haïtienne de 1949 à 1970.
LASSEGUE,	Louis	: Causes et conséquences de la hausse des prix à Port-au-Prince des produits alimentaires d'origine locale de 1970 à 1974.
METELLUS,	Frantz	: Analyse du produit interne brut haïtien. Evolution, Structure de ses principales variables dans l'économie haïtienne:
PIERRE-GILLES,	Carlo	: L'économie du sucre en Haïti:
PIERRE-PAUL,	Jocelyne Lahens	: L'installation des banques commer-

		ciales en Haiti, pour la période 1966-1975.
ROCHE,	Lucien	: Eléments pour une politique de développement de l'agriculture en Haiti.
SIMON,	Yveline	: Offre et demande globales. Evolution et signification. Période allant de 1961-1962 à 1970-1971.

RECUS EN REDACTION

LIVRES :

- ANTOINE, Yves *Alliage* – poèmes. Hull, Québec. Imprimerie Gasparo 1978. 103 p.
- JANVIER, Louis Joseph *Les Constitutions d’Haiti (1801 – 1885) Tome I, Reproduction (original de 1886)* Port-au Prince. Editions Fardin. 1977, 197p.
- OLIVIER, Emile *Paysage de l’Aveuglé (Roman) suivi de Le Vide Huilé*. Montréal, Editions Marquis Ltée de Montmagny. Cercle du Livre de France. 1977.
- TROUILLOT, Michel Rolf *Ti difé boulé sou istoua ayiti*. New York, Koleksion Lakansièl (Box 55, 244 Flatbush Ave. Brooklyn, 11217). 1977. 221 p.

Analyse incisive de la période St Domingoise – Le Code Noir, groupes sociaux et intérêts de classe, la question de couleur, Toussaint Louverture. Le second tome de *Ti difé boulé* est actuellement en préparation.

REVUES – Bibliographies :

Notes Bibliographiques Caraïbes. Guadeloupe, Bibliothèque Centrale de prêt (B. P.) 102, Route du Stade Felix Eboué 97103, Basse Terre)

Mensuel. Bibliographie : Articles, livres, études concernant surtout les Antilles francophones. Rédacteurs : B. Grelle (Bibliothèque Centrale de Prêt, Guadeloupe) et M. Durand Barthes (Bibliothèque de l’Institut Français d’Haiti). Les No. 1 et 2 ont été publiés en octobre et novembre 1977.

Cahiers d’Anthropologie No. 2, Haiti, Bibliographie des travaux publiés en France 1915 – 1975. Préparé par Gérard Aubourg. Paris, Laboratoire Associé 220 du CNRS. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. 1976. 90p. ISSN : 0398–6675 ISBN 2–901093–04–3.

ISSN 0304 -5757

imprimé aux Ateliers Fardin
17, Fontamara
Port-au-Prince, Haiti.

